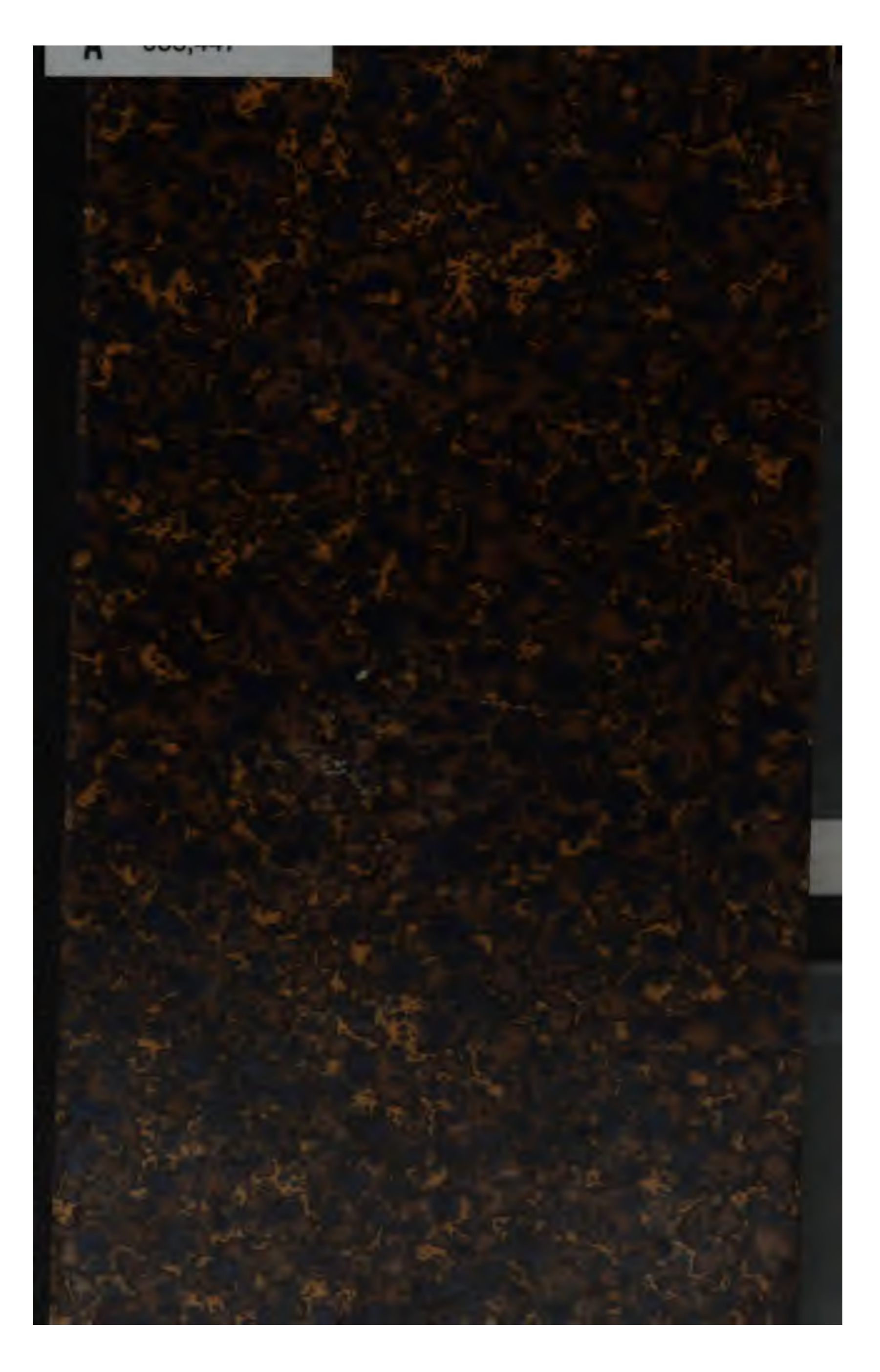
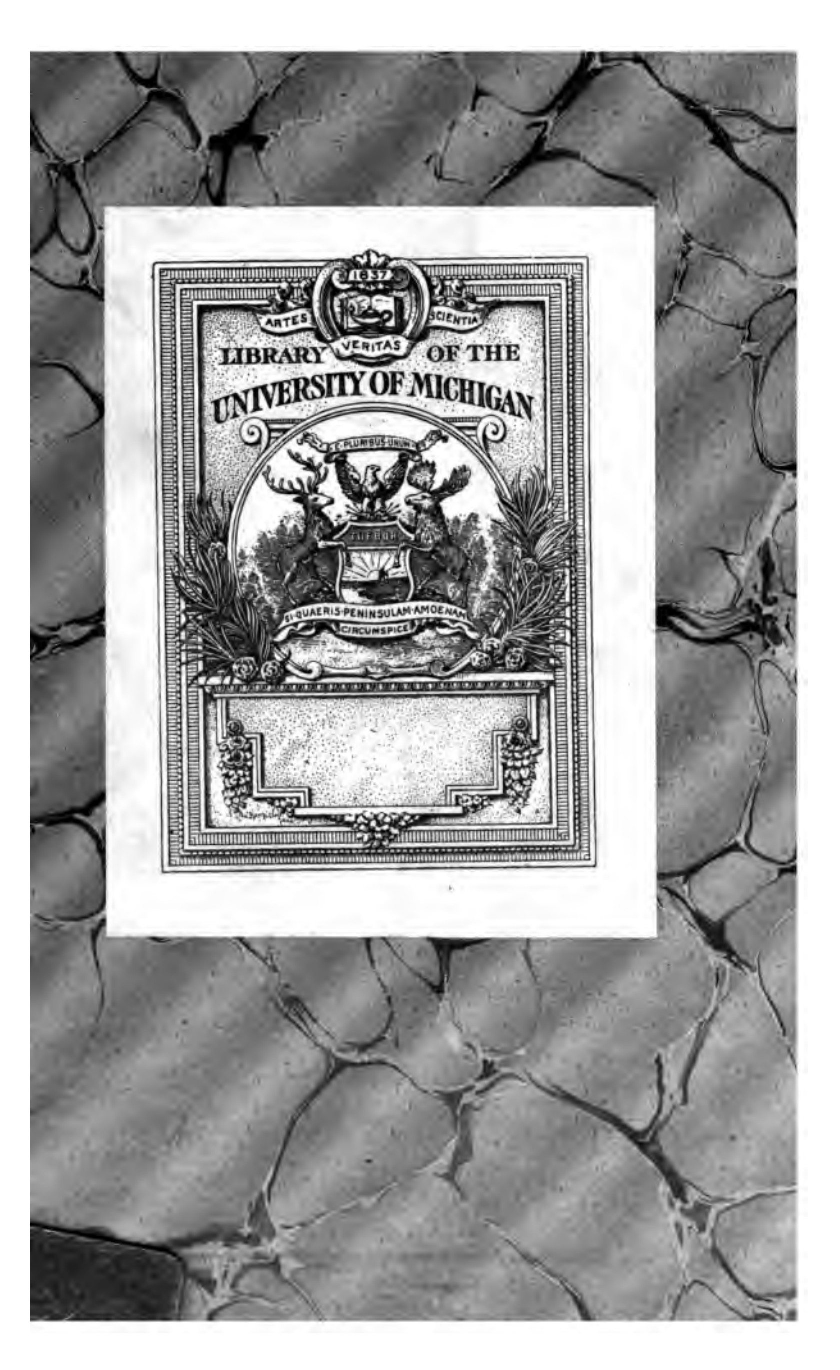
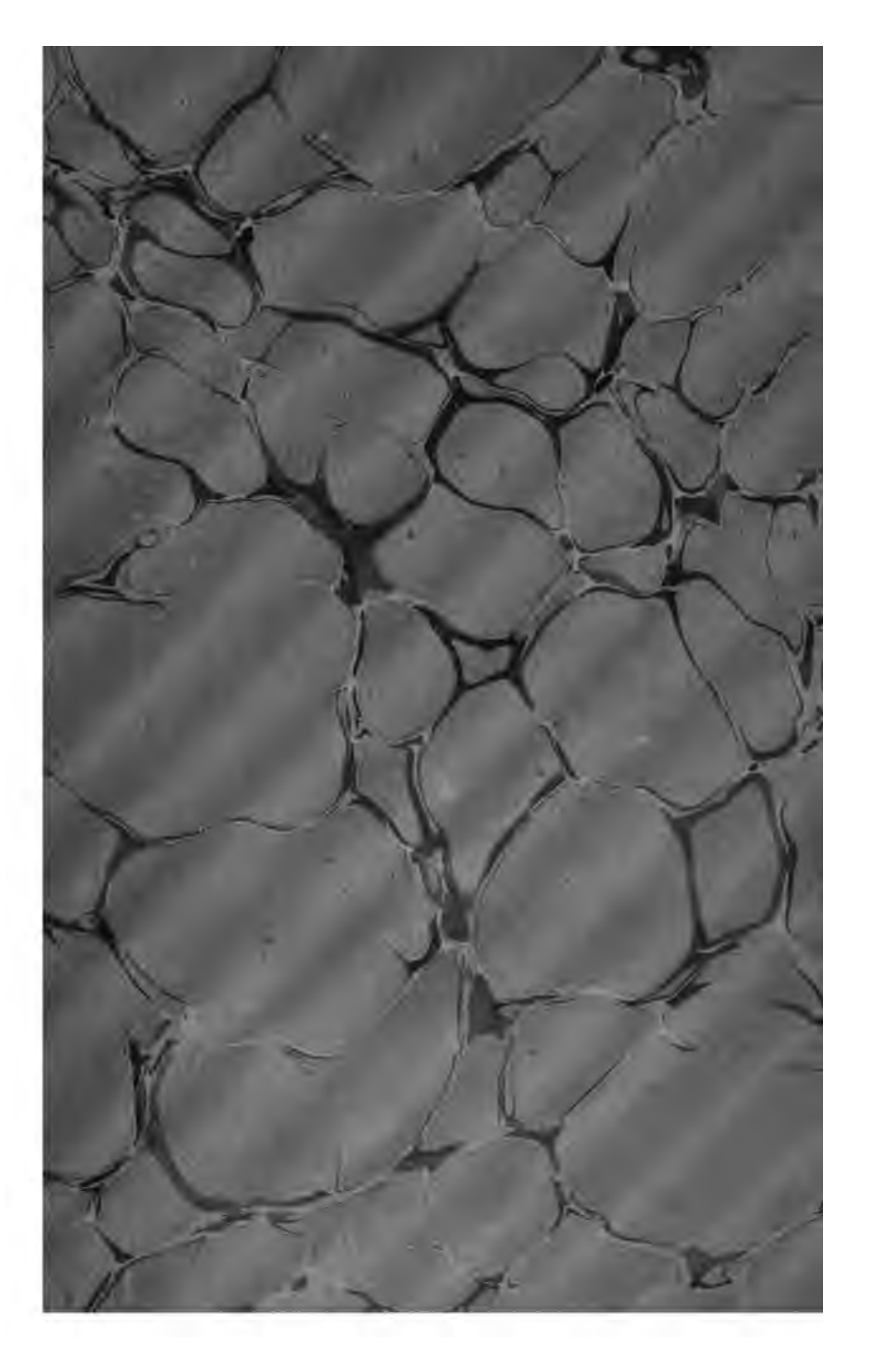

A


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



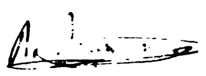
OEUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

V


IMPRIMERIE J. CLAYE
RUE SAINT BENOIT 7
LABOR
PARIS



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ÉMILE DESCHAMPS

THÉATRE

PREMIÈRE PARTIE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-29, PASSAGE CHOISEUL

1874

THÉATRE

PREMIÈRE PARTIE

MACBETH. — ROMÉO ET JULIETTE.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1844[1].

Vers le milieu du dernier siècle, on ne connaissait guère Shakspeare, en France, que par la publication du *Théâtre anglais* de M. de La Place et les fragments de quelques pièces répandus dans nos livres, « membres dispersés du poëte » ; ou, pour mieux dire — tant ces imitations étaient infidèles et tronquées — on ne possédait de Shakspeare qu'un squelette défiguré, décoloré, mutilé... Mieux vaut cent fois ne pas connaître que de connaître ainsi. Puis Voltaire l'avait nommé « un barbare frotté de génie » ; et cette boutade de l'homme du siècle était devenue le mot d'ordre des gens du monde et même des gens de lettres, qui juraient sur la parole du maître sans examiner s'il n'eût pas été plus juste de retourner la phrase, et d'appeler Shakspeare : un génie quelquefois barbare. Encore faudrait-il ajouter, pour être tout à fait vrai, que ces traces de barbarie étaient en général l'em-

1. *Macbeth* et *Roméo et Juliette*, tragédies de Shakspeare traduites en vers français, avec une préface, des notes et des commentaires. — Paris, au Comptoir des imprimeurs unis, 1844; un volume in-8°.

preinte de son temps, et non la manifestation de sa propre nature ; et que si, par une faiblesse à laquelle un auteur dramatique ne peut se soustraire, il avait cédé çà et là aux exigences du mauvais goût de ses spectateurs, il leur avait bien plus souvent imposé la sublimité de ses conceptions et tout l'enchantement de sa poésie.

Quoi qu'il en soit, l'opinion littéraire de la France en était au mot de Voltaire, quand Ducis fit représenter à Paris, en 1769, sa tragédie d'*Hamlet,* imitée de l'anglais, qui fut suivie, en 1772, de son *Roméo et Juliette.* Sans doute Ducis était à peine entré dans les secrets du génie de Shakspeare : composition, style, caractères, variété de tons et de couleurs, presque rien de tout cela n'avait passé, sous sa plume, des théâtres de Londres sur le nôtre. Ducis enfin n'avait pour ainsi dire qu'emprunté des sujets et traduit des noms propres ; mais c'était alors une glorieuse hardiesse que de hasarder devant des spectateurs parisiens la nouveauté, l'étrangeté de ces noms et de ces sujets. Un noble succès couronna cette noble tentative, principalement pour *Hamlet,* et ce fut justice ; car, au mérite difficile d'une première importation théâtrale, se joignait l'apparition d'un pathétique plus sombre, d'une sensibilité peut-être plus profonde que dans aucun de nos tragiques; instinctive et puissante fusion de l'âme et du talent de Ducis avec quelques éléments du génie de Shakspeare. Et toutefois il n'en est résulté que de belles scènes et pas un seul bon ouvrage, par les raisons que nous déduirons plus loin.

Sur ces entrefaites parut, en 1775, la traduction en prose des Œuvres complètes de Shakspeare par Le Tourneur, traduction conçue avec un sincère enthousiasme pour l'Eschyle anglais, et exécutée avec une vive intelligence de ses créations et de son style. Malgré la diffusion négligée qu'on y a justement critiquée dans certaines parties, cette traduction, qui produisit un grand effet, se répandit rapidement dans les classes éclairées de la société française, et c'est de là que date chez nous la connaissance réelle de Shakspeare. Cepen-

dant Ducis continua ses imitations éloignées en jetant sur notre scène les types affaiblis du *Roi Lear,* de *Macbeth* et d'*Othello,* qui fournirent une carrière honorable, grâce à quelques grandes qualités dont nous avons parlé, et au concours d'un acteur de génie, Talma, qui fit dans son art une révolution complète avec des ouvrages timidement innovés.

Les choses en restèrent longtemps à ce point que la plupart des bons esprits reconnurent l'immensité du génie de Shakspeare comme poëte et philosophe, en gardant la conviction qu'il était impossible, comme auteur dramatique, du moins sur notre scène, autrement qu'à la manière dont il avait été transformé par Ducis. — Les malheureuses représentations d'une première troupe au théâtre de la *Porte-Saint-Martin,* il y a vingt ans environ, et les brutales protestations du parterre d'alors n'avaient pas été de nature à modifier favorablement l'opinion générale. — Enfin, arrivèrent, peu de temps après, les plus grands acteurs de l'Angleterre, Kean, Kemble, Macready, miss Smithson. Ils jouèrent, à l'*Odéon* et à *Favart,* les chefs-d'œuvre de Shakspeare, et un revirement total s'opéra dans les dispositions du public, qui suivit ces nouvelles représentations avec autant d'empressement et de chaleureuse sympathie qu'il avait déployé de rigueur et d'hostilité aux précédentes. C'est que d'abord le succès au théâtre est presque tout dans l'acteur; c'est aussi que, dans l'intervalle, les grandes questions de littérature étrangère et de liberté intellectuelle avaient été logiquement et victorieusement débattues et résolues.

Déjà poussé par des conseils éloquents et de glorieux exemples vers l'étude des poésies de nos voisins, les belles représentations du théâtre anglais achevèrent de me déterminer, et, plus convaincu encore, je devins plus ambitieux. Je me dis : Voilà quatre-vingts ans que furent publiées, avec succès, les premières traductions, décolorées et incomplètes, de Shakspeare ; bientôt Ducis donna au théâtre des imitations qui ont fait sa renommée; puis est venue la traduction complète et fidèle de Le Tourneur, dont la vogue a été grande et

durable ; voici maintenant que le public se porte en foule et avec enthousiasme à la représentation anglaise des mêmes pièces dont la lecture lui a fait connaître les beautés : il ne reste plus, pour l'adoption française de Shakspeare, qu'à poser sur notre scène quelques-uns de ses chefs-d'œuvre traduits en vers français. — Je ne me dissimulais pas les difficultés et les obstacles; mais j'avais le courage parce que j'avais l'amour et la foi, et je me lançai dans ce qui me paraissait presque une vocation.

Shakspeare, comme tous les créateurs d'un théâtre, a façonné et ployé à son génie tous les genres : drames fantatisques, comédies de caractères, comédies de mœurs, tragédies typiques, tragédies historiques. — Il fallait choisir dans cet amas de richesses. Malgré de suprêmes beautés, ses comédies et ses drames fantastiques me semblèrent trop loin de nos mœurs scéniques ou sociales, pour que j'osasse songer à les transporter sur notre théâtre avec l'exactitude que je désirais reproduire. Ses tragédies historiques, étincelantes de verve et remplies de magnifiques tableaux, sont généralement composées dans un système trop peu unitaire, figurant plutôt une série d'événements qu'un cercle de situation; le bas-relief, en un mot, au lieu du groupe dramatique. Restaient donc les tragédies typiques, c'est-à-dire les tragédies dont les sujets sont puisés dans les chroniques ou les traditions, comme les *Œdipe,* les *Oreste* et les *Médée* de l'antiquité; œuvres plus poétiques et plus idéales par le caractère des personnages et la nature de l'action, en même temps qu'elles sont plus *humaines* par les passions, et plus compactes, plus simples, mieux proportionnées dans leur contexture.

Hamlet, le Roi Lear, Macbeth, Othello, Roméo et Juliette, voilà les vrais chefs-d'œuvre de Shakspeare, et Ducis ne s'y était pas trompé : les trois premiers ont la grandeur épique des tragédies d'Eschyle et de Sophocle, avec plus de variété dans les tons et plus de complication dans les faits ; les deux autres ont tout l'intérêt des tragédies romanesques de Voltaire, avec

beaucoup plus de naturel et, par conséquent, beaucoup plus de poésie. Je m'arrêtai à *Macbeth* et à *Roméo et Juliette* comme aux deux pièces extrêmes : l'une dont les dimensions grandioses se rapprochent le plus de la Melpomène antique ; l'autre qui, par son langage et son allure, côtoie, pour ainsi dire, le drame moderne. Et puis c'étaient les deux tragédies de Shakspeare que Ducis avait imitées le moins heureusement.

Je me mis donc à l'œuvre et je fis marcher de front les deux traductions ; c'était vers la fin de 1826. Cependant Talma était mort, le Théâtre-Français avait besoin de remplir sans retard le vide que laissait le grand tragédien par quelque grande œuvre nouvelle ou, pour mieux dire, neuve. M. le baron Taylor, qui dirigeait ce grand théâtre avec tant de lumières et d'habileté, se montrait sympathique à toutes les nobles expériences ; on pouvait, par d'autres combinaisons, gagner Shakspeare de vitesse ; il n'y avait pas un moment à perdre ni une ressource à négliger. M. Alfred de Vigny voulut bien s'associer à moi pour le *Roméo et Juliette ;* c'était le moyen de faire vite, et surtout de faire mieux. J'avais déjà traduit en partie les trois premiers actes, je les achevai, et M. de Vigny traduisit les deux derniers. Nous lûmes notre ouvrage au comité vers le mois d'avril 1827 ; il fut reçu par acclamation, ce que le nom et le talent de mon collaborateur expliquaient suffisamment, et on parla de le monter tout de suite ; puis je ne sais quelles difficultés d'acteurs et quels autres obstacles surgirent... Beaucoup de temps se passa, et l'on mit plus tard en répétition l'*Othello* de M. Alfred de Vigny, qui, entre autres gages de succès, présentait le très-grand avantage d'être de M. de Vigny seul. Tout en regrettant la priorité qui échappait à la première traduction accomplie et acceptée, je reconnaissais que l'essentiel était que l'épreuve de Shakspeare fût faite devant le public avec les meilleures chances possibles : *Othello* allait ouvrir la marche ; viendraient ensuite *Roméo et Juliette,* puis *Macbeth.*

C'est à ce moment que M. Hector Berlioz m'entretint de son projet d'une symphonie dramatique de *Roméo et*

Juliette... — La fièvre de Shakspeare était dans l'air, et je n'y avais pas nui. — Je fus heureux de ce nouvel hommage à mon divin poëte, et d'une collaboration avec un grand artiste. Nous concertâmes le plan de cette œuvre musicale et poétique ; les mélodies et les vers nous arrivaient en foule, et la symphonie parut... dix ans après.

Nous touchions à la fin de 1829, lorsque l'*Othello* fut donné, au bruit de ces hostilités et de ces enthousiasmes d'alors ; grandes batailles qui sont la vie des arts, et qui rendent plus éclatante la victoire du vrai talent... Quelques mois plus tard on ne combattait plus pour des systèmes poétiques, pour des royautés littéraires ou des émancipations du théâtre... L'art changea de direction, comme tout le reste, mais en sens inverse. La *restauration* de Ducis s'effectua, l'*Othello* de M. Alfred de Vigny fut proscrit, et l'avénement de *Roméo et Juliette* plus qu'ajourné.

Avec un peu d'insistance et de persistance, nous aurions pu néanmoins faire reconnaître notre droit d'ancienneté. Quelques occasions favorables se présentèrent, et une dernière surtout, qui paraissait décisive ; je m'y abandonnai avec une grande facilité, parce que, au fond, il est triste de voir ce qu'on croit son aiglon vieillir et périr dans l'œuf. Une autre volonté opposa son *veto*, et la pierre du cercueil dramatique s'appesantit de plus en plus sur les amants de Vérone.

Voilà plus de dix-sept ans qu'ils dorment ainsi, et j'ai cru qu'il y avait convenance et urgence à interrompre enfin, pour eux et pour mon *Macbeth*, cette longue et froide prescription de l'oubli, en les faisant renaître sous une autre forme et pour une autre destinée. Car, maintenant que les réflexions de toute nature ont mûri dans ma tête — et il faut convenir qu'elles ont eu le temps — ce ne serait qu'avec une sorte de terreur et même de répugnance que je livrerais de semblables ouvrages aux hasards de la scène, qui me souriaient autrefois.

J'ai donc repris mon Shakspeare anglais, et j'ai eu le courage de refaire une traduction du *Macbeth* et du

Roméo toute littéraire et beaucoup plus littérale, au point de vue des lecteurs et des bibliothèques, et non plus du théâtre et des spectateurs. Indépendamment d'un grand nombre de scènes caractéristiques qu'il avait paru impossible de reproduire pour la représentation, une infinité de détails curieux et pittoresques, et même beaucoup d'expressions hardies, avaient également été passées dans les scènes conservées, comme pouvant ralentir l'action ou trop choquer nos habitudes théâtrales. Il m'a fallu rétablir tout cela, et refondre, coordonner, ajuster tout ce que je gardais de mes traductions primitives avec ce que je venais de traduire : opération difficile et méticuleuse que j'ai eue à faire sur le *Macbeth* entier, et sur les trois premiers actes du *Roméo*. Quant aux deux derniers actes, je les ai traduits totalement d'après ce nouveau système, que M. Alfred de Vigny n'avait pas suivi plus que moi en 1827, lorsqu'il s'agissait de la représentation. Ma traduction de ces deux actes est bien plus complète que la sienne ne l'était, mais sans doute elle est beaucoup moins parfaite : le lecteur ne sera donc pas dédommagé, à cet égard, de ce que le spectateur a perdu. Je le confesse en toute assurance, quoiqu'à vrai dire, après tant d'années, ma mémoire ne puisse plus établir aucune comparaison.

Les traductions que je donne aujourd'hui sont très-dissemblables de celles qui étaient destinées au théâtre, et pourtant ces dernières n'en étaient pas moins très-fidèles, en ce sens que si elles ne donnaient pas tout Shakspeare, elles n'admettaient rien qui ne fût de lui. Eh bien, malgré tant de précautions et de réserve, je suis persuadé actuellement (et le sort de l'*Othello* si poétique et si artistement combiné de M. Alfred de Vigny me confirme dans cette conviction) que notre parterre n'eût pas accueilli ces grandes œuvres selon leur mérite originaire, eussent-elles été transportées sur la scène française par un poëte égal du poëte anglais. On change plus facilement la législation et la constitution d'un peuple que son goût et ses plaisirs; et rien n'est exclusif et entêté comme une mode, tant qu'elle dure. Il en est ainsi du théâtre d'une

nation, parce que c'est la manifestation la plus éclatante de son sentiment intime, de ses mœurs, de ses préjugés, de son esprit enfin. A toute représentation théâtrale, c'est un peuple qui se regarde, s'écoute et s'applaudit lui-même dans le drame qui se joue et dans tous les personnages.

Certaines qualités qu'on reconnaît dans Shakspeare, comme certains défauts qu'on lui suppose, sont antipathiques à notre parterre. Je citerai en première ligne le lyrisme et la variété du style, et les changements fréquents du lieu de la scène dans un même acte. Shakspeare transporte fictivement le spectateur dans tous les lieux où l'action se passe, d'après sa marche la plus naturelle, tandis que Racine, le plus beau représentant de notre système dramatique, force l'action, quelle qu'elle soit, à venir, dans un seul lieu symbolique, se développer devant le spectateur immobile. Quant au style... Mais à Dieu ne plaise que je me lance dans une dissertation du génie et des procédés dramatiques de Shakspeare; tout a été dit, à ce sujet, depuis vingt ans, par nos plus grands ou nos plus savants écrivains, auxquels j'ai osé me joindre dans la préface de mes *Études françaises et étrangères.* Je voulais seulement dire combien, d'après l'expérience et la réflexion, les représentations des pièces traduites de Shakspeare me paraissaient offrir de chances douteuses. Or, je ne me consolerais pas d'un échec ou d'un froid accueil dont Shakspeare serait solidaire; c'est pourquoi je me suis enfin déterminé à le cacher aux regards distraits ou prévenus des spectateurs. Quelquefois on voile son idole, de peur qu'un barbare ne la trouve pas belle.

Il n'y aurait qu'une chose possible pour de pareilles représentations (et on y avait songé sérieusement en 1829, d'après une opinion que j'avais émise; mais les orages politiques !...), ce serait de les donner sur un théâtre *ad hoc,* et d'en faire l'objet de quelques solennités spéciales, devant un public choisi, bien averti, et qui alors laisserait à la porte tout préjugé dramatique ou national pour se laisser aller aux seules émotions

poétiques et littéraires. C'est ce qu'on vient de tenter à Berlin, avec autant de splendeur que de succès, pour les traductions de quelques tragédies de Sophocle et d'Euripide, qui, par parenthèse, malgré la glorieuse filiation que nous réclamons avec un juste orgueil, seraient encore moins jouables, dans leurs conditions intégrales, sur notre scène et devant notre parterre de tous les soirs, que les tragédies même de Shakspeare. Aussi nos grands maîtres, en prenant au théâtre grec ses plus belles fables, les ont-ils accommodées à notre système dramatique avec un goût égal à leur génie. C'est bien ce que Ducis a voulu faire ; mais on ne pouvait essayer la même opération sur Shakspeare sans le mutiler cruellement et finir par le tuer. En effet, pour approprier à notre scène les chefs d'œuvre de l'antiquité, que fallait-il faire? supprimer les chœurs, atténuer la couleur épique du style et les proportions des personnages, et, surtout, fortifier l'action en compliquant les incidents et en multipliant les péripéties. On partait enfin du *simple* pour arriver au *composé*. Avec Shakspeare, c'est tout autre chose; ses tragédies contiennent trop d'événements et de personnages pour notre théâtre; et ses magnifiques expositions et dénoûments en action, la richesse des épisodes, toute cette organisation si puissante mais si compliquée, ne peuvent ni entrer dans nos moules sans les faire éclater, ni être supprimées sans que la vie même des œuvres n'en soit attaquée dans son principe. Voilà comment Ducis, malgré les ressources de son talent et la puissance de sa nature, n'est parvenu à faire que des tragédies françaises informes, tout en ne donnant aucun *specimen* caractérisé des tragédies anglaises. N'importe; la date de 1769 lui reste : il y a dans cette seule date toute une gloire. C'est le premier anneau d'une chaîne qui pourra se dérouler plus tard..

Affranchi des entraves du théâtre, j'ai pu, dans la traduction de *Macbeth* et de *Roméo*, que je fais imprimer aujourd'hui, donner une reproduction aussi exacte de Shakspeare que je l'ai voulu. L'ai-je voulu en toutes choses et en toutes occasions? Non, sans doute. Il y a

dans Shakspeare, il faut bien le reconnaître (car ce n'est pas un culte aveugle que l'on doit au génie), il y a des scènes parasites, des espèces d'intermèdes superflus, quelques tirades exubérantes ou déplacées, enfin des expressions triviales, affectées ou indécentes qu'il m'a semblé nécessaire de supprimer, même pour la lecture. J'ai fait plus, j'ai quelquefois modifié la coupe, fort arbitraire d'ailleurs, des actes, et transposé quelques effets de scènes pour leur donner plus de relief; enfin, j'ai fondu plusieurs personnages tout secondaires en un seul, et retranché quelques changements de lieu quand ils m'ont paru inutiles; et je n'ai fait en cela que suivre l'exemple des nombreux éditeurs et commentateurs anglais, et de Shakspeare lui-même dans maintes circonstances, en m'efforçant d'approprier ces modifications aux progrès du goût et de l'art, comme il ne manquerait pas de le faire s'il pouvait renaître. Il y a deux sortes de traductions d'un poëte comme Shakspeare : la traduction littérale, qui doit le montrer tout à fait comme il est, — j'apprécie tout le mérite et tout l'intérêt d'une pareille œuvre, — et la traduction libre, mais aussi fidèle que l'autre, quoique par un procédé différent, et qui consiste à produire dans notre époque et dans notre langue les mêmes effets que Shakspeare produisait dans les siennes. C'est ce genre de traduction que j'ai tenté. Au surplus, à part les modifications toutes matérielles que je viens d'indiquer, et à l'exception de deux scènes, l'une au premier acte de *Roméo,* l'autre au quatrième acte de *Macbeth,* où je me suis permis des changements fondamentaux, dont je déduirai les raisons dans les notes, et qui, à tout prendre, sont moins considérables que le dénoûment de *Roméo et Juliette* substitué par Garrick, j'ai conservé autant qu'il a été en moi le port, l'allure et la physionomie de l'Eschyle anglais. Aucun des organes vitaux de ses œuvres n'a été altéré ni gêné. On peut émonder légèrement un chêne, lui enlever quelques petites branches mal venues, quelques feuilles jaunies, le débarrasser de quelques mauvaises végétations étrangères, l'*écheniller* enfin... sans offenser sa majestueuse beauté.

J'ai respecté religieusement le système de division des scènes adopté par Shakspeare. Chez lui, tout ce qui s'accomplit dans un même lieu, quel que soit d'ailleurs le nombre des personnages qui s'y succèdent, ne forme en général qu'une seule scène; tandis que dans notre théâtre l'intervention du moindre personnage, pour l'incident le plus insignifiant, suffit pour motiver une scène nouvelle. C'était un des résultats nécessaires de la stricte unité de lieu; mais il y a plus de grandeur dans la distribution intérieure du drame de Shakspeare, et je n'y ai pas touché. Ce que j'ai surtout désiré, tenté, c'est de reproduire sa poésie et son langage, le ton plus encore que le sens : car le sens d'un poëte est quelquefois douteux; le poëte aurait pu quelquefois avoir une autre pensée que celle qui lui est venue; mais comment aurait-il rendu et exprimé cette pensée?... Voilà ce qui constitue l'individualité du talent. La fidélité continuelle au ton est donc la plus belle exactitude, la plus exquise ressemblance; et, comme Shakspeare emploie tous les tons, selon les situations ou les personnages, et qu'il a toujours soin, en grand artiste qu'il est, d'arriver de l'un à l'autre par de savantes modulations poétiques, pour éviter les dissonances choquantes, il faut une grande souplesse dans l'instrument du traducteur. Le mien aura-t-il pu suffire à une partie de ces exigences?

On sait que dans le cours de chaque tragédie, Shakspeare s'est servi alternativement de la prose, des vers blancs et des vers rimés. Plusieurs lui en ont fait un mérite, en ce qu'il a en général proportionné ces trois modes de langage à la condition, aux mœurs des personnages, ou au degré d'importance des situations. — Mais je crois qu'il y a eu de sa part précipitation plutôt que préméditation. Le vers dans toutes les langues suffit à tous les besoins de la pensée; il convient à Vadius comme à Joad, à madame Pernelle comme à Clytemnestre. J'ai donc employé constamment le vers alexandrin.

Vingt portraits peuvent ressembler beaucoup à l'original et ne pas se ressembler entre eux. Il en sera ainsi, j'espère, de mes traductions et de celles qui exis-

tent des mêmes ouvrages, en totalité ou en partie. Cependant on trouve quelques vers tout faits dans le mot à mot des traductions en prose; j'ai dû m'en emparer comme tout traducteur, car c'est Shakspeare même. Enfin, dans une traduction en vers il y a toujours quelques vides à remplir; j'ai tâché de les remplir par des pensées et des expressions *shakspeariennes*.

La traduction d'une œuvre littéraire n'est pas comme la copie d'un tableau, qui ne demande, et c'est déjà beaucoup, qu'un grand talent d'exécution. Traduire, c'est non-seulement écrire, mais c'est penser dans une autre langue; aussi les grands traducteurs, dans toutes les littératures, sont-ils classés au rang des grands auteurs. L'art d'écrire, qu'il s'applique à la traduction ou à la haute critique comme aux œuvres d'imagination, à la politique comme à la philosophie, aux sciences naturelles comme à l'histoire ou à la poésie; l'art d'écrire, s'il est porté à une puissance supérieure, a droit par lui-même à tous les honneurs. « Le style c'est l'homme. » Ce beau mot de Buffon trouve mille applications diverses et toujours justes.

Les traductions sont une des plus belles gloires de notre littérature contemporaine. Que je puisse, par les miennes, arriver à quelque estime dans l'esprit des véritables hommes de lettres, et je me croirai trop payé de mes travaux et de mon zèle religieux pour Shakspeare, qui me les a fait entreprendre. Trop heureux si, en dégageant les deux chefs-d'œuvre de ce grand poëte de quelques longueurs et de quelques traces de mauvais goût, dont son siècle est plus coupable que lui, j'ai pu faire passer dans mes vers une étincelle de son génie!

PRÉFACE

DE ROMÉO ET JULIETTE

EDITION DE 1863[1].

Dès 1844, j'avais publié un volume contenant mes traductions, en vers, de *Macbeth* et de *Roméo et Juliette*, de Shakspeare, avec préface, notes et commentaires.

Dans les derniers mois de 1848, MM. les sociétaires du théâtre de l'Odéon eurent l'idée de monter le *Macbeth*. Des coupures et arrangements nécessaires me furent demandés pour l'approprier aux exigences de la scène française, et l'ouvrage fut donné le 23 octobre de la même année. Les représentations se suivirent sans relâche pendant plusieurs mois.

Et à ce sujet, je ne saurais trop reconnaître le concours aussi affectueux qu'éclairé que me prêta M. Mauzin, alors commissaire du Gouvernement près le théâtre de l'Odéon, ni oublier le zèle et le talent remarquable des artistes qui ont su consolider un succès dramatique à une époque des plus difficiles.

Quelques années après, la direction actuelle du théâtre de l'Odéon, enhardie sans doute par l'indulgent accueil fait à mon *Macbeth*, pensa au *Roméo et Juliette*, et me le demanda également modifié et arrangé dans quelques parties. L'ouvrage allait être mis à l'étude, lorsque M. Fechter, qui devait remplir le rôle de Roméo, tomba gravement malade et quitta presque à la fois l'Odéon et la France.

Le départ de cet éminent artiste suspendit tout. Les choses en restèrent là.

D'autres espérances que j'avais pu concevoir ne s'étant pas réalisées, il m'a semblé à propos de prendre

1. *Roméo et Juliette*, édition pour le Théâtre. — Paris, AMYOT.

date, et, après quelques retouches nouvelles, je me suis décidé à faire imprimer ma traduction de *Roméo et Juliette,* telle que je la comprends pour notre théâtre.

Je n'ai pas besoin de rappeler que, depuis la mort de Shakspeare et même de son vivant, des modifications essentielles furent introduites dans plusieurs passages de cette tragédie, surtout au premier acte, en vue de resserrer ou de fondre ensemble des scènes éparses dont la diffusion nuisait à l'intérêt et à la clarté. — Tout le monde connaît la variante radicale que l'acteur Garrick fit subir au dénoûment primitif du *Roméo et Juliette,* laquelle s'est vu adopter en Angleterre, comme dans toute l'Europe. J'ai dû accepter ces combinaisons reconnues. Les miennes se bornent au rapprochement de quelques effets, à certaines abréviations dans les dialogues, à la suppression de quelques incidents et *changements de lieu* qui m'ont paru inutiles, et au sacrifice de trois ou quatre personnages superflus. — Les divines beautés du monument original se manifesteraient mieux, selon moi, dégagées des rares broussailles qui l'obstruaient encore. Ces légères audaces affirment une fois de plus mon culte pour Shakspeare. Quant au style, au ton, au coloris poétique, je me suis efforcé d'y rester fidèle. Ce serait là l'exquise fidélité. Ai-je suffi à une partie de la tâche?... j'aurais voulu que le public fût appelé à en juger.

Enfin, voilà mon ouvrage. — Si quelque direction théâtrale croit pouvoir le monter, elle trouvera dans cet imprimé toutes les indications de mise en scène et de décors, les explications de tout genre propres à favoriser la complète intelligence de l'œuvre, comme à en faciliter la représentation.

Si, au contraire, mon *Roméo et Juliette* est laissé dans l'abandon, si même des traductions plus heureuses se produisent, j'aurai du moins constaté une fois de plus, par la présente publication, le triste droit d'aînesse qui m'appartient, et nul ne pourra m'accuser de réminiscences dans l'hypothèse de quelques analogies possibles.

Versailles, septembre 1863.

A MON FRÈRE ANTONI

Mon frère, mon poëte à deux titres chéri,
L'ambition douteuse où mon orgueil aspire
Est d'avoir fait un peu pour William Shakspeare
Ce que tu fis si bien pour Dante Alighieri.

E. D.

MACBETH

(DE SHAKSPEARE)

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Odéon
le 23 octobre 1848

PERSONNAGES :

DUNCAN, roi d'Écosse, 70 ans.
MACBETH, premier prince du sang, général des armées du roi, 30 ans.
BANQUO, autre général, 35 ans.
MACDUFF, thane de Fife, 60 ans.
LÉNOX, capitaine des gardes du roi.
UN MÉDECIN.
SEYTON, serviteur de la maison de Macbeth.
PREMIER ASSASSIN.
SECOND ASSASSIN.
UN MESSAGER.
PREMIER OFFICIER.
SECOND OFFICIER.
LADY MACBETH, 25 ans.
MALCOLM, fils aîné du roi, 16 ans.
DONALBAIN, fils cadet du roi, 12 ans. Personnage muet.
FLEANCE, fils de Banquo, 15 ans. Personnage muet.
} Représentés par des femmes.
UNE DAME D'HONNEUR.
ANGUS, seigneur écossais.
MENTETH, autre seigneur.
DEUX CHAMBELLANS.
SIWARD, général de l'armée anglaise.
} Personnages muets.
PREMIÈRE SORCIÈRE.
DEUXIÈME SORCIÈRE.
TROISIÈME SORCIÈRE.
PREMIÈRE APPARITION.
DEUXIÈME APPARITION.
TROISIÈME APPARITION.
HÉCATE. — TROIS MAGICIENNES.

DAMES, SEIGNEURS, OFFICIERS, SOLDATS, PAGES, SERVITEURS, SUIVANTES, PEUPLE. — L'OMBRE DE BANQUO. — HUIT APPARITIONS DE ROIS.

La scène est en Écosse, excepté à la fin du IVe acte, où elle se passe en Angleterre (XIe siècle).

NOTA. — *Le texte publié ici est plus complet que celui des éditions précédentes. L'édition de 1848, conforme à la représentation, avait été particulièrement abrégée. Voir les notes de l'auteur à la fin du volume.*

MACBETH

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

(En Écosse.)

Une vaste plaine de bruyères, en Écosse, voisine du champ de bataille, où Macbeth et Banquo, généraux du roi Duncan, combattent les rebelles. Montagnes au fond, avec des sentiers praticables. — Alarme derrière le théâtre. La foudre gronde. Paraissent trois sorcières à la lueur des éclairs.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quand nous remettrons-nous à notre œuvre ordinaire ?
Choisirons-nous un jour de pluie ou de tonnerre ?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Quand ils n'auront plus cœur au travail des combats,
Et que ce tintamarre aura cessé là-bas...
Quand sera la bataille et gagnée et perdue.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Avant que de ces monts la nuit soit descendue.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Et la place ? Le lieu ?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Ces bruyères.

TROISIÈME SORCIÈRE.

J'entends :
Pour y trouver Macbeth !

On entend un miaulement.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Graymalkin, attends;
J'y vais, j'y vais.

On entend un croassement.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Paddocke appelle. Tout à l'heure!

L'horizon s'éclaircit peu à peu.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le ciel sourit au loin... Je l'aime quand il pleure.

Éclat de rire funèbre des trois sorcières : Ah ! ah ! ah !

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Fuyons sur ces brouillards. L'horible est beau. Le beau
Est horrible. — Suivons le vol noir du corbeau.

Elles disparaissent au fond du théâtre.

SCÈNE II.

ENTRENT, d'un côté opposé, LE ROI DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LÉNOX, SUITE.

Fanfares et timbales dans la coulisse.

MALCOLM, au roi.

Pourquoi, loin de Foris, sire, en ce jour d'alarmes,
Vous...

DUNCAN, prenant les mains des deux jeunes princes.

Si l'âge me pèse et m'interdit les armes,
Mes fils, j'ai le cœur jeune, et je veux que du moins
Mes yeux de ces grands coups soient les premiers témoins.
La révolte et la guerre, en leur rage homicide,
S'acharnent, et peut-être à présent se décide,
Parmi tant d'héroïsme et de déloyauté,
Le destin de l'Écosse et de ma royauté.

Un officier blessé, soutenu par deux soldats, descend des montagnes.

Quel est cet officier couvert de sang? J'espère
Que nous saurons de lui quelques détails.

MALCOLM.

Mon père,
C'est lui qui se battit en si vaillant soldat
Pour me sauver des fers dans mon dernier combat.
Salut, mon brave ami ; parle, quelles nouvelles ?
Dis-nous ce que tu sais du camp et des rebelles ?

L'OFFICIER.

La victoire indécise a balancé longtemps
Entre eux et nous. Ainsi deux nageurs haletants
S'efforcent à lutter, de front, contre les ondes.
Le traître Macdowald, noir sous ses tresses blondes,
Des îles du couchant et des îles du nord,
Avait reçu la veille, un belliqueux renfort
De Kernes voltigeurs et de lourds Galow-Glasses ; [1]
Et, lâche courtisane, aux honteuses faiblesses,
La fortune semblait sourire au révolté,
Et lui prostituer sa vénale beauté...
Mais la fortune, lui, ses hordes rugissantes
Étaient contre Macbeth des forces impuissantes.
L'héroïque Macbeth — ce nom doit lui rester —
Élancé hors du camp pour ne plus s'arrêter,
Les yeux étincelants d'espoir et de bravoure,
Brisant à chaque pas l'obstacle qui l'entoure,
Roulant son glaive nu parmi les rangs troublés,
Marchait comme la faux dans l'épaisseur des blés.
Tout s'écartait. — Enfin, terrible de visage,
Jusques à Macdowald il se fit un passage
Et ne le quitta plus, pressant ses flancs hideux,
Qu'il n'eût, d'un dernier coup, fendu son corps en deux.
La tête du rebelle est clouée aux murailles.

DUNCAN.

O mon digne cousin ! noble roi des batailles !
Mon bien-aimé Macbeth !

L'OFFICIER.

Mais comme on voit souvent
La plus forte tempête accourir du levant,

1. Prononcez : *Gallo-glesses*, troupes pesamment armées, tandis que les Kernes étaient armés à la légère.

D'où le soleil répand sa lumière suprême,
Le désastre est sorti de la victoire même.
Écoute, roi d'Écosse : — A peine devant nous
Les Kernes s'enfuyaient ou pliaient les genoux,
Que le chef norwégien, sur de promptes dépêches,
Recommença l'attaque avec des troupes fraîches
Dont l'assaut imprévu, sous leurs propres lauriers,
Par la flamme et le fer, foudroya nos guerriers...

DUNCAN.

Auraient-ils effrayé mon général fidèle
Et Banquo, son émule?

L'OFFICIER.

Oui, comme l'hirondelle
Effraye un aigle à jeun ou le daim un lion.
Frappant sur les fauteurs de la rébellion,
On dirait deux béliers d'airain, aux lourdes charges,
Tant les brèches qu'il font sont horribles et larges.
On dirait que l'esprit de fureur les tenta
De faire avec des morts un autre Golgotha.
Des deux parts cependant l'acharnement redouble,
Bientôt... mais je me sens faible... mon œil se trouble,
Et ma blessure s'ouvre et demande secours !...

DUNCAN.

Ton récit est d'un brave, et dans tes francs discours
Tout respire l'honneur, comme dans tes blessures.
Qu'on le fasse au château soigner par des mains sûres,
Lénox.

On emmène l'officier. — Entre Macduff par le fond du théâtre.

MALCOLM.

Voici Macduff, — mais quel empressement
Éclate dans ses yeux ! il a certainement
D'autres nouvelles.

DUNCAN.

Place au vaillant capitaine !

MACDUFF.

Dieu conserve le roi !

DUNCAN.

D'où viens-tu, noble thane? [1]

MACDUFF.

De Fife, roi d'Écosse, où, menaçant les cieux,
Les drapeaux norwégiens importunaient nos yeux.
Norway, lui-même, avec ses innombrables hordes,
Secondé sourdement par ce chef de discordes.
Le gouverneur félon, le thane de Cawdor,
Engagea la bataille, et plus terrible encor
Par tant de trahison que par tout son courage,
Dans notre camp surpris, tomba comme un orage;
Et nos soldats, saisis d'une étrange terreur,
Fléchissaient... quand Macbeth, — c'était un empereur
Ou le dieu de la guerre! — est accouru. Sa bouche
Provoque hardiment le norwégien farouche;
Il l'abat, et nous rend l'espérance et le cœur.
La victoire nous reste.

DUNCAN.

O Macbeth! cher vainqueur!
Mon héros!

MACDUFF.

Maintenant Swarnò, roi de Norwége,
Vous demande la paix... de peur de quelque piége
Il lui fut interdit d'enterrer aucun mort
Sans qu'à Saint-Colmes-Inch, il déposât d'abord
Douze mille dollars qui sont sous nôtre garde.

DUCAN, à Macduff et à Lénox.

Le thane de Cawdor, et ce soin vous regarde,
Doit payer de sa tête un complot déloyal,
Tous deux portez-en l'ordre avec mon sceau royal,
Et transmettez son titre à Macbeth.

Il leur remet un anneau.

MACDUFF ET LÉNOX.

Oui, mon maître.

1. *Thane*, prononcez *Thène*, titre d'honneur équivalant à gouverneur de province.

DUNCAN.

Macbeth a bien gagné ce qu'a perdu le traître !

Tous sortent. Duncan s'entretenant encore, à voix basse, avec Macduff et Lénox.

SCÈNE III.

Les TROIS SORCIÈRES, revenant chacune d'un côté différent, après avoir épié à plusieurs reprises pendant la scène précédente.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

D'où viens-tu donc, ma sœur ?

DEUXIÈME SORCIÈRE.

De tuer le pourceau.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et toi, ma sœur ?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Là-bas, dans le fond d'un boisseau,
La femme d'un marin épluchait des châtaignes,
Puis elle mâchonnait, mâchonnait... « Mille duègnes!
Donne-m'en, ai-je dit, et fais vite. » — « Va-t'en
Au diable ! » a répondu sa langue de Satan. —
Son mari, ce matin, est parti pour Damiette
Comme patron du *Tigre;* et moi, courte et fluette,
Sous la forme d'un rat sans queue, allons, allons,
Je veux, dans un tamis, voguer sur ses talons.
Je ferai, je ferai, je ferai...

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Je te donne
Un vent du nord.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Très-bien.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Moi, de l'ouest.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trop bonne.

Et moi je fais agir tous les autres de loin.
Ah! je le rendrai jaune et sec comme du foin!
Le sommeil sur ses yeux, fixes comme des pierres,
N'abaissera jamais le rideau des paupières;
Triste, comme un proscrit, durant neuf mois, neuf nuits,
De brûlante insomnie et de mortels ennuis,
Il vivra pour languir et détester de vivre!
Et si du gouffre ouvert son vaisseau le délivre,
Qu'il soit du moins battu des flots comme un jouet
Que des enfants mutins font rouler sous leur fouet!
— Voyez ceci!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Quoi?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

C'est le pouce d'un pilote
Noyé devant la rade où revenait sa flotte...

Bruit de tambour dans les montagnes du fond.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le tambour! le tambour! — Macbeth est en chemin!

LES TROIS SORCIÈRES, dansant en rond.

Les trois fatales sœurs vont, la main dans la main,
Par la terre et les mers, et jamais ne séjournent.
Elles tournent, les mains dans les mains, elles tournent!

DEUXIÈME SORCIÈRE, éclat de rire infernal.

Trois fois pour toi.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Trois fois pour moi.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois encor.

TOUTES TROIS.

Afin de compléter le nombre neuf.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Le cor
Et les tambours!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Le charme est accompli, paix !

Macbeth et Banquo descendent des montagnes avec leurs troupes, musique en tête. Défilé. Évolutions. Les sorcières se sont retirées sur un côté du théâtre.

BANQUO, à l'armée.

Halte !

Halte !

PREMIÈRE SORCIÈRE, montrant Macbeth.

Comme aujourd'hui la victoire l'exalte !

MACBETH.

Banquo, la plaine au loin n'est qu'un vaste tombeau.
Je n'ai pas vu de jour si terrible et si beau !
Si terrible, en effet, car dans aucune histoire,
On n'a d'autant de sang acheté la victoire ;
Si beau, car du plus cher et du plus saint des rois,
Mon fer, dans ce sang même, a retrempé les droits !

BANQUO.

Combien jusqu'à Foris avons-nous de journées,
Macbeth ?...

Apercevant les sorcières.

Mais, quelles sont ces têtes décharnées,
Ces êtres monstrueux vêtus bizarrement?
A leurs traits, à leur taille, à leur accoutrement,
On ne dirait jamais des enfants de la terre.
Ils y marchent pourtant. Quel étonnant mystère?
Existez-vous ou non ? vois-je ce que je vois?
Pouvez-vous toucher l'homme et répondre à sa voix ?
Vous paraisssez m'entendre, en appuyant ensemble
Votre doigt dépouillé sur vos lèvres. — Il semble
A vous voir... vous seriez des femmes, dirait-on,
Sans cette barbe épaisse à votre dur menton.

MACBETH.

Parlez, si vous pouvez ; esprit, forme incertaine,
Qu'êtes-vous ? répondez, ou...

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut, Macbeth, thane
De Glamis !

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Ah ! salut ! thane de Cawdor?

MACBETH, étonné.

Quoi?

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth ! salut ! un jour, tu seras roi !

BANQUO, à Macbeth.

Pourquoi frémir? — Ce sont des honneurs, un royaume!

Aux sorcières.

Par le ciel! Tenez-vous de l'homme ou du fantôme?
Dites. — Vous saluez mon noble compagnon
D'un illustre avenir, d'un grand et nouveau nom
Et d'un royal espoir; il s'épouvante et doute...
Vous ne me parlez pas à moi, qui ne redoute
Et ne cherche de vous ni haines ni faveurs.
Pourtant, vous imposez à mes esprits rêveurs...
Eh bien, si vous pouvez de vos regards immenses,
Dans les germes du temps démêler les semences
Qui doivent prospérer ou doivent avorter,
Parlez-moi, je suis calme et peux tout écouter. —
Je vois vos rudes mains remuer pour se joindre !
Est-ce l'instant?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Bien moindre
Que Macbeth et plus grand!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Moins heureux et cent fois
Plus heureux que Macbeth!

TROISIÈME SORCIÈRE.

De toi naîtront des rois,
Et tu ne dois pas l'être!

BANQUO.

Ah! prédictions folles!
Quel sens réel peut-on chercher sous vos paroles?
Enfin, de lui, de moi, si le destin voulut...

LES TROIS SORCIÈRES, en reculant.

Salut, Macbeth, Banquo! Banquo, Macbeth, salut!

MACBETH.

Restez, funestes sœurs. Dites-m'en davantage.
Sinel mort à l'instant, je suis, par héritage,
Thane de Glamis, mais thane de Cawdor? — Non.
Et comment en aurais-je et le rang et le nom?
Le thane de Cawdor vit, puissant et prospère. —
Enfin, devenir roi n'est pas ce que j'espère,
Ni ce que je pourrais sans folie espérer.
Ni thane de Cawdor, non plus. — C'est délirer! —
Parlez : d'où tenez-vous ces avis fantastiques?
Et pourquoi, dans quel but vos saluts prophétiques,
Vos discours imparfaits, qu'on ne s'explique pas,
Sur ce champ de bruyère arrêtent-ils nos pas?
Je l'ordonne, parlez, c'est trop lontemps vous taire.

Les sorcières disparaissent sous la terre avec un éclat de rire lugubre : Ah! ah! ah!

BANQUO.

Voyez, comme des eaux s'élever de la terre
Des bulles d'air, c'est tout.

MACBETH.

Ce qu'on croyait vivant
S'est dissipé soudain, comme une haleine au vent!
Pourquoi m'ont-elles fui? Connaissons-nous les causes
De rien?

BANQUO.

Avons-nous vu réellement ces choses
Dont nous parlons? — Ou bien, n'aurons-nous pas sucé
De cette herbe perfide, et qui rend insensé?

MACBETH.

Tout n'est dans l'univers que mystère et qu'emblème.
— Vos enfants seront rois!

BANQUO.

Vous serez roi vous-même!

MACBETH, avec un rire d'incrédulité.

Et thane de Cawdor, n'est-ce pas? — c'est ainsi
Qu'elles l'ont prédit?

BANQUO.

Mot pour mot. — Qui vient ici?

Entrent : Lénox et Macduff, suite.

MACDUFF.

Le roi, Macbeth, a su la défaite rapide
Des révoltés, soumis par un bras intrépide.
Tout haut il vous admire, et voit avec bonheur
Son parent le plus proche obtenir tant d'honneur.
Dans la même journée, et par une autre route
Il vous retrouve encore apportant la déroute
Aux soldats norwégiens, et régnant, calme et fier
Sur ces tableaux de mort, tracés par votre fer.
Les courriers se suivaient, prompts comme la pensée;
Et tous, devant Duncan et sa cour empressée
Étalaient le récit de vos fameux exploits,
Qui lui donnent le trône, une seconde fois.

LÉNOX.

Nous sommes, tous les deux, envoyés du monarque
Afin de vous conduire en ses bras.

MACDUFF.

Et, pour marque
De plus rares honneurs, je viens, de par le roi,
Macbeth, vous saluer thane de Cawdor.

MACBETH, stupéfait.

- Moi?

MACDUFF.

Salut donc, noble thane, et sous ce nouveau titre!
Il est le vôtre.

BANQUO, à part.

L'enfer, du sort est-il l'arbitre!

MACBETH.

Le thane de Cawdor est vivant — arrêtez!
Pourquoi me revêtir d'ornements empruntés?

LÉNOX.

Il vit, mais sous le poids d'une juste sentence,
Il ne possède plus qu'une courte existence.

MACBETH, à part.

Quoi! thane de Glamis! et thane de Cawdor!
Mais, le troisième nom, le plus grand manque encor!

A Macduff.

Je vous rends grâce.

BANQUO à Macduff et à Lénox.

Un mot, plus loin, je vous supplie.

Ils s'éloignent tous trois.

MACBETH, absorbé dans ses pensées.

Leur seconde promesse est bien vite accomplie!
Deux vérités! — Voilà le prélude éclatant
De la scène royale, où le trône m'attend.
La fortune est pour moi clairement décidée.
Si le roi mourait... Ah! d'où vient qu'à cette idée
Mes cheveux sur mon front se dressent de terreur,
Et que mon cœur se gonfle en bondissant d'horreur,
Et bat mes flancs, poussé d'une force subite
Comme un marteau, battant la cloche qu'il habite!
Mais... si le roi mourait! non, plutôt le néant!
L'acte même, je crois, serait moins effrayant
Que la seule pensée, ombre qui dans mon être
Comme un rêve sans forme à peine vient de naître,
Cette image du crime a déjà son arrêt.
Loin de moi, tentateur! — Cependant... s'il mourait!
— Rien n'existe plus là que ce qui n'est qu'un songe.

BANQUO, se rapprochant avec Macduff et Lénox.

Dans ses réflexions voyez comme il se plonge!

MACBETH, toujours à part.

Si le destin le veut, qu'il me fasse roi... mais,
Que je fasse un seul pas vers le trône... jamais!

Il tire un crayon et un papier.

BANQUO, à Macduff.

Les honneurs qu'il reçoit et dont il fait l'épreuve,
Sont comme des habits de forme toute neuve
Qui ne se moulent bien, sur la taille ajustés,
Que lorsqu'un peu de temps nous les avons portés.

MACBETH, à un soldat, lui remettant le billet qu'il vient d'écrire.

A lady Macbeth, cours.

Le soldat sort.

A part.

S'il meurt et que je vive,
Ses fils n'ayant point l'âge, à moi le trône ! — Arrive
Ce qui doit arriver ! — L'heure avance toujours,
Et marche également parmi les mauvais jours...

BANQUO.

Cher Macbeth, vos amis sont tout prêts à vous suivre.

MACBETH.

Pardon, dans mon cerveau, comme dans un vieux livre
Je cherchais follement des choses... Ce n'est rien.
Allons trouver le roi, messieurs.

A Banquo.

Songez-y bien.
Et sur ces grands objets nous pourrons nous entendre.

BANQUO.

Volontiers.

MACBETH.

A Foris, messieurs, sans plus attendre.

Ils sortent tous — l'armée suit — musique et tambours.

SCÈNE IV.

Une salle étroite au palais de Foris.
(En Écosse.)

ENTRENT DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, SUITE.

Fanfare et timbales dans la coulisse.

DUNCAN.

A-t-on exécuté Cawdor? — Les deux agents

Chargés de ce devoir, son bien peu diligents.

MALCOLM.

Sans doute le moment de leur retour approche,
Mais je viens de laisser près de la grande roche
Deux hommes qui l'ont vu mourir. — Il s'est montré
D'un repentir si beau devant tous pénétré,
Que son trépas absout sa vie et sa mémoire.
Calme, il s'est avancé vers l'heure expiatoire
En stoïque guerrier, qui voit le plus grand bien
Comme une chose vile, et le perd comme rien.

DUNCAN.

Dans les traits du visage on ne lit donc point l'âme!
J'aurais donné mon trône en garde à cet infâme!
— Qui s'avance vers nous?...

Entrent : Macbeth, Banquo, Maçduff et Lénox.

A Macbeth.

O mon féal cousin!
Déjà l'ingratitude a pesé sur mon sein.
Tes exploits ont marché si vite, qu'on doit craindre
Que la reconnaissance ait peine à les atteindre!
Plût au ciel que ton nom fût moins grand en effet.
Je pourrais mesurer le salaire au bienfait;
Mais ton roi n'est qu'un homme, et je vois, plus j'y pense,
Ton mérite au-dessus de toute récompense!

MACBETH, avec effusion.

Ma vie est votre bien; et ma fidélité
D'elle-même se paye. — A Votre Majesté
Appartient le tribut de mon devoir; leur chaîne,
Si légère à porter qu'elle se sent à peine,
Nous lie à vos destins bénis et triomphants,
Comme des serviteurs heureux, et des enfants
Qui ne font ici-bas que ce qu'ils doivent faire
En sacrifiant tout pour leur maître et leur père.

Il se prosterne — Duncan le relève.

DUNCAN, remettant à Macbeth un parchemin.

De ton titre conquis reçois le noble sceau.
Ta fortune, Cawdor, est un jeune arbrisseau

Qui prendra, sous mes mains, la plus haute croissance.

A Banquo.

Tu n'as pas moins de droits à ma munificence;
O toi, comme Macbeth et fidèle et vaillant!
Viens, Banquo, sur mon cœur, d'ivresse défaillant.

BANQUO.

Ah! tout le sang du mien...

DUNCAN.

Tant de bonheurs ensemble
Sont prêts à déborder du cœur qui les rassemble;
Tant de joie a besoin de se voiler de pleurs,
Et cherche à s'apaiser sous de sombres couleurs.
O Malcolm, Donalbain, je suis vieux pour le trône,
Oui, thanes, nous voulons transmettre la couronne
A l'aîné de nos fils. Malcolm est, dès demain
Prince de Cumberland, et mon sceptre en sa main
Sera remis, le jour de sa seizième année.

Mouvement de Macbeth.

A Malcolm.

Trois mois s'écouleront avant cette journée;
Si Dieu, qui bien longtemps a voulu m'épargner,
Me prend, sans que tu sois en âge de régner,
A notre cher cousin appartient la régence.
Avec lui, promets-moi d'agir d'intelligence
En toute chose. — Alors, mon fils, je m'en irai
Sur le sort de l'Écosse et le tien rassuré.
Puis, quand tu seras seul au trône des ancêtres,
Rappelle-toi toujours que les rois ne sont maîtres
Que d'ordonner le bien pour conquérir l'amour.

MALCOLM.

Dieu du ciel! — Que jamais ne se lève le jour
Où d'un roi, votre image et que tout le monde aime,
Mon jeune front, en deuil, ceindrait le diadème!

DUNCAN.

Il faut se tenir prêts à tous événements.
Mylords, mon fils reçoit d'avance vos serments.

Il présente Malcolm à tous les seigneurs qui le saluent.

MACDUFF.

Ah ! sire, comme il a vos vertus en partage,
De notre amour fidèle il aura l'héritage.

DUNCAN.

Merci de cette foi que vous lui reportez.
— Je pars pour Inverness ; vous tous, vous m'escortez.
Je veux, dans ton château, Macbeth, par ma présence,
Consacrer ton service et ma reconnaissance.

MACBETH, en proie à une profonde agitation, à part.

Grand Dieu !

Haut.

Le repos, sire, est fatigue pour moi,
Sitôt que je ne puis l'employer pour mon roi,
Souffrez donc que je sois votre courrier moi-même,
Et qu'à lady Macbeth de cet honneur suprême
J'aille porter l'avis, selon mes vœux trop lent.

DUNCAN.

Mon cher Cawdor !

MACBETH, à part en sortant.

Malcolm, prince de Cumberland !
Voilà sur mon chemin de funestes obstacles...
Il faudrait plus d'un crime... ou par trop de miracles !

DUNCAN.

Oui, Banquo, sur sa foi je puis me reposer,
Il est brave et loyal.

A sa suite.

Allez tout disposer !

Ils sortent tous, fanfares et timbales dans la coulisse.

SCÈNE V.

(Toujours en Écosse.)

L'entrée extérieure du château d'Inverness, sur la droite, avec un perron praticable. — Parc au fond.

LADY MACBETH descendant le perron, tenant en main la lettre de son mari, qu'elle continue de lire.

. . . .

« Elles m'ont apparu telles que des fantômes,
Et j'ai pu reconnaître à d'étranges symptômes
Qu'elles ont un génie au-dessus des humains.
Quand je les suppliais de la voix et des mains,
De rester quelque temps de plus pour me répondre,
En légères vapeurs j'ai vu leurs corps se fondre.
Tandis que j'étais là, muet d'étonnement,
Des envoyés du roi sont honorablement
Venus me saluer thane de Cawdor. — Songe
Dans quel trouble nouveau cette faveur me plonge;
C'était bien sous ce nom que les sœurs du destin,
M'avaient parlé d'abord, ajoutant pour certain :
Salut! Tu seras roi! — Garde, ma bien-aimée,
Toute cette aventure en ton cœur renfermée.
J'embrasse notre enfant... »
Quoi! Cawdor et Glamis!
Tu seras, cher époux, tout ce qu'on t'a promis!
Et cependant, je crains ta nature trop douce;
Quand le but te séduit, le moyen te repousse.
Tu n'es pas sans avoir beaucoup d'ambition,
Mais l'audace chez toi manque à l'intention.
Tu voudrais, plein d'orgueil ensemble et de faiblesse,
Usurper sans forfait, grandir avec noblesse,
Sans labourer le champ, largement recueillir,
Et de la trahison profiter sans trahir...
Pitié!... Ce que Macbeth au jour même préfère
Crie au fond de son cœur : voilà ce qu'il faut faire!
Oui, pour avoir ce bien — que tu posséderas —
Il faut, Macbeth, il faut cet acte que ton bras

Craint de commettre, plus que ton cœur ne désire
Qu'il ne soit pas commis. — Viens, que ma voix t'inspire
La force de briser tout ce qui peut encor
T'empêcher de porter la main au cercle d'or
Qui voltige à tes yeux, et dont la destinée
Veut montrer noblement ta tête couronnée !

Seyton entre.

— Que veut Seyton ?

SEYTON.

Le roi, ce soir, arrive ici.

LADY MACBETH, émue et surprise.

Dans Inverness ! le roi !... S'il en était ainsi
Ton maître aurait voulu m'en avertir sans doute.

SEYTON.

Rien n'est plus vrai, madame, et mon maître est en route,
Un courrier le devance, et, venu de si loin,
De fatigue épuisé !...

LADY MACBETH.

Va, qu'on en prenne soin !

Seyton sort.

Accourez tous, esprits de meurtre et de ténèbres
Qui soufflez dans les cœurs les actions funèbres ;
Venez, dépouillez-moi de mon sexe ; — venez
Me remplir tout entière, à mon être enchaînés,
D'une férocité, libre de terreurs vaines ;
Épaississez mon sang âpre et froid dans mes veines,
Fermez soigneusement tout passage au remord ;
Rendez la pitié sourde à mes projets de mort.
N'importe où vous soyez, substances invisibles,
Habiles à saisir l'instant d'être nuisibles,
Oh ! venez dans mon sein changer le lait en fiel !
Et toi, nuit de l'enfer, cache-moi bien le ciel ;
Que mon poignard aveugle aille à son but dans l'ombre,
Et que le ciel ne puisse entrevoir mon pas sombre
Et me crier : « Arrête, arrête ! » avant le but.

Macbeth entre par les jardins.

Avec une explosion de joie.

Glamis ! noble Cawdor ! plus grand par le salut

Qui suivit ces deux noms; viens, gloire de ma vie;
Hors du présent obscur ta lettre m'a ravie;
Je suis reine! je sens exister l'avenir!

MACBETH, pensif.

Chère lady, Duncan, tu le sais, va venir.

LADY MACBETH.

Et quand partira-t-il?

MACBETH.

Demain.

LADY MACBETH.

Jamais! — Cher thane,
Votre front de votre âme est l'image certaine.
Ces hommes y pourraient voir d'étranges objets.
Sous un visage égal masquez tous vos projets,
Qu'un air de joie au lieu de cet aspect farouche
S'allume dans vos yeux, brille sur votre bouche!
Soyez la douce fleur qui cache le serpent;
Le serpent mord dans l'ombre et s'élève en rampant.
Honorez l'hôte auguste admis à votre table,
Et vous me chargerez du travail redoutable
De cette nuit, après lequel vos nuits, vos jours,
N'auront plus que les soins du trône, pour toujours!

Fanfares et timbales en dehors annonçant l'arrivée du roi.

MACBETH, de plus en plus troublé.

Le roi!... Nous reprendrons cet entretien funeste...
Je n'ose me montrer...

LADY MACBETH.

Éloignez-vous, je reste.

Macbeth se retire dans les allées du parc.

SCÈNE VI.

DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO et FLEANCE, SON FILS, MACDUFF, LÉNOX, DEUX CHAMBELLANS, SUITE. — Nouvelles fanfares et timbales.

Tandis que le cortége du roi s'avance par le fond du théâtre, lady Macbeth s'est rapprochée du château, et elle fait signe à ses dames de venir au-devant du roi.

DUNCAN.

Ce château me paraît dans un site charmant,
Un air doux à l'entour vole légèrement.

BANQUO.

Cet hôte des étés, qui se plaît dans les temples,
Le martinet nous dit, par ses propres exemples,
En se fixant ici, que l'haleine des cieux
Caresse avec amour et parfume ces lieux.
Pas une frise, pas un seul angle propice
Où, paisible et caché comme en un saint hospice,
Il n'ait de ses petits suspendu les berceaux...
J'ai toujours vu qu'aux lieux aimés de ces oiseaux
L'air a plus de douceur et de délicatesse.

A ce moment lady Macbeth, qui s'avance avec sa suite, est aperçue du roi.

DUNCAN.

Voyez, voyez, mylords, notre honorable hôtesse!

A lady Macbeth.

L'amitié qu'on vous porte entraîne bien souvent
Des soins, des embarras, dont en nous recevant
Votre fidélité nous rend grâce à nous-même.

LADY MACBETH, s'inclinant.

C'est une dette sainte, et notre zèle extrême
Fût-il doublé cent fois, ô mon maître et seigneur,
Serait toujours cent fois au-dessous de l'honneur
Dont Votre Majesté comble notre famille;
L'éclat de vos faveurs sur nous s'étend et brille
A tel point que jamais...

DUNCAN, la relevant.

Nous n'apercevons pas
Le thane de Cawdor. — Nous courions sur ses pas,
Mais l'amour plus rapide aiguillonnait son âme.
Nous serons, cette nuit, votre hôte, noble dame.

LADY MACBETH.

Sire, Macbeth s'apprête à se joindre avec nous,
Trop heureux de pouvoir vous servir à genoux !

DUNCAN, présentant ses fils à lady Macbeth.

Malcolm et Donalbain, son frère ; je demande
Qu'un peu de vos bontés sur mes fils se répande.

Lady Macbeth et les jeunes princes se saluent.

Le ROI, remettant une bague à lady Macbeth.

Acceptez ce rubis, souvenir précieux,
Que je tiens d'une reine, et qui vous sied au mieux.

LADY MACBETH.

Ah ! sire !...

DUNCAN.

Votre main ; guidez-nous vers notre hôte,
Nous n'avons pour personne une estime plus haute.

LADY MACBETH, avec un respect hypocrite.

Que béni soit le jour, où dans notre foyer
Dieu, qui connaît les cœurs, daigna vous envoyer !

Ils se dirigent tous vers le château. A ce moment Macbeth paraît hors des allées du parc. Il frémit à l'instant où le roi met le pied sur le perron.

MACBETH, avec une terreur comprimée.

Il monte ! Arrêtez ! Ciel ! il a franchi l'entrée !
Il va prendre, avec nous, place au festin d'Atrée !
Allons, et puisse, au fond de ce cœur combattu,
L'aspect du saint vieillard rallumer ma vertu !

Il suit de loin le cortége qui est entré dans le château.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(En Écosse.)

Un petit salon dans le château d'Inverness. — Larges arcades donnant au fond sur une galerie. — Musique dans l'éloignement. — Des pages et des serviteurs passent dans la galerie et sont occupés au service du roi qui soupe dans une salle voisine. — Nuit. — Le théâtre est éclairé par deux candélabres.

ENTRE MACBETH, pensif.

Si tout finissait là quand l'action est faite,
On courrait, le cœur libre, à la sanglante fête!
Tarder serait stupide; — oui, si l'assassinat
Tranchait tout à la fois; qu'un seul coup terminât
La chose... et ce qui suit; qu'on pût dire en soi-même :
Tout est fini, du moins jusqu'à l'heure suprême,
Ici-bas, sur ce bord, sur cet écueil du temps...
Avec notre forfait nous vivrions contents,
Et nous aborderions, au hasard, l'autre vie!
Mais non, d'un prompt arrêt l'action est suivie,
Hélas! et c'est ici que nous le subissons.
On ne fait qu'enseigner de sanglantes leçons,
Qui sur leur propre auteur retournent plus fatales.
La justice, au long glaive, aux balances égales,
A nos lèvres bientôt rapporte pour boisson
Le calice où nos mains versèrent le poison...

On entend des toasts.

Et d'ailleurs, ce Duncan est juste entre les justes;
Il a toujours rempli ses fonctions augustes
Avec tant de bonté pour ses peuples charmés,
Que ses vertus, ainsi que des anges armés,
Élèveraient leur voix d'airain contre mon crime,
Comme au jour où le ciel tonnera dans l'abîme.

Pour presser mon projet je n'ai d'autre aiguillon
Que cette insatiable et folle ambition,
Serpent maudit, gonflé d'orgueil et de bassesse,
Qui se tourne, s'élance et retombe sans cesse.

Entre Lady Macbeth par le fond.

— Eh bien!

LADY MACBETH.

Les hommes seuls restent avec le roi,
On sert les vins; mais vous, si brusquement pourquoi
Quitter la salle?

MACBETH.

Il m'a redemandé?

LADY MACBETH.

Sans doute...
Je vous ai dit souffrant.

MACBETH.

C'est vrai... tiens... je redoute...
Nous n'avancerons pas plus loin dans ce projet.
Quel roi de tant d'honneurs combla-t-il un sujet?

Nouveaux toasts.

Il est là, sous ma garde! il rit, exempt de faute.
Je suis né son parent, son vassal... c'est mon hôte;
Et c'est moi qui, la nuit, loin de frapper son sein,
Devrais barrer sa porte aux pas d'un assassin!

LADY MACBETH.

Macbeth!...

MACBETH.

Je ne t'ai rien promis, rien!

LADY MACBETH.

Était-elle
Dans l'ivresse avec vous l'espérance immortelle
Que vous aviez conçue? a-t-elle donc dormi
Et ne s'éveille-t-elle, engourdie à demi,
Que pour lever un front incertain et livide
Devant le noble prix dont elle était avide!...
Je juge maintenant ce que vaut ton amour!
Vain fantôme, que fait évanouir le jour,
Ton courage a-t-il peur d'égaler ton envie?

Aspireras-tu donc ainsi toute la vie
A ce bien, le seul but de tes désirs secrets,
Pour vivre, comme un lâche, en disant : Je voudrais!

MACBETH.

Laisse... que loin de là mon esprit se repose!
Tout ce qu'un homme peut et doit oser, je l'ose :
Celui qui ferait plus cesserait d'en être un.
Cet entretien m'oppresse et m'agite, importun
Comme un rêve sinistre... il est temps qu'il s'arrête!

LADY MACBETH.

Qui donc vous excitait à me rompre la tête
De ce projet? — C'est vous qui l'osâtes former!
Vous étiez homme alors; osez le consommer,
Osez du noir chaos de votre âme obsédée
Sortir libre, et donner un corps à votre idée;
Vous serez plus qu'un homme et serez presque un dieu
Quand nous n'avions pour nous ni le temps ni le lieu,
Vous vouliez tout créer... la chance est opportune;
C'est vous qui maintenant manquez à la fortune!
— J'ai nourri mon enfant, je sais comme on se plaît
A soigner l'être aimé qui suce notre lait;
Eh bien, à l'instant même, où, parmi quelques larmes,
Son œil me souriait avec le plus de charmes,
J'eusse arraché mon sein de ses lèvres, hélas!
Et j'aurais fait voler sa cervelle en éclats,
Si je l'avais juré, comme vous, cette chose!

MACBETH.

Si nous manquons le coup?

LADY MACBETH.

Le manquer? Je suppose
Que vous riez. Réponds de ton cœur seulement,
Macbeth, et je réponds, moi, de l'événement.
Dès que Duncan, vaincu par l'heure et la fatigue
Va céder au repos, je serai si prodigue
De vins et d'hydromel pour ses deux chambellans,
Que bientôt leur mémoire et leurs yeux vigilants
Sous d'épaisses vapeurs s'engourdiront ensemble;
Lorsqu'un sommeil profond, sans rêve, et qui ressemble
A la mort, s'abattra lourdement sur tous deux,

Que ne pourrons-nous pas, ainsi délivrés d'eux,
Tenter et consommer sur Duncan sans défense?
Que ne pourrons-nous pas, prétextant quelque offense,
Imputer, dans l'ivresse, à ces deux serviteurs,
Chargés de l'attentat, dont nous serons auteurs?

MACBETH.

N'enfante que des fils, héroïne aux traits pâles,
Car ton âme de fer ne convient qu'à des mâles!
En effet, nul soupçon ne pèserait sur nous;
Et ne croira-t-on pas qu'ils ont porté les coups
Lorsque de leurs poignards nous aurons fait usage,
Et couvert de son sang leurs bras et son visage!

LADY MACBETH.

Et qui pourra le croire autrement, quand nos cris
Rempliront de sa mort tout le château surpris?

MACBETH.

Mais ce Malcolm, élu d'avance roi d'Écosse?...

LADY MACBETH.

Ton astre brûlera cette plante précoce,
Qui, vers le trône encor, lève un front languissant;
La régence est à vous selon les droits du sang.
Si Dieu rappelle à lui ce prince, faible atome,
Le sceptre vous revient par les lois du royaume...
Dieu le rappellera... le chagrin ou l'effroi...
Que vous dirai-je?... Enfin Macbeth régent est roi!
Vous avez, cher époux, et prudence et courage!

MACBETH, presque en délire.

N'ajoute plus un mot, ma tête est un orage,
Comme l'arc du chasseur, mes muscles sont tendus.
Se remettant.
Pour une œuvre de sang, nous sommes attendus;
Rentrons avec la joie en tous nos traits écrite;
Il faut au cœur perfide un visage hypocrite.

Comme ils vont pour sortir, des seigneurs et des pages portant des aiguières et de grands verres pour le breuvage de nuit, traversent la galerie et précèdent le roi, que l'on conduit à son appartement. — Derrière Duncan suivent les deux chambellans, Banquo, Malcolm, Donabain, Macduff, Lénox, et une musique douce accompagne le coucher du roi.

LADY MACBETH, à Macbeth, au moment où la tête du cortége débouche.

C'est le coucher du roi... va, la paix sur le front!

Macbeth court se mêler au cortége et disparaît un instant; puis on le voit reparaître, marchant à côté du roi, un flambeau à la main. — Lady Macbeth, dans un coin du théâtre, pendant que le cortége défile.

Les deux chambellans seuls près du roi dormiront.
Les autres, dispersés dans cette vaste enceinte,
Y recevront de moi l'hospitalité sainte...
Jusqu'à son lit royal conduis le, cher Cawdor,
Et puis... il sera bon que je te parle encor!...

Le cortége achève de défiler, lady Macbeth sort d'un autre côté.

SCÈNE II.

Toujours au château d'Inverness. — Grand vestibule. — Au fond, la principale entrée, des deux côtés de longues fenêtres avec des vitraux coloriés. — A gauche, sur le premier plan, la porte de l'appartement du roi. — Sur les autres plans, à droite et à gauche, plusieurs portes conduisant aux autres appartements, qui aboutissent au vestibule; on aperçoit, par les fenêtres entr'ouvertes, quelques restes d'illumination dans les cours. — Elles s'éteignent par degrés, et bientôt le théâtre n'est plus éclairé que par une grande lampe, suspendue au plafond. — Quand la porte d'entrée s'ouvre, on voit deux sentinelles extérieures.

ENTRENT, par la porte du fond, BANQUO et FLEANCE, son fils, puis SEYTON, portant une lanterne.

BANQUO, à lui-même.

Des vedettes partout, des postes à distance,
Bien.

A Seyton.

Et j'ai pu tout voir, grâce à votre assistance. —
A quel point de sa course est la nuit, s'il vous plaît?

SEYTON.

La lune a descendu sous l'horizon.

BANQUO.

Il est
Plus de minuit alors. Sous l'ombre de son dôme,

De flambeaux, cette nuit, le ciel est économe.

A Fleance.

Le sommeil lourd et froid sur nous tombe et s'étend,
Mon fils! j'aimerais mieux ne pas dormir, pourtant!...

A Seyton.

Seyton, d'où venait donc ce fracas, tout à l'heure?

SEYTON.

C'est un faucon royal qu'en sa haute demeure
A surpris un hibou, qui, plus prompt que l'éclair,
L'a saisi dans sa griffe et déchiré dans l'air.

BANQUO.

Et les chevaux du roi, phénomène bizarre!
Oui, ces chevaux si fins, d'une beauté si rare,
Les plus doux de leur race au même instant changés
En féroces taureaux, en tigres enragés,
Ont brisé leurs liens, et tels que des furies,
Ils se sont élancés hors de leurs écuries,
Méconnaissant du maître et la voix et la main,
Comme s'ils déclaraient la guerre au genre humain.

SEYTON.

Ils se sont dévorés, dit-on, les uns les autres!

BANQUO.

Je l'ai vu.

SEYTON, tremblant et allant fermer la porte à clef.

Des esprits, plus fermes que les nôtres,
Pourraient...

BANQUO, montrant du geste l'appartement du roi.

Le roi repose; il doit partir au jour.
Venez donc; je voudrais le soleil de retour.

Tous les trois sortent par le dernier plan de droite. — Au même instant, Macbeth rentre par la première porte de droite, comme égaré et frappé d'une vision terrible.

SCÈNE III.

MACBETH, seul, accourant en délire.

Est-ce bien un poignard que je vois, dont la garde
Est vers ma main tournée?... Oh! oui, plus je regarde...
Viens, que je te saisisse, instrument infernal!
Tu voles dans la nuit comme un oiseau fatal.
Mais, je ne te tiens pas... n'es-tu donc pas sensible
Au toucher comme aux yeux, étrange vision,
Ou n'es-tu qu'un poignard d'imagination,
Né d'un esprit malade et d'une âme coupable?
Je te vois cependant; tu me sembles palpable,
Autant que celui-ci qui frémit sous ma main...
Tu m'indiques mon arme et traces mon chemin...
Sur ta lame, du sang!... Tout est imaginaire!
Rien n'est réel, non. C'est... mon projet sanguinaire
Qui prend là cette forme existant pour moi seul!
Maintenant, la nature avec son noir linceul,
Pour une des moitiés du globe semble morte;
Et des songes maudits, rôdant de porte en porte,
Assiégent le sommeil, de rideaux entouré.
Maintenant, dans un lieu des humains abhorré,
Les sorcières, cherchant de nouveaux maléfices,
Vont à la pâle Hécate offrir leurs sacrifices;
Et le meurtre, averti par le loup vigilant,
Sentinelle affamée autour des bois hurlant,
Comme autrefois Tarquin allonge un pas nocturne,
Et vers son crime au loin s'avance, taciturne.
Quelle que soit la route où s'enfoncent mes pas,
Terre solide et ferme, oh! ne les entends pas,
De peur que tes cailloux ne parlent de ma course,
Et n'étouffent ainsi mon forfait dans sa source!
Tandis que je menace... il respire... Avançons!
L'ardeur de l'action s'évapore en vains sons.
Tout est calme, muet, désert... terminons vite.

Lady Macbeth derrière le théâtre donne le signal convenu par deux coups de cloche.

Oui, j'y vais. C'en est fait, et la cloche m'invite.

Ne l'entends point, Duncan, car cette voix de fer
Est la voix qui t'appelle au ciel ou dans l'enfer!

Il entre, son poignard à la main, dans le pavillon du roi, au moment où lady Macbeth paraît du côté opposé.

SCÈNE IV.

LADY MACBETH, désignant l'appartement où dorment le roi et ses serviteurs.

La liqueur qui les dompte exalte encor mon âme.
Ce qui glace leurs sens remplit les miens de flamme.
Écoutons. C'est le cri du hibou, héraut noir,
Fatal sonneur qui donne un sinistre bonsoir.

Avançant vers l'appartement du roi.

Il est à l'œuvre! Bien! les portes sont ouvertes...
Et pleins de vins, ainsi que des masses inertes,
Les chambellans, au fond de leur couche engloutis,
Sous un sommeil de plomb semblent anéantis. —
C'est que j'ai composé leur breuvage moi-même
D'une telle façon qu'en ce moment suprême
La mort et la nature, interrogeant leurs corps,
Débattent autour d'eux s'ils sont vivants ou morts!

MACBETH, dans la coulisse.

Qui va là?

LADY MACBETH, écoutant et regardant toujours.

Rien encore!... Oh! lenteur imprévue!
J'avais pourtant placé les poignards bien en vue,
Et tout près de Duncan! — S'il n'eût pas ressemblé
A mon père endormi... je l'aurais immolé!

Voyant revenir Macbeth.

Enfin! — Ah! cher Macbeth!

MACBETH, avec deux poignards.

J'ai fait le coup — dans l'ombre
N'as-tu pas entendu quelque bruit?

LADY MACBETH.

Le cri sombre

De l'orfraie et le vent qui murmure ; — c'est tout.
— N'avez-vous point parlé?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

Tout à l'heure.

MACBETH.

Au bout
Du corridor?...

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH, regardant aux fenêtres.

Paix ! Que ces cours sont désertes!

LADY MACBETH.

Et les deux chambellans?

MACBETH, regardant ses mains tachées de sang.

Ils dorment. — Voilà, certes,
Une bien triste vue!

LADY MACBETH.

Et pourquoi, triste?

MACBETH.

Vois!
L'un, en rêvant, a ri. — L'autre a crié deux fois :
Au meurtre!... Ils ont alors entr'ouvert leurs paupières.
J'attendais, immobile ; — ils ont dit leurs prières,
Et se sont rendormis ; — l'un d'eux s'est écrié :
Dieu nous assiste! — et l'autre : *Amen!* — Ils ont prié,
Comme s'ils avaient vu, pour le meurtre encor prêtes,
Ces deux mains de bourreau se lever sur leurs têtes!...
Je n'ai pu dire : *Amen!* quand ils disaient entre eux :
Dieu nous assiste!

LADY MACBETH.

Allons!... Rêves d'un cerveau creux!

MACBETH.

Mais, pourquoi n'ai-je pu dire *amen?* — Sur mon âme,

J'en avais grand besoin... pour vous aussi, madame!
Et le mot s'attachait à ma gorge... pourquoi?

LADY MACBETH.

N'approfondissez pas ces choses, croyez-moi.

MACBETH.

J'entendais une voix qui criait sans relâche :
Tu ne dormiras plus!

LADY MACBETH.

Terreur stupide et lâche!
A sonder tout ainsi, l'on perdrait la raison.

MACBETH.

Elle retentissait dans toute la maison :
« Ah! Macbeth a tué le sommeil; le doux baume
Des blessures du cœur, l'hôte doré du chaume,
Le trésor du proscrit de tout bien dénué,
L'oubli... le bain de l'âme!... Ah! Macbeth l'a tué! »
Plus de sommeil! Macbeth poursuit Macbeth...

LADY MACBETH.

Folie!
Qui donc criait ainsi?... Macbeth, je t'en supplie,
Laisseras-tu s'éteindre à des prestiges vains
Ton âme et son esprit, ces deux flambeaux divins?
— Allez, — prenez de l'eau pour effacer la tache,
Où pitoyablement votre regard s'attache.
Pourquoi donc apporter ici ces deux poignards?
Il faut qu'ils soient là-bas. — Allez, sans nuls retards,
Les reporter; et puis, avant qu'ils s'en informent,
Couvrez de sang les bras des officiers qui dorment!

MACBETH, dans l'épouvante.

Je n'irai point. — J'ai peur du seul bruit de mes pas...
Qui, moi? le voir sanglant! le toucher froid! — Non pas!

LADY MACBETH.

Donnez-moi ces poignards. Vous n'êtes pas un homme;
Ceux qui dorment, ou ceux qui sont morts, — ils sont comme
Des figures de pierre, immobiles, sans voix,
Bonnes à faire peur aux enfants d'autrefois!

S'il saigne encor, je veux du sang de leur monarque
Rougir les chambellans, qui porteront la marque
Et la peine du crime, à mon ordre obtenu.

Elle entre chez le roi.

On frappe à la porte du fond.

MACBETH, seul et effrayé,

Qui frappe donc ainsi? — Que suis-je devenu,
Grand Dieu, pour que déjà le moindre bruit m'effraie?

On frappe encore.

Oh! quelles mains j'ai là! quelle effroyable plaie!
L'Océan tout entier, Neptune tout-puissant
Blanchirait-il ma main, laverait-il ce sang?
Non, cette main plutôt, plongée aux mers profondes,
Suffirait pour rougir l'immense azur des ondes!

LADY MACBETH, revenant.

Regarde; j'ai les mains de la même couleur
Que les tiennes; — pourtant, je n'ai point ta pâleur.

On frappe plus fort.

Viens! — On frappe. Un peu d'eau fera tout disparaître.

Elle se frotte les mains.

Vois, ce n'est rien. On frappe encor. — Rentrons. Peut-être
Il nous faudra bientôt revenir sur nos pas.
Craignons de laisser voir que nous ne dormions pas.

On frappe à coups redoublés.

MACBETH, entraîné dehors par lady Macbeth.

Bien! réveillez Duncan! réveillez-le, vous dis-je,
A force de frapper, faites donc ce prodige!

Ils sortent tous deux. — Au même instant paraît Seyton, à moitié assoupi, qui va ouvrir.

SCÈNE V.

SEYTON, ouvrant la porte, MACDUFF et LÉNOX, entrant.
Le jour commence à poindre.

MACDUFF.

Vous avez le sommeil, ami, plus dur qu'un roc.

SEYTON.

Mais... nous buvions encore au second chant du coq,
Mylord, pardonnez, si...

MACDUFF.

Nous aurons, sans reproche,
Éveillé votre maître... Ah! c'est lui qui s'approche.

Macbeth revient en robe de nuit.

LÉNOX, à Macbeth.

Bonjour, noble seigneur!

MACBETH.

A tous les deux, bonjour!

MACDUFF.

Le roi n'est pas levé?

MACBETH.

Ni le roi, ni sa cour.

MACDUFF.

Sa Majesté m'avait prescrit d'entrer chez elle
De grand matin; — peut-être elle accuse mon zèle?...

MACBETH.

Noble Macduff, je vais vous conduire.

MACDUFF.

Je sais
Que pour vous cette peine est un plaisir.

MACBETH, conduisant Macduff jusqu'à la porte du roi.

Passez.
Il est de ces devoirs dont un ami s'acquitte
Avec bonheur. — Voici la porte. Je vous quitte.

MACDUFF.

Mille grâces.

Il entre chez le roi.

LÉNOX, à Macbeth.

Le roi part, ce matin, d'ici?

MACBETH.

Les ordres sont donnés; il le désire ainsi.

LÉNOX.

Cette nuit n'était point une nuit ordinaire,
Tous les vents emportaient, ramenaient le tonnerre.
Parmi les toits brisés, les grands arbres détruits,
On entendait dans l'air de lamentables bruits.
On dit que des torrents, des rochers et des nues
Sortaient des cris de mort et des voix inconnues,
Annonçant des forfaits et des désastres tels
Que l'enfer n'en a point vomi chez les mortels.
Les chiens hurlaient dans l'ombre, et l'oiseau des ténèbres
Battait les lourds beffrois de ses ailes funèbres;
Même on prétend que l'ordre éternel s'est troublé,
Et que, trois fois, la terre, en s'ouvrant, a tremblé!

MACBETH.

Oui; c'était une nuit effrayante, exécrable!...

LÉNOX.

Je n'en ai jamais vu qui lui fût comparable.

MACDUFF, *rentrant épouvanté.*

Horreur! horreur! horreur! que l'œil ne saurait voir,
Ni la langue exprimer, ni le cœur concevoir!

MACBETH ET LÉNOX.

Qu'est-ce donc?

MACDUFF.

Oui, les fleurs recélaient la couleuvre!
Oui, la scélératesse a produit son chef-d'œuvre!
Plus de sécurité, sous le ciel, ni d'honneur!
Le meurtre sacrilége a de l'oint du Seigneur
Profané le saint temple et dérobé la vie!

MACBETH.

Que dites-vous? la vie?

MACDUFF.

Oui, sous le fer ravie!...

LÉNOX.

Parlez-vous donc du roi?

MACDUFF.

Pénétrez dans ces lieux,

Et qu'une autre Gorgone éteigne aussi vos yeux!
Ne me demandez rien d'une horreur sans pareille ;
Voyez, et puis parlez vous-même; — qu'on s'éveille!

Macbeth et Lénox entrent chez le roi. — Seyton sonne une cloche dans la cour.

Au meurtre! le tocsin! Donalbain et Banquo!
Malcolm! Éveillez-vous à ce funèbre écho!
Secouez de vos fronts ce sommeil, triste emblème
De la mort... et venez voir la mort elle-même!

LADY MACBETH, accourant en désordre.

Qu'arrive-t-il? Pourquoi cet effrayant signal,
Macduff?

MACDUFF.

Ce qui se passe est, vous dis-je, infernal;
Une femme mourrait à ce récit horrible.

Entre Banquo venant du fond de la scène à droite.

Ah! Banquo! notre maître est tué!

LADY MACBETH.

Coup terrible!
Quoi! dans notre maison?

BANQUO.

Exécrable trépas,
N'importe dans quel lieu!

A Macduff.

Dis que cela n'est pas!

Macbeth et Lénox rentrent.

MACBETH, accablé.

Si j'étais mort une heure avant ce meurtre infâme,
Je n'aurais emporté que joie au fond de l'âme;
Maintenant, je n'attends rien du monde et du sort :
La gloire, la grandeur, la vertu, tout est mort,
Tout! — Le vin de la vie a coulé trop rapide
Et ne nous laisse plus qu'une lie insipide.

Malcolm et Donalbain accourent du fond à gauche. — Une foule de vassaux paraît à la grande porte.

MALCOLM.

Quel malheur?

MACBETH.

Vous vivez et vous l'ignorez!

MALCOLM.

Quoi?

MACBETH.

De votre sang la source est tarie.

MACDUFF.

Oui, le roi
Est assassiné!

MALCOLM.

Dieu! par qui?

LÉNOX.

Mais, on soupçonne
Ceux-mêmes qui gardaient sa chambre et sa personne,
Car un sang tiède encor souillait leurs bras hideux,
Ainsi que leurs poignards, qu'on a trouvés près d'eux.

MACBETH, *avec une douleur feinte.*

Ah! combien j'ai regret que ma prompte colère
Leur ait donné la mort, ce trop faible salaire!

MACDUFF.

Et pourquoi les tuer?

MACBETH.

Eh! comment, sans fureur?...
Là, je voyais Duncan, triste objet de terreur,
Déchiré par le fer, aux profondes morsures,
Et qui semblait crier par toutes ses blessures;
Et là, ses meurtriers et leurs poignards fumant,
Ses meurtriers, tout chauds de leur crime, et dormant!
Quel homme, ayant un cœur plein de foi, de courage,
Devant un tel spectacle eût retenu sa rage!

LADY MACBETH, *feignant de s'évanouir.*

Du secours!

MACBETH, *aux gens de la suite.*

Portez-la chez elle.

On emporte lady Macbeth.

MALCOLM.

Mes amis!
Qu'avez-vous fait du roi? Je vous l'avais remis.
— M'expliquez-vous, Macbeth, qu'un tel complot se forge
Sans que personne... Enfin, c'est chez vous qu'on égorge!

BANQUO.

Nous sommes enfermés dans le cercle de feu.
Pour moi, je me remets entre les mains de Dieu,
De là, j'éclaircirai les terreurs et les doutes
Dont le réseau sinistre enveloppe ces voûtes;
De là, je combattrai les ténébreux desseins
Des grands traîtres, servis par d'obscurs assassins.

MACBETH.

Moi de même.

TOUS LES ASSISTANTS.

Et nous tous!

BANQUO.

Espère, ombre royale!

MACBETH.

Et demain, à Foris! c'est dans la capitale,
En approfondissant cet affreux attentat,
Qu'il faut veiller, mylords, au salut de l'État!

Ils sortent tous, à l'exception des deux jeunes princes.

MALCOLM, à Donalbain.

Mon frère, nous marchons ici de piége en piége;
L'hospitalité même est vaine et sacrilége.
Loin, bien loin de l'Écosse, allons porter nos pleurs,
Et voir s'il est des rois pour venger nos malheurs!

Ils s'échappent sans être vus.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(En Écosse.)

A Foris. — Un appartement dans le palais. — Scène très-peu profonde. — Un grand rideau tenant tout le fond du théâtre. — Une double entrée, à droite et à gauche, pres de l'avant-scène.

ENTRENT MACDUFF ET LÉNOX.

LÉNOX.

Eh bien, Macduff, comment, à présent, va le monde?

MACDUFF.

Mais, vous voyez, Lénox, le mal partout abonde.

LÉNOX.

Sait-on enfin quels sont les meurtriers du roi?

MACDUFF.

Ceux qu'a tués Macbeth.

LÉNOX.

Les malheureux ! pourquoi ?

MACDUFF.

Par des ressorts cachés leur main était conduite.

LÉNOX.

Malcolm et Donalbain ont disparu. Leur fuite
Fait retomber sur eux cette horrible action.

MACDUFF.

O Dieu !... contre nature ! — une autre ambition
Qui pourra se trahir... Enfin, voilà le trône
De plein droit à Macbeth.

LÉNOX.

Il est parti pour Scône

Depuis deux jours. — C'est là qu'il se fait couronner.
Il revient à Foris aujourd'hui pour donner
Le banquet où l'on doit fêter le nouveau règne.
J'y veux paraître ; — et vous ?

MACDUFF.

Moi, j'ai le cœur qui saigne,
Je porterais un front trop sombre à leur festin.
Puissent leurs chants de joie apaiser le destin !
On vient, séparons-nous. Dans les temps où nous sommes
Je redoute l'approche et les regards des hommes.

Ils sortent.

SCÈNE II.

ENTRE BANQUO, par un côté opposé.

BANQUO, méditant.

Tu possèdes enfin, roi, Cawdor et Glamis,
Tout ce que les trois sœurs, devant moi, t'ont promis.
Et je crains que ton bras n'ait aidé la fortune ;
Pourtant (et ce penser sans doute t'importune)
Elles t'ont dit aussi que le suprême rang
Ne serait pas transmis aux princes de ton sang.
De rejetons royaux elles m'ont fait la tige,
Si, par un infernal ou céleste prodige,
Leurs oracles déjà sont accomplis sur toi,
Pourquoi soupçonnerais-je, après ce que je voi,
Leurs avis sur mon sort ? et comment seraient-elles
Infaillibles pour l'un, et pour l'autre infidèles ?

Fanfares et timbales au dehors.

Mais silence !

Entrent Macbeth, roi, couronne en tête, avec Angus, Menteth et autres seigneurs. — Seyton suit.

MACBETH, à Banquo.

Voilà notre hôte le plus cher !
Le convive, l'ami que nous irions chercher
Au bout du monde, afin d'honorer notre fête.

Notre joie eût été sans vous trop imparfaite !
Nous donnons, ce soir même, un solennel repas,
Nous vous y convions, ne nous refusez pas !

BANQUO.

Je ne puis qu'obéir, et de ma gratitude
Vous...

MACBETH.

Bien. — N'allez-vous pas, ainsi que d'habitude,
Monter à cheval ?

BANQUO.

Oui, seigneur.

MACBETH.

Irez-vous loin ?

BANQUO.

Jusqu'au lac seulement, Altesse. — J'ai besoin
D'une heure au plus. On doit m'avertir. Il me tarde...

MACBETH.

Mais ne nous manquez pas surtout.

BANQUO.

Je n'aurai garde.

Fleance paraît avec deux écuyers et s'approche peu à peu de son père qu'il venait chercher.

MACBETH, retenant Banquo.

Nos cousins sont allés cacher leur front maudit,
L'un en Irlande, et l'autre en Angleterre. — On dit
Que niant leur forfait, aux campagnes crédules
Ils s'en vont débitant des fables ridicules.
Nous en reparlerons. — Fleance[1], je vois, vous suit ?

BANQUO.

Toujours !

MACBETH.

Au revoir donc, tous deux avant la nuit.

1. *Fleance*, prononcez *Flince*, en faisant sonner l'*n*.

Et qu'au moindre accident le ciel ne vous expose !

Banquo et son fils sortent.

Aux courtisans.

Que chacun de son temps jusqu'au souper dispose.

Tous s'éloignent.

SCÈNE III.

MACBETH, SEYTON.

MACBETH, à Seyton à voix basse.

Eh bien, ces étrangers ?

SEYTON.

Aux portes du palais
Ils attendent votre ordre, Altesse.

MACBETH.

Amène-les.

Seyton sort.

MACBETH, seul.

Être ou je suis n'est rien si je n'y suis tranquille.
Mon trône est un écueil s'il n'est pas un asile ;
Banquo doit suspecter ma foi pour cent raisons,
Et je dois mesurer ma crainte à ses soupçons...
Et mes précautions à ma crainte; — c'est juste,
Il est le ver obscur qui ronge un chêne auguste.
N'a-t-il pas gourmandé LES TROIS SOEURS devant moi,
Lorsqu'elles m'ont d'abord salué comme roi ?
Il les consulta même, et leur bouche infernale
L'a proclamé le chef d'une race royale ;
« Tu ne seras pas roi, mais tes fils le seront. »
Quelle aride couronne ai-je donc sur le front ?
Devra-t-elle avec moi s'effacer comme un rêve ?
Mon sceptre, vain rameau, sans verdure et sans séve,
Aux mains de mes enfants ne fleurirait jamais !...
En sera-t-il ainsi ?... Non, non, je le promets.
Pour les fils de Banquo j'aurais souillé mon âme,

Assassiné Duncan dans une embûche infâme,
J'aurais perdu le ciel et marché sur la croix
Pour faire rois ses fils !... Les fils de Banquo, rois !...
Ah! plutôt qu'il en soit ainsi, destin barbare,
Viens dans l'arène, viens, viens ; Macbeth te prépare
Un combat corps à corps, sans pitié ni merci...
La mort, l'enfer... pourvu qu'il n'en soit pas ainsi!
— Qui va là?

SEYTON, montrant ses compagnons.

Seigneur...

MACBETH.

Sors.

Seyton se retire.

Aux assassins.

Approchez; — il me semble
Que nous avons causé ces jours derniers ensemble.

PREMIER ASSASSIN.

Oui, Votre Altesse.

MACBETH.

Eh bien! avez-vous réfléchi?
De ses préventions votre esprit affranchi
Conçoit-il maintenant par quels noirs artifices
Banquo seul a terni l'éclat de vos services?
Je vous ai dévoilé ses brigues, et comment
Seul, de votre ruine il s'est fait l'instrument.
J'ai les preuves en main, et vous les verrez toutes.

DEUXIÈME ASSASSIN.

Altesse, vos discours ont levé tous nos doutes.

MACBETH, des papiers à la main.

Maintenant, avez-vous, quand nous vous les montrons,
Un cœur si patient qu'il souffre tant d'affronts?
Une extrême douceur pour des rigueurs extrêmes?
Acceptez-vous ce sort? Sentez-vous en vous-mêmes
L'héroïsme pieux, la sainte humilité
De prier pour cet homme et sa postérité,
Lui, dont le bras puissant, sous qui tout tremble et tombe,
A courbé votre tête au niveau de la tombe,

Et vous et vos enfants, d'anathèmes chargés,
Vous a dans la misère et l'opprobre plongés ?

PREMIER ASSASSIN.

Ah ! seigneur, tout flétris d'une longue indigence,
Nous n'avons dans le cœur qu'un besoin : la vengeance ;
Et vous voyez en nous de misérables gens
Tellement irrités des mépris outrageants
D'un monde qui nous prend pour des hommes à peine,
Que nous comptons pour rien son amour et sa haine ;
Si navrés de ne voir que des yeux ennemis,
Si las du vil état où le sort nous a mis,
Que notre unique espoir, notre plus chère envie,
C'est, après tant de maux, de mettre notre vie
Sur le premier hasard facile à rencontrer,
Qui puisse la changer... ou nous en délivrer.

MACBETH.

Banquo !... vous croyez donc, dans votre conscience,
Qu'il est votre ennemi?

DEUXIÈME ASSASSIN.

C'est là notre croyance.

MACBETH.

Il est aussi le mien ; et notre inimitié
Est telle, qu'elle éteint en moi toute pitié,
Et que chaque minute, à sa vie ajoutée,
Comme un vol douloureux semble à la mienne ôtée.
L'existence pour moi n'est plus qu'un mal cuisant,
Dont sa mort seule peut me guérir à présent.
Mon ordre souverain, sans que nul me seconde,
Pourrait le balayer de ma vue et du monde ;
Je n'ai qu'à dire un mot : je le veux ; — cependant
Un éclat aujourd'hui serait trop imprudent,
A de graves motifs mon autorité cède ;
Voilà pourquoi, sans bruit, j'ai recours à votre aide.

PREMIER ASSASSIN.

Vous pouvez ordonner, Altesse ; dût la mort
Nous payer...

MACBETH.

J'applaudis à ce mâle transport.

Sur le chemin du lac mettez-vous en demeure
D'épier le retour du perfide — et qu'il meure !
C'est l'instant ; soyez prompts ; car ce soir, sans délais,
Il faut que tout soit fait, assez loin du palais,
Entendez-vous ? — Songez que j'ignore la chose.
Son fils est avec lui ; que pour la même cause
Il ait la même fin. Sa mort m'importe autant
Que celle de Banquo. — Méditez un instant.

LES DEUX ASSASSINS.

Nous sommes prêts, seigneur.

MACBETH.

Pour ma reconnaissance,
Elle n'aura d'égale, ici, que ma puissance.

Les assassins sortent.

MACBETH, seul.

Si ton âme, Banquo, doit s'envoler au ciel,
Ce soir va commencer ton bonheur immortel,
Et le mien sur la terre... et puis, l'enfer sans borne !

LADY MACBETH, entrant la couronne en tête.

Eh ! seigneur, sont-ce là vos pensers ? Toujours morne !

MACBETH.

Quels sont les vôtres donc ?

LADY MACBETH.

Pourquoi s'entretenir
De funèbres tableaux et d'un noir souvenir
Qui devraient être morts avec ceux qu'ils rappellent ?
Ainsi que les destins les cœurs se renouvellent ;
La volonté fait tout ; c'est de soi qu'on dépend.
Qu'avez-vous ?

MACBETH, absorbé dans ses idées.

Nous n'avons qu'entamé le serpent.
Ses tronçons rapprochés fermeront leurs blessures
Et nous serions, plus tard, en proie à ses morsures.
Mais que des cieux béants tombent les sept fléaux,
Et que l'œuvre de Dieu s'en retourne au chaos,
Avant que je consente à vivre de contrainte,
A voir à mes repas siéger toujours la crainte,

A passer tout le temps du sommeil, obsédé
De rêves suffoquants, ou de pleurs inondé.
Mieux être avec le mort, qu'en sa couche de glace
Nous avons envoyé, pour régner à sa place,
Que de rester ainsi comme des criminels
À la torture, avant les tourments éternels !
Duncan dort dans sa tombe : ah ! qu'il me fait envie !
Il a chassé bien loin la fièvre de la vie
Et repose. — Que peut sur lui la trahison?
Rien ne l'atteindra plus, ni poignard ni poison,
Ni complot domestique, ou conquête étrangère,
Et la terre bénite à son corps est légère !

LADY MACBETH.

Allons, mon noble époux, éclaircissez vos yeux,
Pour paraître au festin, et brillant et joyeux.

MACBETH.

Je le serai. — Mais toi, secondant mon adresse,
Du regard, chère épouse, et de la voix caresse
Avant tout ce Banquo, dont je crains les discours...
Toujours masquer son cœur et sourire toujours !
Affreux supplice !

LADY MACBETH.

Au moins cachez-en bien les traces.

MACBETH.

Mon sein est déchiré de scorpions voraces.
Enfin, Fleance et Banquo respirent !

LADY MACBETH.

Mais je sais
Qu'il ne sont pas créés immortels. — C'est assez.

MACBETH.

Et certe ils ne sont pas non plus invulnérables ;
Et la nuit va jeter ses voiles favorables.
Oui, sois contente ; avant les heures du sommeil,
Un grand acte, que doit ignorer le soleil,
Un acte monstrueux sera fait. — Sois contente !

LADY MACBETH.

Qu'est-ce donc ?

MACBETH.

Chère amour, du projet que l'on tente

Reste innocente encor... jusqu'au fatal moment
Où tu pourras sourire à l'accomplissement.
Le soir tombe, et du jour les bienfaisants génies
S'assoupissent, couchés sur les feuilles jaunies,
Tandis que de la nuit les sinistres agents
Vers leur sanglante proie accourent diligents...
Je t'étonne... ah ! ton cœur par ma bouche s'exprime ;
Le crime achèvera ce qu'entreprit le crime.
Rassure-toi...

Musique de fête au dehors.

Voici l'annonce du gala.
Les flatteurs du vieux roi sans doute sont tous là.
Viens. C'est nous aujourd'hui que leur foule environne;
Qu'importe le monarque? ils suivent la couronne.

SCÈNE IV.

Le rideau du fond s'ouvre.

La salle du festin.

Flambeaux et candélabres. — Des tables magnifiquement servies. Musique.

MACBETH, LADY MACBETH, LÉNOX, ANGUS, MENTETH, SEIGNEURS, DAMES, PAGES, SERVITEURS, SUITE, GARDES.

MACBETH, recevant les conviés.

Lénox, Menteth, Angus, vos rangs vous sont connus;
Prenez place, et soyez, vous tous, les bienvenus !

LÉNOX.

Nous rendons grâce, tous, à Votre Altesse.

TOUS.

Vive
Le roi Macbeth !

MACBETH.

Pour nous, comme un simple convive,
Nous voulons qu'on nous traite, et qu'il nous soit permis

De nous mêler, sans gêne, à nos dignes amis.
La reine nous préside à ces tables plus hautes,
Et nous requérons d'elle un salut pour nos hôtes.

LADY MACBETH, de sa place d'honneur.

Ah! c'est du fond du cœur que je leur dis : Salut!

Toute l'assemblée s'incline.

MACBETH.

Vois, de leur pur amour ils t'offrent le tribut.
Fort bien. Des deux côtés on est en pareil nombre.
Je m'assieds au milieu. Loin toute image sombre!
Que la coupe circule, et qu'on la fête ici!

Toast, musique. — Le premier assassin entre furtivement et se tient debout à la porte latérale près de l'avant-scène.

MACBETH, allant vers l'assassin, tandis que les toasts continuent.

A voix basse.

Du sang sur ton visage!...

L'ASSASSIN, à voix basse.

Oui, de Banquo.

MACBETH.

Merci.
Il est mieux sur ton front qu'il n'était dans ses veines.
En suis-je délivré?

L'ASSASSIN.

J'ai mis fin à ses peines.
Ce fer l'a de vingt coups à la gorge frappé.

MACBETH.

Bien! et Fleance?

L'ASSASSIN.

Seigneur, Fleance s'est échappé.

MACBETH, furieux.

Va-t'en! voilà mes peurs qui reviennent en foule.
Lui de moins, ma fortune était le char qui roule.

L'assassin est sorti sans être vu de personne.

Et maintenant...

LADY MACBETH, de sa place.

Macbeth, viens donc autour de toi
Répandre le prestige et d'un hôte et d'un roi.

MACBETH.

Oui, tendre conseillère; oui, votre avis est sage,
La paix de votre cœur passe sur mon visage.

LÉNOX.

A Votre Majesté plairait-il de s'asseoir?

MACBETH, *s'approchant des convives.*

Nous verrions rassemblés sous notre toit, ce soir,
Tout ce que le royaume avec orgueil honore,
Si notre cher Banquo ne nous manquait encore.
Puissé-je en accuser son incivilité,
Et non quelque malheur qui l'aurait arrêté!

LÉNOX.

Que de tout soin fâcheux votre esprit se délasse!
Sire, au milieu de nous daignez prendre une place.

A ce moment, le spectre de Banquo ensanglanté monte de terre et s'assoit sur le siége de Macbeth qui recule épouvanté. Le spectre est invisible pour tous les convives.

MACBETH, *plein de terreur.*

Toutes sont pleines.

LÉNOX, *lui désignant son siége.*

Non, voici la vôtre.

MACBETH.

Où?

LÉNOX.

Là.

Prince, quel trouble affreux!

MACBETH, *en désordre.*

Qui donc a fait cela?

Qui de vous?

LÉNOX.

Quoi? seigneur, quoi?

MACBETH, *au spectre.*

Tu ne peux pas dire
Que c'est moi qui l'ai fait... quel funèbre sourire!
Et quand tu secoûras, comme un chêne ses glands,
Sur ton front décharné tes cheveux tout sanglants!...

LÉNOX, *aux convives.*

Voyez dans quel état, seigneurs, le roi se trouve;
Levez-vous.

LADY MACBETH.

Non, restez. Je sais ce qu'il éprouve,
Mais, en le remarquant, vous aigririez son mal.

Elle quitte son siége et s'approche de Macbeth.

Êtes-vous donc un homme?

MACBETH.

Un homme sans égal,
Car j'ose envisager ce que Satan lui-même
N'oserait entrevoir... Tenez!

LADY MACBETH, *à voix basse.*

Délire extrême!
C'est une vision que produit votre peur,
Semblable à ce poignard, fantastique vapeur,
Qui, vers Duncan, guidait vos pas dans l'ombre épaisse.
De ces frayeurs d'enfant qu'un guerrier se repaisse!
Pitié!

MACBETH, *lui montrant le spectre toujours invisible pour tous.*

Là, tiens, regarde!... est-il terrible ainsi!

Au spectre.

Tu peux bien remuer la tête, parle aussi...
A quel dépôt sacré faut-il donc que l'on croie,
Si la tombe se rouvre et revomit sa proie!

L'ombre disparaît.

LADY MACBETH.

Êtes-vous à ce point de raison dépourvu?

MACBETH.

Aussi vrai que je suis devant toi, je l'ai vu.

LADY MACBETH.

Fi donc! vous n'avez vu jamais qu'un siége vide.

MACBETH.

Et cependant, de sang on fut toujours avide.
Dans les âges anciens bien du sang a coulé
Avant que par les lois le monde fût réglé!

Dans ces temps, et depuis, armé d'un cimeterre,
Le meurtre, en l'engraissant, a parcouru la terre...
Dès qu'un homme tombait, comme un arbre jauni,
On creusait une fosse, et tout était fini.
Aujourd'hui, rejetant le sceau des froides pierres,
Les morts assassinés s'échappent de leurs bières,
Et viennent tous, le crâne ouvert, le sein fumant,
De nos siéges royaux nous chasser hardiment!...
Le meurtre est moins affreux que cet affreux prodige.

LADY MACBETH.

Cher Macbeth, vos amis vous attendent, vous dis-je.

MACBETH, revenant près des convives.

Ah! pardon, j'oubliais... j'étais... je suis à vous.
Donnez du vin; allons! joie et santé pour tous!
Je bois au plaisir jeune, aux heures fugitives,
A l'Écosse immortelle, à mes nobles convives,
A notre cher Banquo, ce soir, tant regretté!
Vidons la coupe encore! à tous joie et santé!
Je vais m'asseoir.

LÉNOX, proposant un toast.

Salut! pour faire raison, sire
A Votre Majesté... Tout ce qu'elle désire...

Le spectre de Banquo reparaît.

MACBETH, reculant encore.

Ote-toi... que fais-tu sur mon siége placé?
Tes os n'ont pas de moelle et ton sang est glacé;
Et tu ne peux pas voir par ces yeux sans prunelle
Que tu fixes sur moi!... Dans ta nuit éternelle
Veux-tu rentrer... la vie habite ce séjour,
Et dans ton corps sans chair va pénétrer le jour.

LADY MACBETH.

Ce n'est rien qu'un accès, mais j'ai regret qu'il vienne,
Nobles seigneurs, troubler votre joie et la mienne.

MACBETH, allant droit au spectre et tirant à moitié son épée.

Tout ce que fait le plus hardi, je le ferais.
Prends l'aspect monstrueux d'un ours des mers; parais
Sous le poil roux d'un tigre ou sous la masse énorme

Du lourd rhinocéros... viens sous toute autre forme
Que celle-ci... mes nerfs ne s'ébranleront pas.
Ou bien rejette au loin ces langes du trépas,
Et que ton bras vivant au combat me réclame.
Et si je tremble, alors traite Macbeth de femme,
De lâche et faible enfant... mais ce spectre, à l'œil creux,
Ce convive glacé, fantôme douloureux,
Ce Banquo mort qui marche... ah! quelle force humaine,
Ne fléchirait devant un pareil phénomène!...

L'ombre disparaît.

Hors d'ici!... loin de moi! fuis!... eh bien! dès qu'il part,
Mon sang circule; on voit s'allumer mon regard,
Je redeviens un homme!

LÉNOX.

Ah! que viens-je d'entendre?

LADY MACBETH.

Son mal croît et s'aigrit. Pardon, mais, sans attendre
Ses ordres pour sortir, retirez-vous sans bruit.

LÉNOX, se retirant.

Que Dieu sauve le roi!

LADY MACBETH.

Salut donc!

A part.

Quelle nuit!

Tous les convives sortent.

SCÈNE V.

MACBETH, LADY MACBETH, seuls.

MACBETH, à lui-même.

On a vu quelquefois, épouvantable indice,
Les pierres se mouvoir pour guider la justice;
Et le cri des corbeaux bien souvent a nommé
L'assassin, dans la nuit de son crime enfermé! —
Enfin, au gros serpent nous avons mis bon ordre.

Quant au jeune reptile, un jour, il pourra mordre,
Le venin lui viendra... mais nous serons plus forts.
Jusque-là, qu'il s'épuise en stériles efforts!

A lady Macbeth.

Que dis-tu de Macduff qui refuse à son maître
Le serment de vassal, et nous trahit peut-être?

LADY MACBETH.

L'aviez-vous mandé?

MACBETH.

Certe. On dit qu'il s'est enfui;
Mais, quelque part qu'il soit, nous serons avec lui.
Il n'est pas de seigneur chez qui je ne dispose
D'un serviteur, vendu sourdement à ma cause.
Car, maintenant, à qui se fier dans les cours!
Un roi, s'il n'y songeait, périrait sans secours...
Demain, j'irai trouver les trois sœurs infernales;
L'avenir à leurs yeux déroule ses annales;
Je veux les consulter. Un sinistre pouvoir
Et comme un bras de fer me pousse à tout savoir,
Fût-ce par des moyens que l'univers réprouve,
Pourvu que l'intérêt de mon repos s'y trouve.
Que ferais-je en mon cœur d'un penchant innocent?
Mon pied glisse et ne peut s'arrêter dans le sang!

LADY MACBETH.

Ah! vous avez besoin du baume salutaire
Qui rend le calme à tout ce qui vit sur la terre,
Du sommeil.

MACBETH.

Oui, je sens ma tête s'absorber.
Le triste égarement, où l'on m'a vu tomber
Vient du premier effroi d'une âme encore novice;
Nous sommes, en effet, bien jeunes dans le vice...
Mais, dans cette carrière on avance à grands pas,
Et de moi désormais tu ne te plaindras pas.

Ils sortent lentement, mornes et sans oser se regarder, marchant l'un derrière l'autre vers la porte latérale du premier plan.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Toujours en Ecosse).

Une sombre caverne. — Au milieu bout une chaudière sur un brasier. — A gauche, un tombeau en forme de bière. — Paraissent les trois sorcières. Elles vont composer un charme magique avec toutes sortes d'ingrédients et de poisons. — Une musique infernale et des coups de tonnerre accompagnent l'opération. Des oiseaux de nuit traversent le théâtre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Le chat-tigre, là-bas, a miaulé trois fois.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Trois fois le hérisson a fait glapir sa voix.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et le harpeur nous crie : Il est temps, à vous trois!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons autour de la chaudière
Et jetons-y tous nos poisons!
Crapaud, qui, durant trois saisons,
Endormi sous la froide pierre,
T'es gonflé d'un venin ardent,
Bête immonde, va la première
Cuire au fond du bassin ardent.

TOUTES LES TROIS.

Redoublons de travail, que le feu tourbillonne;
Soufflons, et qu'à grand bruit la chaudière bouillonne!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Que ce tronçon d'un serpent des marais
Avec le jus du crapaud cuise et coule;
Ajoutons-y d'abord un œil de poule,
Le fiel d'un bouc, trois dents de louve après;
Puis, le duvet de la souris volante,
Un dard d'aspic, une aile de hibou,
Un pied de porc, la cervelle d'un fou,
Et le polype, à moitié bête et plante.
Faisons bouillir le coulis infernal;
Formons un charme invincible et fatal.

TOUTES LES TROIS.

Redoublons de travail; que le feu tourbillonne,
Soufflons, et qu'à grand bruit la chaudière bouillonne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Les oreilles d'un dragon vert;
Une langue de chien, une taupe endormie;
Un vieux œuf, des morceaux de sorcière en momie;
L'estomac d'un requin ouvert;
Une racine de ciguë
Arrachée, à minuit, par une bise aiguë;
Une cuisse de grand lézard;
Onze tranches d'un if abattu sur la dune
Pendant une éclipse de lune;
Un goître, tombé par hasard;
Des lèvres de Tartare, un nez de Turc, un foie
De juif blasphémateur, le doigt tout noir de sang
D'un enfant de fille de joie
Sur la borne, écrasé par sa mère, en naissant;
Ajoutons par-dessus la peau d'une lamproie
Et les boyaux d'un tigre encor plein de sa proie,
Pour rendre le mélange et solide et puissant.

TOUTES LES TROIS.

Redoublons de travail, que le feu tourbillonne!
Soufflons, et qu'à grand bruit la chaudière bouillonne.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Paix! voyez encor ce que j'ai :
Versons dans la masse qui tremble,

L'écume d'un dogue enragé,
Puis refroidissons tout ensemble
Dans du sang de singe figé.

Hécate apparait suivie de trois magiciennes.

HÉCATE, aux sorcières.

Bien! Hécate applaudit à vos heureux trophées;
Douze parts du profit à vous trois reviendront.
Chantez autour du feu, dansez, dansez en rond,
Comme des sylphes et des fées,
Pour charmer les ingrédients
Au fond de la cuve bouillants.

CHŒUR.

En rond, en rond, autour, autour, trois fois, de sorte
Que tout le mal y rentre et tout le bien en sorte.
Esprits noirs, blancs, rouges et gris,
Brouillez ces poisons et ces fanges;
Mêlez, mêlez, mêlez, esprits,
Qui savez faire les mélanges.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

A la démangeaison de mes doigts, près d'ici
Passe quelque profane.

On frappe.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Et qui donc tente ainsi?...

TROISIÈME SORCIÈRE.

Qui que ce soit, qu'il entre.

Les sorcières vont ouvrir la caverne. Hécate et les magiciennes disparaissent.

MACBETH, entrant.

Eh bien, sorcières sombres,
Qui cherchez de la nuit le silence et les ombres,
Que faites-vous ensemble?

TOUTES LES TROIS.

Une œuvre sans nom.

MACBETH.

Moi,
Je vous adjure ici par l'esprit, votre roi. —

Je viens savoir mon sort, tout l'avenir... dussé-je
Me damner avec vous dans le grand sacrilége.
Dussent forêts, châteaux, pyramides crouler;
Dût le grand Océan sur les grands monts rouler,
Et le vent du chaos dans les airs et les ondes,
Confondre et disperser tous les germes des mondes!...
Répondez-moi; je veux des avis sûrs et prompts...

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parle.

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Fais ta demande.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et nous te répondrons.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Dis: veux-tu recevoir de nos maîtres suprêmes
La réponse... ou de nous?

MACBETH.

Évoquez-les eux-mêmes.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Sur les charbons presque amortis,
Comme une fécondante pluie,
Répandons le sang d'une truie,
Qui dévora ses neuf petits;
Et dans la flamme rallumée,
En répétant tout bas le magique alphabet,
Jetons de la graisse exprimée
Du corps d'un assassin, séché sur un gibet.

CHŒUR.

Venez, esprits du maléfice,
Puissances d'en bas et d'en haut,
Montez, descendez, il le faut;
Songez à remplir votre office.

Tonnerre. Un fantôme, enveloppé de son linceul, se lève du tombeau.

MACBETH.

Puissance surhumaine, oh! dis-moi, peux-tu bien...

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il connaît ta pensée, écoute, et ne dis rien.

L'APPARITION.

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth ! le tigre étend sa griffe.
Garde-toi de Macduff, le vieux thane de Fife !
Oh ! laissez-moi partir, j'ai dit ce qu'il fallait !

MACBETH.

Qui que tu sois, merci d'un avis qui me plaît,
Car tu viens de toucher la fibre de ma crainte.
Un mot...

La vision rentre dans le tombeau.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

On n'en peut rien obtenir par contrainte.
Mais en voici descendre un autre plus puissant.

Un spectre ensanglanté descend sur les roches du fond de la caverne.

L'APPARITION.

Macbeth ! Macbeth ! Macbeth !

MACBETH.

Par mon âme et mon sang !
Tout mon être s'attache à la voix qui me nomme.

L'APPARITION.

Sois sanguinaire, calme et fier. Méprise l'homme :
Nul mortel, enfanté d'une femme, ne peut
Nuire à Macbeth.

La vision remonte et disparaît.

MACBETH.

Vis donc, Macduff, puisqu'il le veut,
Vis donc. Qu'ai-je besoin de te craindre ? Non, traître !
Il faut un double gage au repos de ton maître.
Ta mort est le premier, tu périras. Alors,
Si la peur fait courir ses frissons dans mon corps,
Je lui dirai : Tu mens ; l'aigle est roi dans son aire...
Et je pourrai dormir en dépit du tonnerre.

Tonnerre. Un enfant couronné, un arbre à la main, s'élève de terre.

Mais, quel est ce fantôme. Il semble un fils de roi,
Et porte sur son front la couronne.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tais-toi !

L'APPARITION.

Macbeth! Macbeth Macbeth! sois sans peur et féroce,
Ris de tout ce qui s'arme ou conspire en Écosse.
Macbeth ne tombera que lorsqu'il pourra voir
La forêt de Birnam, comme un camp, se mouvoir
Et marcher contre lui.

La vision s'évanouit.

MACBETH, *plein de joie.*

Qui peut briser les chaînes
De l'ordre universel? et forcer les grands chênes
A détacher leurs pieds dans la terre enfoncés!...
J'accepte le présage. Oui, que des insensés,
Qui vont partout semant la révolte, à mains pleines,
N'ébranlent mon pouvoir que lorsque, dans nos plaines,
La forêt de Birnam marchera contre moi,
Et Macbeth sur le trône, y vivra sans effroi
Tout le bail aux mortels souscrit par la nature,
Et ne se courbera que pour sa sépulture.

Aux sorcières.

Mais une chose encor dans l'enfer m'appela :
Dites-moi (si votre art peut aller jusque-là),
Est-il donc vrai qu'un jour (sombre jour d'anathème)
La race de Banquo ceindra mon diadème?

LES TROIS SORCIÈRES.

Assez, ne cherche pas plus loin dans l'avenir.

MACBETH.

Je le veux... si de vous je ne puis l'obtenir
Durant l'éternité, sous un nouveau supplice,
Que votre corps se torde et votre front pâlisse!

La chaudière disparaît.

Mais parlez, pourquoi donc tout s'est-il englouti?
Et pourquoi ce long cri de la terre sorti?

Hautbois.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parais!

DEUXIÈME SORCIÈRE.

Parais!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Parais!

TOUTES TROIS.

C'est lui qui vous réclame.
Passez devant ses yeux et déchirez son âme,
Rois des temps futurs, puis... évanouissez-vous.

Huit fantômes de rois apparaissent tour à tour, derrière un transparent, au fond du théâtre et défilent devant Macbeth. Le dernier tient un miroir. Le spectre de Banquo le suit.

MACBETH.

Au premier fantôme.

Toi, tu ressembles trop à Banquo. Loin de nous!
Mon regard se dessèche aux feux de ta couronne;
Fuis. Et toi, dont le front de même s'environne
D'un cercle d'or, tes traits sont les traits du premier!
Un troisième, paré de son royal cimier,
Ressemble au précédent... Sorcières que j'abhorre,
Pourquoi me les montrer? Un quatrième encore!
Puis un autre, et toujours ces rapports odieux!
Toujours la même tête! Ah! fermez-vous, mes yeux!
Cette ligne fatale, hydre immense et féconde,
Se prolongera-t-elle au dernier jour du monde?
Un sixième!... suivi d'un pareil se fait voir...
Le huitième s'avance, à la main un miroir
Où je découvre, hélas! des rois, des rois sans nombre...
Horrible! Tout est vrai, car ce n'est plus son ombre,
C'est Banquo, sanglant, pâle, et tel que je le fis,
Qui sourit et du doigt me montre tous ses fils!

Aux sorcières.

Mais, ne verra-t-on pas des siècles entiers, dites,
Avant de voir...

Les sorcières disparaissent avec un rire lugubre.

Plus rien! ah! qu'elles soient maudites
Avec le jour funeste, avec l'antre infernal
Où je les consultai, ces prêtresses du mal!
Entrez, quelqu'un, à moi!

Lénox et Angus entrent.

LÉNOX.

Votre Altesse désire?...

MACBETH.

N'avez-vous pas vu là les trois sœurs?

LÉNOX.

Moi? non, sire.

MACBETH.

Leur voix n'a point percé jusqu'à vous?

LÉNOX.

Non.

MACBETH.

Que l'air
Se corrompe à l'entour de ces filles d'enfer!
Et malédictions terribles, éternelles
Sur quiconque jamais se confîrait en elles!
N'ai-je pas entendu le galop d'un cheval?
Qu'est-ce donc?

LÉNOX.

Des courriers, portant l'avis fatal
Que Macduff maintenant soulève l'Angleterre
Pour rendre à vos cousins leur sceptre héréditaire.

MACBETH.

Comment!... à mes cousins! et nous nous endormons
Aux avis incomplets de ces fourbes démons
Qui nous disent le vol des lointaines tempêtes,
Et rien du coup mortel suspendu sur nos têtes!
Macduff en Angleterre!

LÉNOX.

Oui, Votre Altesse.

MACBETH.

O temps!
Tu devances les noirs exploits où je prétends!
Si le fait ne suit pas la pensée aussi vite
Que le coup suit l'éclair, malheur! rien ne profite.
Le projet différé ne s'accomplit jamais.
Les premiers mouvements de mon cœur, désormais,
Feront agir mon bras; et, fidèle à ce pacte,
Mon idée aujourd'hui va se fondre dans l'acte.
Oui, je veux de Macduff surprendre le château.
Et m'emparer de Fife et livrer au couteau
Sa femme, ses enfants, ses sœurs, toute sa race.
Sans me vanter d'abord, et sans vaine menace,

J'y cours, et du succès je saurai m'applaudir
Avant que le projet ait pu se refroidir.

A Lénox.

Où sont ces courriers? Viens, et crois à mon étoile.

Appelant Angus.

Angus!

Il lui parle bas. Angus sort en échangeant quelques signes funestes avec Macbeth.

LÉNOX, à part.

Ah! tout Macbeth à mes yeux se dévoile!

Macbeth et Lénox sortent.

SCÈNE II.

(En Angleterre.)

Une salle dans un grand château. — De grandes fenêtres en arcades, au fond, ouvertes sur la campagne.

MALCOLM ET MACDUFF, entrant ensemble.

MALCOLM.

Cherchons quelque retraite obscure, où par les pleurs,
Sur ce bord étranger nous calmions nos douleurs.

MACDUFF.

Non; suivis des Anglais, prince, tirons l'épée;
Marchons, en braves gens, sur l'Écosse usurpée;
Que ses monts glorieux tressaillent sous nos pieds,
Plantons-y vos drapeaux, et, bientôt expiés,
Devant un peuple, en deuil, d'orphelins et de veuves,
Les triomphes du crime auront leur temps d'épreuves.

MALCOLM.

Ce que vous m'avez dit peut être vrai. Pourtant,
Ce Macbeth, qui n'est plus qu'un monstre révoltant,
Dont le nom seul flétrit la bouche qui le nomme,
On le crut vertueux, on en fit un grand homme.
Vous l'aimiez tendrement, vous; et même, aujourd'hui,

Vous n'avez nu sujet de vous plaindre de lui.
Quoique bien jeune encor, le tyran me redoute,
Et ma tête serait de quelque prix, sans doute.
Et l'on pourrait jeter, par un soin complaisant,
Une faible victime à ce Dieu malfaisant...
C'est qu'on m'a tant trahi!

MACDUFF.

Je ne suis pas un traître!

MALCOLM.

Mais Macbeth en est un; et, sous le poids d'un maître
Un cœur noble et loyal quelquefois peut fléchir!
Pardon, si de ma peur je ne puis m'affranchir;
Elle ne change point ce qu'en effet vous êtes.
Les anges ont toujours les rayons de leurs têtes,
Quoique le plus brillant soit tombé loin de Dieu.

MACDUFF, stupéfait.

J'ai perdu tout espoir!

MALCOLM.

Peut-être au même lieu
Où j'ai trouvé le doute. Ah! vos fils, votre femme,
Tous ces gages d'amour, tous ces trésors de l'âme,
Comment, pour un voyage incertain, hasardeux,
Les avez-vous quittés sans prendre congé d'eux?
Parlez; dans mes soupçons ne voyez, je vous prie...

MACDUFF, offensé.

Péris, ah! péris donc, malheureuse patrie;
Sur ton trône de fer, tyrannie, assieds-toi;
Et vous, servez Macbeth, car il est votre roi.
Adieu, seigneur, adieu, je ne voudrais pas être
Le lâche qu'en Macduff vous croyez reconnaître,
Pour tout le sol que tient le tyran sur ces bords,
Y dût-on ajouter l'Inde et tous ses trésors!

Il va pour sortir.

MALCOLM, le retenant.

Ne vous offensez pas de mes craintes, vous dis-je;
D'embûches entouré, faut-il que je néglige
Toutes les sûretés...

MACDUFF, le cœur navré.

Non, non, vous faites bien;
Et Macduff ne demande et ne promet plus rien. —
Donnez-vous, cœur et sang, à la cause des princes,
Usez votre héritage à grossir leurs provinces,
Blanchissez sous le casque, et courbé par le temps,
Veillez et combattez pour des rois de vingt ans;
Gardez, sans rien prétendre, et sans plainte importune,
La même âme à leur bonne ou mauvaise fortune;
Conduit, par je ne sais quel prestige fatal,
Quittez pour eux épouse, enfants, château natal,
La nuit, sans dire adieu, de peur qu'on ne vous crie:
« Vous êtes insensé! » Fuyez votre patrie,
Comme un soldat son poste; allez, de cours en cours,
Toujours vos rois au cœur, leur chercher des secours,
Bien longtemps mendiés, arrachés par contrainte,
Puis, à leurs pieds, ainsi qu'au pied de la croix sainte,
Déposez pleurs, injure et fatigue et péril...
Vous les trouvez ingrats jusque dans leur exil;
Heureux, si pour couvrir, par une vile étude,
Leur royale indolence et leur ingratitude,
Ils ne flétrissent pas, sans pitié ni raison,
Votre fidélité du nom de trahison!

MALCOLM, suppliant.

Macduff! Macduff!

MACDUFF, avec un noble courroux.

Il faut que mon cœur se soulage
Et je reprends enfin la majesté de l'âge,
La vérité, des rois approche rarement,
Mais vous l'entendrez, grâce à votre abaissement.
— Un prince, qui profane ainsi les vieux services,
Sans aucune vertu doit avoir tous les vices;
Il sera juge inique, et plus lâche soldat,
Fourbe, impie, oppresseur, tout... car il est ingrat.
Éloignez de son front, grand Dieu, ce diadème,
Que j'allais de mon sang lui racheter moi-même,
Car, sous son jong honteux si l'Écosse tombait,

L'Écosse de Malcolm regretterait Macbeth !

Avec un attendrissement douloureux.

Ton père fut un roi victorieux et sage ;
La reine dont je vois les traits sur ton visage,
Plus souvent à genoux qu'assise dans sa cour,
Se plaisait en Dieu seul et vivait chaque jour
Comme s'il eût été le dernier de sa vie !...
Saints exemples perdus ! Gloire à jamais ravie !...
Eux qui te caressaient d'un regard triomphant,
Qui se glorifiaient déjà dans leur enfant...
En voyant ce qu'il est, de quels sanglots étranges
Doivent-ils attrister, là-haut, le cœur des anges !
De leurs ailes sans doute ils ont voilé leurs yeux...
Car la honte d'un fils rejaillit jusqu'aux cieux.
Pardon, mânes sacrés, si mes plaintes profanes
Ont troublé votre paix ! pardon, augustes mânes,
Si votre vieux soldat, si Macduff, une fois,
Est sorti du respect pour le sang de ses rois;
Mais on navre mon cœur, on suspecte mes armes,
On refuse mon sang, on ne voit point mes larmes,
Et, guerrier sans reproche, outragé sans remord
Je n'ai plus qu'à mourir d'une inutile mort !

MALCOLM, *à genoux.*

Non, j'abjure à tes pieds mes frayeurs sacriléges.
Ah ! si tu savais tout, et dans combien de piéges
Le tyran a tenté de surprendre déjà
Ton Malcolm orphelin, que Dieu seul protégea !
Hélas ! jusques à toi, je n'ai vu que des traîtres,
Des tigres, affamés de la chair de leurs maîtres,
Mon frère, Donalbain, sous leurs dents est tombé,
Et, par miracle, moi, je m'y suis dérobé ;
Mais, toujours poursuivi par quelque noir fantôme,
Je cherchais un refuge et non pas un royaume...
Tu vins... Ton souvenir se mêlait à celui
Du château d'Inverness, d'où je m'étais enfui,
Au souvenir sanglant de cette nuit terrible,
Où mon père... N'importe ! et mon doute est horrible !
Le nom seul de Macduff me commandait la foi.
Ah ! Macduff, par mon père, encor vivant dans toi,

Dont je veux suivre, un jour, la glorieuse trace,
Par tes fils, qu'en pleurant tu quittas pour moi, grâce !
Grâce !... Que Dieu nous juge !... Ah ! par la sainte croix,
Macduff, je ne suis pas le méchant que tu crois ;
Ni les impurs désirs, ni le mensonge infâme,
Nuls péchés n'ont terni la blancheur de mon âme.
Hélas ! mon premier crime est ce même soupçon
Dont j'implore la grâce !... Oh ! dis, quelle rançon
Exiges-tu pour rendre à ton roi ton estime ?
Tu pleures... du pardon c'est le langage intime.
Oui, tu m'as pardonné ! — L'Angleterre, dis-tu,
S'arme pour secourir mon destin abattu ?...
Où sont tous ces guerriers, que je meure à leur tête,
Ou que de mes États j'achève la conquête !
Tu seras mon seul guide, au conseil, dans les camps,
Et si Dieu me rappelle au trône des Duncans,
Gouvernant, par toi seul, les factions contraires,
Tes vœux seront mes lois, tes fils seront mes frères,
Et sur mon trône assis près de moi, tu verras
S'il faut compter Malcolm au rang des rois ingrats !
Pars ! je te suis !

MACDUFF, en larmes.

De tant d'émotions rapides,
Laissez-moi respirer — et, sous mes mains avides,
M'assurer de ce cœur que je méconnaissais...

On entend un cor.

Qu'entends-je ? N'est-ce pas le cor d'un Écossais ?
Silence... oui... quel avis funeste ou salutaire
Nous vient-on apporter au fond de l'Angleterre ?

Lénox paraît dans l'éloignement.

MALCOLM.

Macduff, un homme vient qui ne m'est pas connu..
Ah ! c'est Lénox.

MACDUFF, allant à lui.

Lénox, soyez le bienvenu !

SCÈNE III.

MALCOLM, MACDUFF, LÉNOX.

LÉNOX.

Dieu vous garde !

MALCOLM.

L'Écosse existe-t-elle encore ?

LÉNOX.

Elle-même à présent s'épouvante et s'ignore ;
Notre mère n'est plus, c'est notre tombe à tous.
Pas un être, excepté les bourreaux et les fous,
Qu'en ce triste pays on voie encor sourire.
Et la pitié partout sous la frayeur expire !
Comme au temps du déluge, aujourd'hui tout amour
Est éteint dans les cœurs ; — à chaque instant du jour
Le glas funèbre annonce un mort, sans que personne
S'informe seulement pour qui la cloche sonne.

MACDUFF.

Quel est le plus récent malheur ?

LÉNOX.

En sait-on rien !
Le désastre d'une heure est un désastre ancien,
Chaque heure en produit cent.

MACDUFF.

Comment ma femme est-elle ?

LÉNOX, avec hésitation.

Mais, bien.

MACDUFF.

Et mes enfants ?

LÉNOX, de même.

Bien aussi.

MACDUFF.

Sois fidèle,
Le tyran à leur paix n'avait pas attenté,
Dis ?

LÉNOX.

Ils étaient en paix, lorsque je les quittai.

MALCOLM.

De vos discours, Lénox, ne soyez point avare;
Dites ce qui se passe et ce que l'on prépare.

LÉNOX.

Le bruit se répandait, lorsque je suis parti,
Que des braves au nord vous créaient un parti.
On doit croire ce bruit certain, à voir l'armée,
Qu'à la hâte, et sans choix, le tyran a formée.
Il est temps de paraître et de nous seconder;
Prince, votre aspect seul ferait tout hasarder,
Donnerait du courage aux plus timides âmes
Et dans toute l'Écosse armerait jusqu'aux femmes!

MALCOLM.

Que nos braves amis s'apprêtent sans délais;
Nous marchons à leur tête avec dix mille Anglais
Dont un roi généreux, sans que je le demande,
Fait soutenir ma cause, et que Siward commande:
La chrétienté n'a pas de plus grand général.

LÉNOX.

Comment, pour tant de bien vous rendre tant de mal?
Mais, je dois proférer des paroles mortelles,
Que l'air devrait dissoudre.

MACDUFF, inquiet.

Eh! qui concernent-elles?
La cause du pays? ou bien, est-ce un malheur
Qui dans une seule âme enferme la douleur?

LÉNOX.

Il n'est point d'âme honnête et bonne qui ne prenne
Une part de douleur dans cette affreuse peine;
Mais la plus grande part à Macduff seul revient.

MACDUFF.

Donne-moi d'un seul coup tout ce qui m'appartient.

L'Écosse de Malcolm regretterait Macbeth !

Avec un attendrissement douloureux.

Ton père fut un roi victorieux et sage ;
La reine dont je vois les traits sur ton visage,
Plus souvent à genoux qu'assise dans sa cour,
Se plaisait en Dieu seul et vivait chaque jour
Comme s'il eût été le dernier de sa vie !...
Saints exemples perdus ! Gloire à jamais ravie !...
Eux qui te caressaient d'un regard triomphant,
Qui se glorifiaient déjà dans leur enfant...
En voyant ce qu'il est, de quels sanglots étranges
Doivent-ils attrister, là-haut, le cœur des anges !
De leurs ailes sans doute ils ont voilé leurs yeux...
Car la honte d'un fils rejaillit jusqu'aux cieux.
Pardon, mânes sacrés, si mes plaintes profanes
Ont troublé votre paix ! pardon, augustes mânes,
Si votre vieux soldat, si Macduff, une fois,
Est sorti du respect pour le sang de ses rois;
Mais on navre mon cœur, on suspecte mes armes,
On refuse mon sang, on ne voit point mes larmes,
Et, guerrier sans reproche, outragé sans remord
Je n'ai plus qu'à mourir d'une inutile mort !

MALCOLM, à genoux.

Non, j'abjure à tes pieds mes frayeurs sacriléges.
Ah ! si tu savais tout, et dans combien de piéges
Le tyran a tenté de surprendre déjà
Ton Malcolm orphelin, que Dieu seul protégea !
Hélas ! jusques à toi, je n'ai vu que des traîtres,
Des tigres, affamés de la chair de leurs maîtres,
Mon frère, Donalbain, sous leurs dents est tombé,
Et, par miracle, moi, je m'y suis dérobé ;
Mais, toujours poursuivi par quelque noir fantôme,
Je cherchais un refuge et non pas un royaume...
Tu vins... Ton souvenir se mêlait à celui
Du château d'Inverness, d'où je m'étais enfui,
Au souvenir sanglant de cette nuit terrible,
Où mon père... N'importe ! et mon doute est horrible !
Le nom seul de Macduff me commandait la foi.
Ah ! Macduff, par mon père, encor vivant dans toi,

Dont je veux suivre, un jour, la glorieuse trace,
Par tes fils, qu'en pleurant tu quittas pour moi, grâce !
Grâce !... Que Dieu nous juge !... Ah ! par la sainte croix,
Macduff, je ne suis pas le méchant que tu crois ;
Ni les impurs désirs, ni le mensonge infâme,
Nuls péchés n'ont terni la blancheur de mon âme.
Hélas ! mon premier crime est ce même soupçon
Dont j'implore la grâce !... Oh ! dis, quelle rançon
Exiges-tu pour rendre à ton roi ton estime ?
Tu pleures... du pardon c'est le langage intime.
Oui, tu m'as pardonné ! — L'Angleterre, dis-tu,
S'arme pour secourir mon destin abattu ?...
Où sont tous ces guerriers, que je meure à leur tête,
Ou que de mes États j'achève la conquête !
Tu seras mon seul guide, au conseil, dans les camps,
Et si Dieu me rappelle au trône des Duncans,
Gouvernant, par toi seul, les factions contraires,
Tes vœux seront mes lois, tes fils seront mes frères,
Et sur mon trône assis près de moi, tu verras
S'il faut compter Malcolm au rang des rois ingrats !
Pars ! je te suis !

MACDUFF, en larmes.

De tant d'émotions rapides,
Laissez-moi respirer — et, sous mes mains avides,
M'assurer de ce cœur que je méconnaissais...

On entend un cor.

Qu'entends-je ? N'est-ce pas le cor d'un Écossais ?
Silence... oui... quel avis funeste ou salutaire
Nous vient-on apporter au fond de l'Angleterre ?

Lénox paraît dans l'éloignement.

MALCOLM.

Macduff, un homme vient qui ne m'est pas connu..
Ah ! c'est Lénox.

MACDUFF, allant à lui.

Lénox, soyez le bienvenu !

MALCOLM, à Macduff et à Lénox.

Nobles cousins, la chance enfin nous est offerte.
Allons droit au tyran ; — il est mûr pour sa perte
Je livrerai sa tête à vos glaives vengeurs.

A Siward et à ses officiers.

Et vous, braves Anglais, dont les camps voyageurs
Rouvrent à l'exilé le chemin de son trône,
J'accepte avec orgueil votre héroïque aumône.
Une voix à mon cœur dit: « Tu l'acquitteras ! »
Siward, Macduff, l'Écosse étend vers vous les bras,
Et son roi, jusqu'au bout de nos sanglants désordres,
N'est qu'un soldat de plus, qui combat sous vos ordres.

MACDUFF.

Le ciel donne aujourd'hui, pour forcer les hasards,
La prudence aux enfants et l'audace aux vieillards;
Prince, vous nous verrez, à votre moindre signe,
Verser de notre sang, qui bouillonne et s'indigne,
Tout ce qu'il en faudra pour faire encor fleurir
La tige de nos rois, qui ne doit pas périr !
Aux armes !

Tous : Aux armes !

Sur Macbeth que notre deuil retombe !
Jurons de ne poser le fer que sur sa tombe.

A Malcolm.

Votre sceptre usurpé, roi, vous sera rendu.

En dévorant ses larmes.

Qui me rendra jamais tout ce que j'ai perdu !

Tous tirent l'épée et sortent. L'armée se met en marche sur une musique éclatante.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(A Dunsinane, en Écosse.)

Près de la frontière d'Angleterre.

Une salle peu profonde dans le château-fort. — Grande porte au fond. — A gauche, une porte donnant dans l'appartement de lady Macbeth. — Nuit. — Flambeaux. — Une autre porte de l'autre côté.

LE MÉDECIN, UNE DAME DE LA REINE.

LE MÉDECIN.

C'est la troisième nuit, madame, que je veille,
Et je n'ai rien pu voir de l'étrange merveille
Dont vous m'avez parlé. Pour y croire, j'attends.
Voilà-t-il plusieurs fois, est-ce depuis longtemps
Qu'elle se lève ainsi la nuit et se promène?

LA DAME.

Pendant trois nuits, docteur, j'ai vu, l'autre semaine,
Lorsque le roi campait autour de ce château,
La reine se lever du lit, prendre un manteau,
Ouvrir son oratoire, achever une lettre,
La plier, la sceller, puis retourner se mettre
Au lit, sa lampe en main... Et, ce qui me confond,
Elle fait tout cela dans un sommeil profond!

LE MÉDECIN.

Parlait-elle en dormant?

LA DAME.

Ah! oui.

LE MÉDECIN.

Que disait-elle?

LA DAME.

Des paroles, docteur, qu'une bouche mortelle
Ne doit pas répéter.

LE MÉDECIN.

A moi, vous le pouvez;
Il faut me confier tout ce que vous savez.

LA DAME.

A personne, pas même à vous. — Je n'ai ni preuve
Ni témoin à l'appui de mon récit. — L'épreuve
Aura lieu devant vous, ou rien...

Cloche.

Mais, la voilà
Comme les autres nuits. — Venez, observez-la!

Entre lady Macbeth, somnambule, un flambeau à la main.

LE MÉDECIN, la suivant des yeux.

Désordre monstrueux! jusqu'où l'être dévie!
Ce sommeil accomplit les actes de la vie,
Un organe invisible en tient lieu dans le corps;
L'oreille n'entend pas, les yeux ouverts sont morts;
Et, comme un roi jaloux de son pouvoir suprême,
L'âme des sens éteints fait l'office elle-même!
— Que fait-elle donc là?

Lady Macbeth se frotte les mains.

LA DAME.

Son geste familier.
Elle a l'air de laver ses mains, et puis, les cache.

LADY MACBETH, se parlant à elle-même dans son sommeil.

La tache tient toujours!...

LE MÉDECIN.

Chut!

LADY MACBETH, marchant et s'arrêtant par intervalles.

Exécrable tache!
Disparais donc, te dis-je! — Une, deux, vite, allons!
Il faut l'exécuter... que les moments sont longs!
Au roi!...—L'enfer est sombre!—Ah! fi!—C'est une honte,
Un guerrier avoir peur! — Qui demandera compte
De tout ceci? — Quelqu'un viendrait à le savoir,

Ne se tairait-il pas devant notre pouvoir ?
Mais, qui l'eût cru, qu'après tant de jours et de peines
Ce vieillard eût encor tant de sang dans les veines!

LE MÉDECIN, il écrit sur ses tablettes.

Remarquez-vous ? — Grand Dieu!

LADY MACBETH, s'asseyant près d'une table.

Macduff avait jadis
Une épouse dans Fife; où donc est-elle, dis ? —
Quoi! ces mains ne seront jamais blanches! — Tu blesses
Sans tuer... imprudent! — Ah! plus de ces faiblesses,
Seigneur, vous gâtez tout par vos tressaillements.

LE MÉDECIN, à lui-même.

Va-t'en. — Tu viens d'apprendre, ici, par ses tourments,
Des choses qu'aurait dû toujours cacher la terre!

LA DAME.

Certe, elle a révélé ce qu'elle devait taire,
Dieu lui seul peut savoir ce qu'elle sait.

LADY MACBETH, portant la main à son visage.

On sent
Toujours, à cet endroit, comme une odeur de sang

Avec angoisse.

Cette petite main... Tous les parfums d'Asie
Ne la blanchiraient pas! — Oh!...

LE MÉDECIN.

Le mal l'a saisie;
Le cœur est bourrelé.

LA DAME.

Moi, je ne voudrais pas,
Pour toutes les grandeurs et tout l'or d'ici-bas,
Avoir un pareil cœur dans mon sein!

LE MÉDECIN.

Bien, madame.

LA DAME.

Mais, votre art?...

LE MÉDECIN.

N'y peut rien. Tout le mal est dans l'âme.
— Et pourtant j'en ai vu qui marchaient, en dormant,
Comme elle, et qui sont morts dans leur lit saintement!

LADY MACBETH.

Mets ta robe de nuit, colore ton front pâle,
Lave tes mains, et prends un air tranquille et mâle. —
C'est l'heure du succès et non du repentir.
Banquo dort dans sa tombe, il n'en peut pas sortir.

LE MÉDECIN.

Encor cela!

LA DAME.

Prions, docteur; je suis plus morte
Que vive.

LADY MACBETH.

Au lit! au lit! Viens; on frappe à la porte.
Donne ta main. On frappe et la lune pâlit.
Viens donc... Ce qui s'est fait est fait. — Au lit! au lit!

Elle s'éloigne et disparait.

LE MÉDECIN.

Quels forfaits! quels aveux! Outrageons la nature,
La nature se venge, et, comme la torture,
L'implacable oreiller confesse l'assassin.
Elle a besoin d'un prêtre et non d'un médecin.
Que Dieu prenne pitié de nous! — Veillez sur elle;
Qu'elle meure du moins d'une mort naturelle!
Hélas! Sous un tel poids l'âme en se débattant
Peut rompre sa prison de chair, dans un instant.

Il va ouvrir la porte du fond.

Le jour paraît; — le roi dans ces murs va se rendre.
Allez, madame.

LA DAME.

Adieu. — Que venons-nous d'apprendre?

Elle sort.

LE MÉDECIN, seul.

Jusques à la démence, on le dit exalté;
Car avec le succès, plus d'un chef l'a quitté...

Sachant ce que je sais, dans cet antre du vice
Puis-je auprès de Macbeth faire encor mon service?

Fanfares et timbales dans la coulisse. — Le roi entre avec sa suite. Le médecin se retire au fond du théâtre.

MACBETH.

Qu'on ne me fasse plus de rapports. — Eh bien, soit!
Qu'ils m'abandonnent tous! mon âme ne conçoit
Nulle ombre de frayeur jusqu'à ce qu'on m'apprenne
La forêt de Birnam marchant sur Dunsinane[1].
Qu'est-ce que ce Malcolm, enfin?... N'est-il pas né
D'une femme! — L'esprit, que j'ai questionné,
Me l'a dit : « Nul mortel enfanté d'une femme
Ne peut nuire à Macbeth. » Fuyez donc, race infâme!
Lâches thanes, fuyez. Vos guerriers resteront.
Sous ces Anglais maudits, traîtres, courbez le front.
L'âme qui me gouverne est trop forte et trop rude
Pour flotter dans la crainte et dans l'incertitude.
Fuyez! je combattrai jusqu'à ce que ma chair,
Pendante par lambeaux, montre mes os à l'air.

Entre un messager tout pâle.

Drôle, où donc as-tu pris cette mine blafarde?

LE MESSAGER.

On aperçoit de loin, presque à notre avant-garde

Mouvement de Macbeth.

L'armée anglaise... avec le bon plaisir du roi.

MACBETH.

Sors d'ici, ta pâleur communique l'effroi.

Le messager sort.

Il appelle.

Seyton? — J'ai trop vécu. Mon pouvoir se démembre.
Et mes jours sont pareils aux feuilles de novembre.
Oui, c'est l'heure! Je vais me perdre, s'il le faut,
Ou toucher terre, afin de remonter plus haut.

Il appelle encore.

Hé! Seyton?

1. *Dunsinane*, prononcez *Dunsinéne*.

SEYTON, entrant par une porte latérale.

Me voilà, sire.

MACBETH.

Allons! mon armure.

SEYTON.

Il n'est pas temps encor.

MACBETH.

Fais vite, et sans murmure,
Prends vingt chevaux, parcours le pays en stupeur,
Et fais pendre tous ceux qui parleront de peur.

Seyton, après avoir apporté la cuirasse qu'il remet à des écuyers, sort par la porte du fond.

Au médecin qui s'est rapproché.

C'est vous, docteur! — Comment, ce matin, va la reine?

LE MÉDECIN.

Le corps est moins souffrant que l'âme n'est en peine;
D'étranges visions assiégent son sommeil.

MACBETH.

C'est pour guérir ce mal que j'ai pris ton conseil.
Ne peux-tu rétablir une âme dans sa gloire?
Arracher un chagrin cloué dans la mémoire,
Effacer les objets empreints sur le cerveau,
Et par quelque élixir d'oubli, quelque art nouveau,
Purifier le sein de ces âcres pensées
Qui sur le cœur meurtri se tordent amassées?

LE MÉDECIN.

C'est au malade même, alors, à se traiter.

MACBETH, allant et venant.

Ta médecine aux chiens n'est bonne qu'à jeter.
Je ne veux rien de toi.

A ses officiers.

Qu'on m'apporte ma lance!
Et de mes éclaireurs doublez la vigilance. —

Quelques officiers s'empressent d'obéir.

Les thanes n'ont-ils pas osé m'abandonner?
Docteur, si tu pouvais à présent deviner;

Par le seul examen des eaux de mon royaume,
Quelle est sa maladie, et composer un baume
Qui lui rendît l'éclat de sa jeune santé,
Dans mes quinze palais ton nom serait chanté!
Extirpe-moi ce mal, te dis-je. — Quels breuvages
De ces Anglais damnés purgeraient nos rivages?
Sais-tu que Malcolm vient avec eux?

Il s'éloigne sans attendre la réponse.

LE MÉDECIN.

Je le sais;
Vos ordres inquiets m'en instruisent assez.

MACBETH, à ses officiers qui lui donnent sa lance.

Autour de ce château je veux que la famine,
Anglais et déserteurs, vous dévore et vous mine!
— Qu'on plante mes drapeaux sur le bord des remparts!

LE MÉDECIN, bas.

Va, va, ta royauté croule de toutes parts!

MACBETH.

Tant qu'on ne verra point marcher vers nos murailles
La forêt de Birnam, je me ris des batailles.

Quelques clameurs en dehors.

Quel est ce bruit confus?

LE MÉDECIN.

Sire, ce sont les voix
Des femmes du château. — Les cris redoublent.

MACBETH.

Vois.

Le médecin sort.

Ah!... J'ai presque oublié ce que c'est que la crainte.
Eh bien, j'ai vu le temps où d'une terreur sainte
Mon cœur se fût glacé pour des cris dans la nuit;
Ou, si de quelque meurtre on répandait le bruit,
Mes cheveux sur mon front se dressaient d'épouvante,
Et s'agitaient, ainsi qu'une moisson vivante!...
Maintenant les horreurs, les fléaux, par milliers,
Fondent sur mon chemin, avec moi familiers,
Et j'en marche entouré comme de mon escorte.

Le médecin reparait.

Quels étaient donc ces cris?

LE MÉDECIN.

Sire, la reine est morte.

Il s'éloigne lentement.

MACBETH.

Morte! et je lutte encor. — Morte! et je n'aurai pu
La pleurer dans mon cœur sans être interrompu! —
La mort vient à son temps, et ne prend pas le nôtre!
— Ainsi demain, demain encore, puis un autre
S'avancent vers le gouffre, et tous nos jours passés
N'auront fait qu'éclairer de tristes insensés
Sur la route qui mène où tout s'abîme ensemble.
Ah! la vie est une ombre errante, — elle ressemble
Au pauvre comédien qu'on voit gesticuler,
Crier une heure... et dont on n'entend plus parler! —

A un officier qui rentre effaré.

Ton histoire en deux mots. Vite.

L'OFFICIER.

Mon noble maître
Je l'ai vu... Mais, comment vous le faire connaître?

MACBETH.

Parle.

L'OFFICIER.

Comme j'étais sur la tour du guichet
Devant Birnam,... j'ai vu la forêt qui marchait...

MACBETH.

Scélérat!

L'OFFICIER.

Si je mens, tuez-moi; mais, par grâce,
Venez, sire, du haut de la grande terrasse,

Mouvement de Macbeth.

Le voir de vos yeux... oui, voir marcher la forêt!

MACBETH.

Se peut-il? Ah! qu'importe! et ma peur disparaît.
La forêt vient, dit-on? marchons à sa rencontre;
C'est mettre ainsi pour nous ce que l'on croyait contre,
Tout oracle a deux sens. — Que l'on donne l'éveil!

Il prend son casque et sa lance.

Aux armes! et sortons, — je suis las du soleil,

mon désir serait que toute la machine
l'univers criât et tombât en ruine!
struction, accours! Soufflez, vents meurtriers,
us périrons du moins sous nos harnais guerriers!

Reprenant soudain toute sa vigueur.

n, nous serons vainqueurs... je suis Macbeth!

Comme il va pour sortir, un coup de tonnerre se fait entendre et les trois sorcières paraissent au fond du théâtre et lui barrent le chemin.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, LES TROIS SORCIÈRES.

LES TROIS SORCIÈRES, à Macbeth.

Arrête!

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

ɔois nos compliments avant ce qui s'apprête.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

ɛs-tu pas Cawdor?... roi?... Nous n'avons point menti;
notre zèle encor ne s'est point ralenti.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

ɑtre par la pensée en nos cavernes sombres,
cbeth, te souviens-tu de ce qu'ont dit les ombres?
ɛst l'instant d'y songer.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Nos vœux, comme les tiens,
ɜqu'ici sont comblés.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE

Le reste suivra.

LES TROIS SORCIÈRES.

Tiens!

Elles lui montrent le fond du théâtre qui s'ouvre, et elles disparaissent avec un rire infernal.

Le fond du théâtre s'étant ouvert, on aperçoit, à gauche, sur les derniers plans, la citadelle de Dunsinane sur des rochers. — On voit la forêt s'avancer du fond à droite, c'est-à-dire des soldats anglais portant de hautes branches d'arbres qui les cachent complétement à Macbeth et au spectateur. — Macbeth, ses officiers, ses serviteurs reculent d'effroi à mesure que la forêt marche. — Tout s'enfuit. — Macbeth reste seul devant la forêt, qui s'arrête enfin, mais en biais, de manière que la citadelle soit toujours en vue.

MACBETH, reculant pendant que la forêt s'avance.

Oh ! l'effrayant spectacle! O sorcières damnées!
Je me sens tout à coup vieillir de vingt années!

Il tourne son glaive contre lui-même, comme pour se tuer, puis, le laissant retomber :

Pourquoi joûrais-je ainsi le vieux héros romain.
En me donnant la mort avec ma propre main?
Ah! tant que je verrai des vivants, mon épée
A boire de leur sang sera mieux occupée.
Vaincu, trahi, je rôde autour de mon château;
Ils m'ont comme enchaîné tout en vie au poteau;
Mais je veux tout briser sous les fers que je traîne
Et, comme l'ours captif, ensanglanter l'arène !

En ce moment Macduff revient et aperçoit Macbeth qui lui tourne le dos.

SCÈNE III.

MACBETH, MACDUFF.

MACDUFF, l'épée et le bouclier en main, et poussant un grand cri.

Ah ! Macbeth ! tourne-toi, monstre, et vois qui je suis!

MACBETH, également l'épée et le bouclier à la main.

Macbeth, du sang des tiens s'est trop abreuvé... fuis !

MACDUFF.

Mon glaive seul répond.

Ils combattent.

MACBETH.

Tu tentes l'impossible ;

Mes jours sont protégés par un charme invincible :
Nul mortel enfanté d'une femme, jamais
Ne pourra rien sur moi.

MACDUFF, *toujours combattant.*

Ce charme, en qui tu mets
Ton assurance, est nul. — Que ton génie habile
T'apprenne que des flancs d'un cadavre immobile,
Macduff, fut avant l'heure arraché par le fer.

MACBETH, *faisant quelques pas en arrière avec terreur.*

Ah ! malédiction sur ta langue d'enfer !
Elle a tué, d'un coup, tout ce que j'ai de force.
Que la crédulité fasse à jamais divorce
Avec tous ces démons, pleins d'oracles pervers
Pour l'oreille et l'esprit ayant des sens divers...
Je ne me battrai point. Ta parole me glace !

Il fuit autour du théâtre.

MACDUFF, *relevant son épée.*

Rends-toi donc, lâche ; et vis pour qu'à la populace,
Tu serves de spectacle, ainsi qu'un monstre errant,
Avec cet écriteau : « Venez voir le tyran ! »

MACBETH, *courant droit sur lui.*

Sous les pieds de Malcom, moi, lécher la poussière !
De ville en ville, moi d'une foule grossière,
Ouïr les aboîments, dans ma cage attaché !
Non !... quoique la forêt de Birnam ait marché,
Quoique tu ne sois pas enfanté d'une femme,
Jusqu'au dernier effort je veux pousser mon âme.
Allons ! — et maudit soit qui crîra : C'est assez !

Ils combattent avec plus de fureur.

MACDUFF.

Tiens ! va demander grâce à mes chers trépassés !

MACBETH.

Ah !...

Macbeth tombe blessé mortellement. — Au même instant les trompettes sonnent la victoire de Malcolm. Les ponts de la citadelle s'abaissent. Malcolm, Lénox, Menteth, Siward, les thanes et seigneurs écossais arrivent sur la scène, en passant devant la forêt rangée diagonalement.



SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

MALCOLM, arrivant vainqueur.

Aux soldats cachés derrière les branches.

Jetez les rameaux dont la verdure et l'ombre
De vos rangs, compagnons, marquaient le faible nombre

Tous les soldats laissent tomber les branches d'arbres et l'armée anglaise se découvre.

La victoire a planté nos drapeaux sur les tours,
Et le tigre est promis au festin des vautours,
Il mourra par ce fer.

MACDUFF, montrant Macbeth expirant à Malcolm.

Salut, roi, car vous l'êtes.
Il meurt ! La paix jaillit du choc des deux athlètes.
Vive le roi d'Écosse !

Fanfares.

Tous : « Vive le roi d'Écosse! »

MALCOLM, à Macduff.

Ah ! j'en jure par toi.
L'Écosse renaîtra libre sous son vrai roi.
A mon couronnement nous marchons sous ta garde;
Tous à Scône !

De sombres nuages ont couvert l'horizon, et les sorcières apparaissent sur les rochers de la citadelle, des torches à la main.

MACBETH, se soulevant un peu.

Malcolm, tu règnes ; mais regarde!
Je te lègue l'enfer et les trois sœurs. — Adieu.

Il meurt. Affreux éclat de rire des sorcières.

MALCOLM.

Amis, vive l'Écosse et ne croyons qu'en Dieu!

Tous : « Vive l'Écosse ! »

Les fanfares sonnent de nouveau. Les drapeaux s'agitent. L'armée se met en marche.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



ROMÉO ET JULIETTE

(DE SHAKSPEARE)

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

PERSONNAGES :

LE PRINCE DE VÉRONE.
LE COMTE PARIS, jeune cousin du prince.
CAPULET / MONTAGU } deux seigneurs déjà vieux, chefs de deux familles ennemies.
LA SIGNORA CAPULET / LA SIGNORA MONTAGU } leurs épouses.
ROMÉO, fils de Montagu.
JULIETTE, fille de Capulet.
MERCUTIO, autre parent du prince, ami de Roméo.
TYBALT, neveu de Capulet.
BENVOLIO, parent et ami de Roméo.
DOM LAURENCE, religieux de l'ordre des Franciscains.
FRÈRE JEAN, un des serviteurs du couvent. — Personnage muet.
LA NOURRICE DE JULIETTE.
SAMSON / GRÉGORIO } deux domestiques des Capulets.
BALTAZAR, / ABRAHAM, personnage muet } deux domestiques des Montagus.
UN APOTHICAIRE.
UN OFFICIER.
DEUX MUSICIENS, parlant.
PETRO, domestique de la nourrice, personnage muet.
CHŒURS ET CORYPHÉES.

CITOYENS DE VÉRONE, MOINES, SBIRES, SEIGNEURS, DAMES, JEUNES FILLES, MASQUES, MUSICIENS, ETC.

La scène est à Vérone, excepté au commencement du cinquième acte, où elle se passe à Mantoue.

NOTA. — *En tout neuf décors differents. — Voir les notes à la fin du volume.*



ROMÉO ET JULIETTE

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une place à Vérone. — A gauche, en biais, vers le fond, la maison des Capulets. — Au fond, sur la droite, les premiers arbres d'un petit bois, puis le portail d'une église.

PARAISSENT SAMSON ET GRÉGORIO, portant la livrée des Capulets, et armés de dagues et d'épées.

SAMSON, avec un geste menaçant adressé au dehors.

Tant pis si je les trouve encor sur mon chemin!
Quand je suis échauffé je suis prompt de la main.

GRÉGORIO, le raillant.

Oui, mais tu n'es pas prompt à t'échauffer, peut-être?

SAMSON.

L'ombre d'un Montagu me met au champ.

GRÉGORIO.

Se mettre
Au champ... c'est fuir.

SAMSON, se promenant d'un air fanfaron.

Moi, fuir! Grégorio! — Bien trouvé!
Moi, Samson! J'ai toujours pris le haut du pavé,
Et le prendrai toujours sur les gens, homme ou femme,
De l'indigne maison Montagu.

GRÉGORIO.

Sur mon âme,
C'est la preuve, mon cher, que tu n'es qu'un poltron;
Le plus faible s'appuie au mur.

BALTAZAR, bas à Abraham.

On veut nous intriguer.

A Samson.

L'ami, mords-tu ton pouce afin de nous narguer?

SAMSON, hésitant.

Qui! moi?... Je mords mon pouce.

BALTAZAR.

Et fais-tu ce manége
Pour nous insulter, dis?

SAMSON, à Grégorio.

C'est pour... c'est pour... Aurai-je
La loi de mon côté, si je dis oui?

GRÉGORIO.

Jamais.

SAMSON, à Abraham et à Baltazar.

Non, ce n'est pas, messieurs, pour vous insulter... mais
Je mords mon pouce, moi.

GRÉGORIO, à Baltazar.

Cherchez-vous donc querelle?

BALTAZAR.

Point.

SAMSON.

Oh! oh! c'est mon fort, plus qu'une saltarelle!
Je sers un aussi bon maître que vous.

BALTAZAR.

Ma foi,
Pas un meilleur.

SAMSON, balbutiant.

D'accord.

GRÉGORIO, voyant Tybalt de loin.

Dis meilleur; j'aperçois
Un parent de mon maître.

SAMSON.

Un meilleur maître!

BALTAZAR.

Arrête!
Tu mens!

SAMSON, à Grégorio.

Flamberge au vent! — et la botte secrète!

Ils se battent tous quatre. — Arrivent Benvolio et Tybalt par deux côtés opposés.

BENVOLIO, tirant son épée.

Baltazar! — Malheureux! séparez-vous!

TYBALT, venant droit à Benvolio.

Eh! quoi!
L'épée en main parmi ces drôles! — Tourne-toi,
Benvolio, vois ta mort.

Il a tiré son épée.

BENVOLIO.

Eh! Tybalt, je ne songe
Qu'à mettre ici la paix. Aide-moi donc!

TYBALT.

Mensonge!
Tu parles de la paix en agitant le fer!
La paix! — Je hais ce mot comme je hais l'enfer,
Et tous les Montagus et toi-même. — En défense!

Ils se battent tous. — Un officier arrive avec des sbires et des citoyens armés. On entend une cloche.

L'OFFICIER, à sa suite.

Vos pertuisanes, tous! — Rébellion! offense!
Frappons et Montagus et Capulets!

Capulet et sa femme entrant d'un côté, et peu après, Montagu et sa femme de l'autre.

CAPULET.

Holà!
Mon épée!

LA SIGNORA CAPULET, retenant l'épée de son mari.

O ciel! cher Capulet! qu'est cela?
on!

CAPULET.

Ce Montagu! vois! comme il lève la sienne.

MONTAGU, à Capulet.

C'est donc toi!

LA SIGNORA MONTAGU.

Cher époux! seigneur! qu'il vous souvienne!...

MONTAGU, continuant.

Toi! lâche Capulet!...

A sa femme.

Ne me retenez pas;

Je veux...

LA SIGNORA MONTAGU.

Je ne veux point vous laisser faire un pas.

Tableau général. Arrivent le Prince, Pâris, gardes, suite, fanfares et timbales dans la coulisse.

LE PRINCE.

Quoi! rebelles sujets, tous les jours des alarmes!
Ne cesserez-vous point de profaner vos armes,
De les rougir du sang de vos concitoyens?
Nous saurons, s'il le faut, trouver quelques moyens!...
Montagus, Capulets, allons! que tout s'apaise!
Votre maître irrité vous parle, qu'on se taise!
Vos querelles déjà pour quelques vains propos,
De Vérone trois fois ont troublé le repos,
Et trois fois on a vu les anciens de la ville
S'armer, pour châtier la discorde civile,
De glaives, redoutés jadis des ennemis,
Et, dans nos longues paix, sous la rouille endormis.
Si jamais votre haine effraye encor nos fêtes,
Les chefs, si hauts qu'ils soient, le paîront de leurs têtes.
J'en fais serment. Que tout rentre dans le devoir! ..
Capulet, suivez-moi. Vous, Montagu, ce soir
Vous vous présenterez à ma cour de justice.
Mais que cette fureur tombe et s'anéantisse!
Qu'on se retire tous, sous peine de la mort!

Tout le monde se disperse. Le prince sort le dernier avec sa suite.

LA SIGNORA MONTAGU, à son mari, en se retirant.

Notre fils Roméo, c'est un bienfait du sort
Qu'il n'ait pas été là pendant cette dispute;
Sa jeune tête aurait sans doute...

Ils disparaissent.

SCÈNE II.

CAPULET, PARIS.

PARIS, retenant Capulet qui suivait le prince.

Une minute,
Noble Capulet.

CAPULET.

Comte, eh! mais, mille pardons,
L'ordre du prince...

PARIS.

Un mot, et nous nous y rendons.
Tout le monde est peiné de ce nouvel outrage
Que deux hommes d'honneur, deux hommes de votre âge,
Se sont fait l'un à l'autre, et c'est grande pitié
De vous voir endurcis dans cette inimitié.
Mais avec mon amour votre intérêt commande
Que je vous renouvelle aujourd'hui ma demande;
Votre maison peut-être a besoin de soutiens;
Le prince est mon parent, seigneur, et si j'obtiens
La main de votre fille...

CAPULET.

Une offre aussi flatteuse,
Pâris, ne peut avoir de réponse douteuse.
Mais je répète ici ce que j'ai dit souvent :
Juliette est bien jeune, elle sort du couvent,
Ne connaît pas le monde et peut attendre encore.
A peine l'avez-vous entrevue, et j'ignore
Si votre cœur sait bien lui-même ce qu'il veut.

PARIS.

Un moment a suffi. Je l'aime, et rien ne peut,
Croyez-moi, de projets faire changer mon âme.

Tous deux nous connaissons plus d'une heureuse femme
Qui n'avait pas son âge en prenant un mari.

CAPULET.

Mais combien dont l'éclat dans sa fleur s'est flétri!
Je n'ai que cette enfant; tout bonheur nous vient d'elle,
Et toute crainte encor. Si d'un amour fidèle
Vous vous sentez l'aimer, faites-lui votre cour.
Son choix sera le mien; — avant la fin du jour,
Sa mère, par moi-même apprendra la demande,
Qui nous est, cher Pâris, une gloire bien grande.
Je dois donner, ce soir, la fête, où nos amis,
Sous le masque joyeux, tous les ans sont admis,
Viendrez-vous? l'entrevue y sera moins gênée.

PARIS.

Mon service au palais prend toute ma journée,
Mais je m'échapperai, ne fût-ce qu'un instant.
Vous me comblez.

CAPULET.

Allons, le prince nous attend.

Ils sortent tous deux. — Mercutio et Benvolio entrent par un autre côté.

SCÈNE III.

MERCUTIO, BENVOLIO, puis ROMÉO.

BENVOLIO.

Non, point de Roméo! — Sais-tu qu'au train qu'il mène,
On le voit tout au plus une heure par semaine?
Tous les matins il part et va je ne sais où;
La nuit il ne dort point, je crois qu'il devient fou.
Qu'en dis-tu, Mercutio?

MERCUTIO.

Pour rien tu te désoles:
C'est un jeune homme imbu de l'esprit des écoles:
Qui rêve poésie, amour, et cætera...

Dans quelque coin, bien seul, il se retrouvera.
Tiens, le vois-tu, là-bas, planté comme un if sombre?

Roméo paraît dans l'éloignement sous les arbres.

BENVOLIO, allant à Roméo.

Bonjour, cousin; tu fuis les humains comme une ombre!
Vraiment il faut venir jusqu'ici pour te voir.
Nous te disons bonjour à sept heures du soir!

ROMÉO, rêveur.

Que la marche du temps est lente!

BENVOLIO.

Eh bien! tu pleures?

ROMÉO, lui serrant les mains.

Benvolio!

BENVOLIO.

Quel chagrin allonge ainsi tes heures?

ROMÉO.

Le chagrin de ne pas posséder un moment
L'objet qui les ferait couler rapidement!

MERCUTIO.

Nous sommes amoureux?

ROMÉO.

Sans espoir et sans terme.

MERCUTIO.

Bien entendu.

ROMÉO, distrait.

Je pense... à quelle heure se ferme
L'église de Saint-Paul?... quels combats insensés
Ont troublé, ce matin, la ville?... Ah! je le sais!
Oui... ne m'en dites rien — grands combats pour la haine,
Et pour l'amour aussi!

A Benvolio, qui lui prend les mains avec émotion.

Cher Benvolio, ma peine
T'afflige... bon cœur!

A Mercutio qui rit et se moque.

Toi, tu perds tes traits railleurs.
Roméo, voyez-vous, est quelque part ailleurs!

Amour! chaos informe! illusion charmante!
Sérieuse chimère! espoir qui nous tourmente!
Délice empoisonné! grâce!...

MERCUTIO.

Et ta déité
C'est toujours Rosaline?

ROMÉO.

Et qui donc? — la beauté
Avec elle mourra. — Vierge insensible!

BENVOLIO.

A-t-elle
Juré contre l'amour une haine mortelle?

ROMÉO.

Mortelle! — car son vœu fatal mène au trépas
Le cœur qui vit pour elle et ne l'attendrit pas.

MERCUTIO.

Donc il faut l'oublier, et ta gaîté première...

ROMÉO.

L'aveugle tout à coup privé de la lumière,
Oublia-t-il jamais le spectacle des cieux?

BENVOLIO.

Dans ton cœur fasciné laisse entrer par tes yeux
Quelque nouvel amour... Contemple d'autres belles.

ROMÉO.

J'ai pour tout autre amour un cœur, des yeux rebelles.

MERCUTIO.

Ce n'est pas le premier qui troubla ta raison
Ainsi...

ROMÉO.

Paix!... Mercutio; point de comparaison!

MERCUTIO.

Écoute : cette nuit (la rencontre est heureuse)
Le vieux Capulet donne une fête nombreuse
Où toutes les beautés de Vérone viendront

Disputer de fraîcheur, des roses sur le front.
C'est un gala qui tient à d'anciennes coutumes;
Nous sommes à deux pas, et j'attends nos costumes.
Viens-y.

ROMÉO.

Chez Capulet ?...

MERCUTIO

Aux vieux ressentiments
On fait trêve, ce soir; — sous nos déguisements
Nous brusquerons d'ailleurs tous les saluts d'usage.
— Si nos amphitryons nous font mauvais visage,
N'aurons-nous pas un masque? il rougira pour nous!
Et si ta Rosaline à ce grand rendez-vous
Allait se retrouver... quelle bonne fortune!
Du moins, y verras-tu trente beautés pour une
Qui remplaceront bien ses attraits envolés. —
Décidément, veux-tu venir?

ROMÉO.

Si vous voulez
Conduire la tristesse au bal, je suis des vôtres.

BENVOLIO.

Vraiment, il faudra bien faire comme les autres,
Et danser avec nous, mon cher.

ROMÉO.

Non, sur ma foi!
Vous avez le cœur libre et le pied léger; — moi,
C'est une âme de plomb, au plaisir inhabile,
Qui m'attache à la terre et me rend immobile.

Le jour baisse. — On voit arriver des masques et des pages avec des costumes et des flambeaux. — La maison de Capulet s'illumine peu à peu.

MERCUTIO.

Ah! voilà nos amis et nos masques! — Pas mal.

ROMÉO.

Je ne suis pas d'humeur à vous suivre à ce bal.

MERCUTIO.

Pourquoi? Les Capulets te font-ils peur, mon brave?

ROMÉO.

Non pas!... j'ai fait un songe...

MERCUTIO.

Ah! ceci devient grave,
Un songe!...

ROMÉO.

Un songe affreux, mais dont la vague horreur
Échappe à la mémoire en laissant la terreur!

MERCUTIO.

Je vois : la reine Mab t'a visité; — c'est elle
Qui fait, dans le sommeil, veiller l'âme immortelle.
Aussi mince et moins longue en toute sa hauteur
Que l'agate qui brille au doigt d'un sénateur,
Elle s'en va, traînée au vol par deux atomes,
Autour des lits dormeurs balancer des fantômes.
Une écorce de noix forme son char léger,
Qu'a creusé l'écureuil ou l'insecte étranger
Qui, depuis deux mille ans, travaille pour les fées;
Un sylphe y colora des pavots en trophées;
Sa triple roue ovale a, pour maigres rayons,
Les pattes du faucheux, dont nous nous effrayons;
Sur le magique char, l'aile d'une cigale
Étend l'abri mouvant de son ombre inégale;
Les brides, les harnais, frêles, inaperçus,
Sont les fils vaporeux que la vierge a tissus.
Établi sur le siége un moucheron nocturne,
Vêtu de gris, conduit la reine taciturne.
A l'os d'un grillon noir pend son fouet qui, dans l'air,
Dessine, en se jouant, la fuite d'un éclair.
Durant les nuits, la fée, en ce grêle équipage,
Galope follement dans le cerveau d'un page
Qui rêve espiègles tours et propos amusants;
De là, sur les genoux des hautains courtisans,
Elle marche : aussitôt ils font des révérences;
Sur le front d'un vieux juge : il rêve remontrances,
Épices et gibets; parmi les longs cheveux

D'une dame romaine : elle entend des aveux,
Des sonnets enflammés, de molles sérénades;
La fée en mille endroits poursuit ses promenades:
Tantôt elle s'accroche au nez d'un procureur,
Vite il flaire un procès, délicieuse erreur!
Tantôt elle se plaît, du bout de sa baguette,
A gratter le menton d'un gros abbé qui guette,
D'un air humble et contrit, un bon canonicat.
Elle escalade encor la nuque d'un soldat:
Il rêve d'ennemis qu'il pourfend, de cruzades,
De coutelas d'Espagne et de larges rasades;
Le tambour! la trompette! il s'éveille, et d'abord
Jure, et bâille en jurant toujours, puis se rendort.
C'est elle, c'est aussi la fée aventurière,
Qui des chevaux dans l'ombre émiette la litière,
Et dont elle aplatit et tresse avec douleur
Les crins ensorcelés, présage de malheur!
C'est elle enfin, dit-on, qui, dans un songe habille,
Coiffe de fleurs, ramène au bal la jeune fille...
Et lui fait entrevoir des mystères qu'un jour
A son cœur ignorant dévoilera l'amour!...
Mais le coq chante, adieu la Reine Mab!...

ROMÉO.

Gai, preste,
Bavard!... l'amour est loin!...

BENVOLIO.

Est-ce qu'ici l'on reste?
La fête va sans nous.

ROMÉO.

J'ai le pressentiment,
Dans le fond de mon cœur, qu'un sombre événement
Qui pend à mon étoile, attendait cette fête
Pour éclater soudain et tomber sur ma tête!
Oui, Benvolio!...

MERCUTIO, lui donnant un costume.

Fort bien!... étouffe ton chagrin
Sous le masque et l'habit d'un galant pèlerin.
Relève-moi ce front, et que tes yeux s'allument!
Là!...

BENVOLIO.

Partons. Comme nous, nos flambeaux se consument!

ROMÉO, prenant une torche.

Donnez; j'entre à ce bal ainsi qu'en un tombeau,
Triste, comme je suis, je porte le flambeau!
Que celui qui connaît mon destin, me dirige!

MERCUTIO.

Aux masques.

Battez, tambours! —

A Roméo, en le poussant.

Il faut que tu sois fou, te dis-je!

Ils sortent tous avec la troupe des masques et s'avancent vers la maison de Capulet. — Il fait presque nuit.

(Changement de décor.)

SCÈNE IV.

Une chambre dans la maison des Capulets.

LA SIGNORA CAPULET, LA NOURRICE puis JULIETTE.

LA SIGNORA CAPULET.

Nourrice, si ma fille est dans sa chambre encor,
Qu'elle vienne.

LA NOURRICE.

Je vais l'appeler.

Appelant à droite.

Mon trésor?
Mon agneau! Juliette!... Eh bien! où donc est-elle,
Cette petite fille?

JULIETTE, entrant.

Oui, j'accours. Qui m'appelle?
Ma mère, me voilà.

LA SIGNORA CAPULET

Nourrice, allez plus loin;
Laissez-nous seules. — Non, non, vous serez témoin

De tout ceci ; restez. — Juliette est d'un âge
Fort joli, n'est-ce pas?

LA NOURRICE.

Je puis sans badinage,
A trois minutes près, le dire tout d'un coup. —
Combien a-t-on d'ici jusques au cinq août?

LA SIGNORA CAPULET.

Dix jours.

LA NOURRICE.

A quelque jour que vienne dans l'année
Le soir du cinq août, c'est alors qu'elle est née
Et qu'elle aura quinze ans. — Elle et Suzanne (Dieu
Bénisse les bons cœurs!) se ressemblaient un peu
Comme étant toutes deux du même âge. — Ma fille,
Suzanne, est dans le ciel; elle était trop gentille
Et trop belle pour moi; — mais, pour y revenir,
Juliette — Jésus! — je dois m'en souvenir,
Voilà treize ans depuis le tremblement de terre,
Elle courait déjà sur l'herbe. — A ne rien taire,
Le seigneur Capulet partit pour Mantoue ; oui,

A la signora Capulet.

Et vous-même faisiez le voyage avec lui.
Contre le colombier j'étais assise, et vite
Voilà le colombier qui tremble, et la petite
Qui se laisse tomber, et mon mari pour lors...
(Que Dieu soit avec lui, c'était un joyeux corps!)
Il releva l'enfant qui criait comme un aigle :
« Ah! ah! déjà, friponne, ah! ah! petite espiègle,
« Dit-il, on vous y prend à faire des faux pas! »
Et la follette rit et dit : Oui. — N'est-ce pas?
J'ai la mémoire fraîche : Ah! ah! déjà, friponne,
Dit mon mari...

JULIETTE.

Bien, bien! arrêtez-vous, ma bonne.

LA NOURRICE.

C'est dit. Je n'étais plus très-jeune, voyez-vous,
Lorsque je vous reçus criant sur mes genoux;
Vous êtes la dernière enfant que j'ai nourrie,

Mais la plus belle aussi, comme la plus chérie.
Je mourrai sans regrets si je puis vivre assez
Pour vous voir mariée à quelqu'un que je sais.

LA SIGNORA CAPULET, à Juliette.

Et c'est de quoi je veux que nous parlions ensemble.
Le mariage, eh bien! dis-moi ce qu'il t'en semble?
Ton cœur en serait-il grandement affligé?

JULIETTE.

C'est un honneur auquel je n'ai jamais songé.
Je me trouve si bien auprès de vous, ma mère,
Qu'un changement d'état me ferait peur.

LA SIGNORA CAPULET.

Chimère!...
Enfant, je serai là, toujours, comme autrefois...
J'étais déjà ta mère à l'âge où je te vois.
Bref, le comte Pâris, jeune cousin du prince,
A demandé ta main...

LA NOURRICE.

Le parti n'est pas mince,
Et j'y songeais. Pâris! oh! c'est un cavalier!
C'est un seigneur, ma fille... et qui peut s'allier
A la plus belle fleur du printemps de Vérone.

LA SIGNORA CAPULET.

Ce soir, tu le verras, son air vaut sa couronne
De comte; penses-tu qu'il te plaise à ton tour!

JULIETTE.

Je le regarderai pour l'aimer, si l'amour
Peut naître d'un regard; mais les vœux de mon âme
Se régleront toujours sur vos conseils.

SAMSON, entrant.

Madame,
Les salons sont remplis de convives masqués,
Tout le monde vous cherche.

A Juliette.

On voit que vous manquez,
Le seigneur Capulet désire que l'on danse,
Je viens...

LA SIGNORA CAPULET.

Nous te suivons.

A Juliette.

Songe à ma confidence.

Tous sortent.

(Changement de décor.)

SCÈNE V.

La salle du bal magnifiquement éclairée. — Un orchestre au fond.

CAPULET, TYBALT, PARIS, DAMES ET CAVALIERS, en dominos et en costumes; puis LA SIGNORA CAPULET ET JULIETTE, et un peu après ROMÉO, MERCUTIO ET BENVOLIO. LA NOURRICE arrive vers la fin de la scène. — Roméo est en habit de pèlerin et Juliette en madone.

CAPULET, recevant ses conviés.

Salut, beaux cavaliers! Jeunes dames, salut!
Nous vous tenons. Au son du hautbois et du luth
Il faut s'évertuer, danser, je n'en dispense
Personne. Et c'est à qui m'obéira, je pense.

Entrent Roméo, Mercutio, Benvolio et leur suite, masqués.

Beaux masques, soyez tous les bienvenus ici!
J'ai vu le temps où, moi, j'avais un masque aussi,
Et le cœur plein de joie et les yeux pleins de flammes...
Où je parlais tout bas à l'oreille des dames!...
Ah! c'était le beau temps! Il est passé! passé!...
Allons, musiciens, le bal est commencé;
Place; ouvrez le bal, vous, gentilles demoiselles;
A votre âge, les pieds, pour la danse, ont des ailes.
Donnez plus de flambeaux, là-bas.

A Tybalt.

Mon cher neveu,
Veillez à tout.

A un vieux parent.

Et nous, asseyons-nous un peu,

Bon cousin Capulet. Nous assistons aux fêtes,
Mais c'est pour la jeunesse, hélas! qu'elles sont faites!

On danse.

Capulet s'entretient bas avec Pâris et bientôt le laisse danser avec Juliette.

ROMÉO, apercevant Juliette que Pâris emmène à la danse au fond du théâtre.

Oh! les dames, les fleurs, les lustres ont pâli!
D'une seule beauté tout le bal est rempli!
Des cieux, pour un moment, n'est-elle point venue?

A Benvolio.

Benvolio, vois-tu pas cette jeune inconnue?

BENVOLIO.

Elle est jolie.

ROMÉO.

Oh! Dieu! l'enchantement la suit.
Son éclat virginal sur le front de la nuit
Brille, comme une perle avec grâce enchaînée,
Pare d'un africain l'oreille basanée!
Oh! qui ne l'a pas vue ignore la beauté!
Je veux, après la danse, aller de son côté,
Je m'approcherai d'elle, et si ma main ravie
Touche un instant sa main, j'aurai connu la vie.
Jusqu'à l'heure où je suis, avais-je donc aimé?
Non!

Il suit des yeux Juliette et reste absorbé dans sa rêverie.

TYBALT, d'un peu loin, avec une colère concentrée.

A sa voix, cet homme (il ne s'est point nommé)
Doit être un Montagu qui, sous sa mascarade,
D'insulte et de mépris vient faire ici parade.
Par l'honneur de mon nom, je n'aurais nul remord
De tirer mon épée et de l'étendre mort!

CAPULET.

Qu'avez-vous, mon neveu? Qu'est-ce donc qui vous fâche?
Pourquoi vous emporter?

TYBALT.

Mon oncle, c'est un lâche!

Un Montagu qui vient chez vous nous provoquer,
Et reste à notre fête afin de s'en moquer!

CAPULET.

Serait-ce Roméo?

TYBALT.

C'est lui-même.

CAPULET.

Silence!
Laissez-le en paix, Tybalt; pas tant de violence!
Il m'a l'air d'un jeune homme accompli de tout point,
Et même on dit partout que Vérone n'a point
De cavalier plus noble et de plus d'espérance.
Je ne souffrirai pas, j'en donne l'assurance,
Que personne, entends-tu, l'insulte en ma maison,
Tybalt, écoute un peu ton oncle et la raison.

TYBALT.

Je ne puis devant moi souffrir un pareil hôte,
Il faut qu'il sorte.

CAPULET.

Non, vous avez la voix haute.
Suis-je le maître, ou vous? Paix! ou je saurai bien...

TYBALT, se retirant.

Je sors plein d'un courroux qu'à peine je retien;
Mais cette douceur feinte en mon âme a coutume
De se changer bientôt en sanglante amertune.

Il sort.

Pendant ce dialogue, le premier quadrille étant fini, Pâris a reconduit Juliette à sa place. Un peu après, Roméo danse avec elle au fond du théâtre. — Ballets qui occupent la scène. La signora Capulet fait les honneurs de la fête. On la perd souvent de vue. Pâris sort du bal en prenant congé de Capulet. — Roméo, après avoir dansé avec Juliette, la ramène sur le devant du théâtre. Il n'a plus son masque.

ROMÉO, toujours en habit de pèlerin, baisant la main de Juliette.

Si ma main d'une sainte osa toucher la main,
J'en ferai pénitence ainsi jusqu'à demain!

JULIETTE, toujours en costume de madone.

Beau pèlerin, c'est trop d'audace ou trop de craintes :
Les mains des pèlerins touchent les mains des saintes !

ROMÉO.

Oui, mais les pèlerins ont des lèvres aussi.

JULIETTE.

Pour prier seulement.

ROMÉO.

Ah ! souffrez donc qu'ici
Mes lèvres mille fois déposent leur prière.

Il lui baise encore la main.

LA NOURRICE, accourant. — A Juliette.

Votre mère voudrait vous dire un mot.

Juliette s'éloigne.

ROMÉO, à part.

Courrière
De malheur !

A la nourrice.

Quelle est donc sa mère ?

LA NOURRICE.

Ah ! s'il vous plaît,
L'épouse du seigneur Capulet.

ROMÉO.

Capulet !

LA NOURRICE.

C'est une bonne, sage et vertueuse dame ;
Moi, j'ai nourri leur fille, et qui l'aura pour femme
Devra dire : le ciel m'a fait un beau présent !

Elle va rejoindre Juliette.

ROMÉO, à part, avec angoisse.

Oh ! Dieu !... n'importe !...

MERCUTIO.

Eh bien ! partons-nous à présent ?

CAPULET.

Arrêtez, cavaliers. Ne partez pas encore.
Ne peut-on vous offrir?

On passe des sorbets.

MERCUTIO.

Votre offre nous honore,
Mais l'heure...

CAPULET.

Il le faut donc; eh bien! séparons-nous.
Bonne nuit, cavaliers; je vous rends grâce à tous.
Juliette!

Juliette revient embrasser son père.

MERCUTIO à Roméo.

Allons donc! la fête est terminée.

ROMÉO.

Et mon repos aussi! C'était ma destinée!

Tous les convives sortent lentement, en saluant. Roméo sort le dernier. — Capulet et sa femme en reconduisent quelques-uns et disparaissent.

JULIETTE, à sa nourrice, en lui montrant un des cavaliers qui sortent.

Nourrice, un mot : Quel est ce jeune cavalier?

LA NOURRICE.

Du riche Tibério c'est le jeune héritier.

JULIETTE, lui en montrant un autre.

Quel est celui qui vient de sortir tout à l'heure?

LA NOURRICE, regardant dehors.

C'est Petruccio, je crois, mais je vais...

JULIETTE, montrant enfin Roméo.

Non, demeure...
Et celui qui s'éloigne et revient sur ses pas,
En regardant toujours!...

LA NOURRICE.

Je ne le connais pas.

JULIETTE.

Cours demander son nom et dis-le-moi bien vite.

La nourrice va s'informer.

Il a de ces regards qu'aucun regard n'évite.
Ah! s'il est marié, funèbres fleurs du bal,
J'ai peur que mon tombeau soit mon lit nuptial!

LA NOURRICE, revenant troublée.

Roméo Montagu! l'unique enfant, ma fille,
Du plus grand ennemi...

JULIETTE.

De toute ma famille!
L'amour né dans la haine! implacable hasard!
Ah! je l'ai vu trop tôt, et le connais trop tard!

LA NOURRICE.

Qu'est-ce que cela?

JULIETTE.

Rien. Je repasse en ma tête
Des vers que mon danseur m'a dits pendant la fête!

LA NOURRICE, la pressant un peu dans ses bras!

Je sens votre cœur battre et votre main frémir...
Le bal vous trouble encor, venez dormir.

JULIETTE, la main sur son cœur.

Dormir!

La nourrice l'emmène.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Nuit. — Le jardin des Capulets — A gauche, un pavillon avec un balcon. — De grands arbres au fond et à droite. — La lune se lève et éclaire le pavillon. — On entend des chants et des rires derrière le théâtre.

Chanson de jeunes cavaliers sortant du bal, chantée derrière la scène, au lever du rideau[1].

PREMIER CHŒUR.

Eh! Capulets, bonsoir!

DEUXIÈME CHŒUR.

Cavaliers, au revoir!

LES DEUX CHŒURS.

Ah! quelle nuit! quel festin!
Bal divin,
Que de folles
Paroles,
Sous la gaze et le satin!
Belles Véronaises,
Sous les grands mélèzes,
Allez rêver de danse et d'amour,
Jusqu'au jour!

Les voix se perdent dans le lointain.

ROMÉO, seul. Il vient de franchir les murs du jardin.

Avec eux plus longtemps pouvais-je rire ainsi,
Et me traîner plus loin quand mon cœur est ici!

1. Cette chanson fait partie de la symphonie dramatique de *Roméo et Juliette*, dont les paroles sont de moi, et dont la musique est un des chefs-d'œuvre de M. Hector Berlioz. — Si, par quelque obstacle très-fâcheux, elle ne pouvait pas être exécutée au théâtre, elle devrait être remplacée par une musique instrumentale, avec des voix sans paroles. (*Note de l'auteur.*)

Ah! l'on rit de l'amour avant de le connaître!
Quelle clarté, là-bas, luit à cette fenêtre?

Juliette paraît derrière une fenêtre éclairée par un flambeau.

Approchons... — C'est le jour naissant, c'est le soleil!
C'est Juliette! — Viens, astre pur et vermeil!
Lève-toi plus brillant que celui qui m'éclaire;
Oui, Diane jalouse a pâli de colère
En se voyant moins blanche et moins belle que toi,
Qui n'es qu'une mortelle attachée à sa loi.
Oh! renonce à son culte, à cette loi fatale;
Dépouille, pour aimer, ta robe de vestale:
La couleur en est triste et ne te convient pas.
Je voudrais fuir... un charme enchaîne ici mes pas.
Voilà ma souveraine, oui, c'est ma bien-aimée.
Viens, apprends tous les noms dont mon cœur t'a nommée!

Juliette s'avance sur le balcon, absorbée dans sa rêverie et sans rien entendre.

Je crois la voir parler et n'entends pas sa voix...
Ses yeux ont un langage, ils parlent, je les vois!
Je voudrais leur répondre... Ah! témérités folles!
Est-ce pour moi qu'ils ont de ces douces paroles?
Qu'ils sont éblouissants! — Si, dans la nuit, ses yeux
Comme une double étoile étincelaient aux cieux,
Tous les oiseaux, trompés au feu qui les décore,
Chanteraient dans la nuit croyant fêter l'aurore!
Moi, j'attendrais ainsi l'aurore de demain...
Et le soir!... Son beau front s'est penché sur sa main..
Que ne suis-je le gant qui dans sa main se joue?
J'effleurerais longtemps les roses de sa joue!

JULIETTE, au balcon, se croyant seule.

Un rêve!...

ROMÉO.

Elle a parlé! bel ange, parle encor!
Tu parais, sous ton voile et sur ton balcon d'or,
Un divin messager que les regards profanes
Suivent resplendissant dans les nuits diaphanes,
Porté par un nuage en un ciel pur et clair,
Et voguant lentement sur les ondes de l'air!

JULIETTE, *sans voir Roméo.*

Roméo ! Roméo ! Pourquoi faut-il, cher ange,
Que tu sois Roméo ! Change un nom fatal, change,
Ne sois plus Montagu, par grâce ! ou, si tu l'es,
Juliette n'est plus l'enfant des Capulets !

ROMÉO, *à part.*

En vain je veux parler; elle parle, et j'écoute.

JULIETTE, *continuant.*

Tu n'es mon ennemi que par ton nom sans doute !
N'étant pas Montagu tu serais toi toujours.
Ce nom de Montagu, que fait-il aux amours?
Ah ! la fleur favorite, où le zéphyr se pose,
Sous un nom différent serait encor la rose !
S'en exhalerait-il un moins doux parfum ? non.
Ainsi, mon Roméo, quand il perdrait son nom,
N'en garderait pas moins sa grâce et tout son charme...
Prends donc quelque pitié de ma première larme;
Laisse donc, Roméo, ce nom qui n'est pas toi...
Et, pour ce sacrifice, accepte, accepte-moi !

ROMÉO, *élevant la voix.*

Ah ! donne-moi le nom de ton bien-aimé, donne,
Et j'abjure le mien, et je te l'abandonne !

JULIETTE, *sans le reconnaître.*

A cette heure, en ce lieu, quel es-tu, toi qui viens
Surprendre mes secrets, ou me parler des tiens !

ROMÉO.

Par quel nom te répondre ? Ah ! si tu le repousses,
Mon nom m'est odieux.

JULIETTE.

Des paroles si douces !
De cette voix à peine en ai-je entendu cent;
Mais mon cœur se souvient, j'en reconnais l'accent.
Je frémis comme au bal ! — Dis-moi, noble jeune homme,
N'est-ce pas Roméo... Montagu, qu'on te nomme ?

ROMÉO.

Non... s'ils ont tous les deux ta haine ou ton dédain.

JULIETTE.

Dis-moi... par quel miracle es-tu dans ce jardin?
Comment oser franchir ces murs inaccessibles?
Comment oser tenter des choses impossibles?
Ah! si quelqu'un des miens te surprend en ces lieux,
C'est la mort! Mes parents te tueraient à mes yeux!

ROMÉO.

Aux ailes de l'amour nul rempart ne s'oppose,
Et tout ce que l'amour peut tenter, l'amour l'ose.
Je ne suis point instruit dans l'art des matelots,
Mais je t'irais chercher par delà tous les flots.
Je ne crains que toi seule... et pourvu que tu m'aimes,
Qu'importe tes parents, leurs cris, leurs poignards mêmes!
Ah! plutôt sous leur haine ici perdre le jour,
Que de le conserver mille ans, sans ton amour!
Mais, chasse, en souriant, un sinistre présage!

JULIETTE, s'appuyant sur le balcon.

Sans ce voile des nuits qui couvre mon visage,
Tu verrais se baisser mes yeux, mon bien-aimé,
Et rougir la pudeur sur mon front enflammé;
Car tu m'as entendu révéler un mystère
Dont je croyais la nuit seule dépositaire.
Je voudrais bien pouvoir reprendre mes aveux;
Roméo, parle, parle; est-ce que tu le veux?
Eh bien! on peut encor s'armer d'un front sévère,
Et te répondre : *non*... si ton cœur le préfère.
Autrement, mes aveux ont pour moi tant d'appas,
Que pour le monde entier je ne les nierais pas...
Vraiment, beau Montagu, vraiment je suis trop tendre,
Les promesses d'aimer doivent se faire attendre!...
Oui, mais à Juliette ose te confier,
Tout mon amour est là pour me justifier.
Sous de feintes froideurs les dames de Vérone
Cachent un peu d'amour qu'un grand art environne.
Un peu d'amour sans doute est facile à cacher,
Et ce n'est pas mourir que de se l'arracher...
Mais moi... comprends-moi donc, et dans ma bouche excuse
L'aveu fait à la nuit et qu'a surpris ta ruse.

Tu vois mon cœur, pardonne, et ne va pas juger
Que pour être si faible il deviendra léger.

ROMÉO.

Ah! j'en prends à témoin cette lune argentée
Qui te montre si blanche à ma vue enchantée!

JULIETTE.

Oh! non, ne jure pas une seconde fois
Par cet astre inconstant qui change tous les mois!

ROMÉO.

Et par quel serment?

JULIETTE.

Tiens, aucun, je t'en conjure:
Les serments d'un volage en feraient un parjure,
Voilà tout. — Laisse-moi; va, ce germe d'amour
Déposé dans nos cœurs pourra fleurir un jour!
Va, que dans ton sommeil ton âme se souvienne
Et goûte le repos qui passe dans la mienne!

ROMÉO.

Eh quoi! ma Juliette ose-t-elle, en effet,
Me renvoyer si vite et si peu satisfait?

JULIETTE.

Comment? et que peux-tu de plus exiger d'elle?

ROMÉO.

L'échange d'un amour comme le mien fidèle.

JULIETTE.

Mon cœur avant ton cœur a pu s'abandonner,
Et je voudrais avoir encore à le donner.

ROMÉO.

Est-ce que tu voudrais déjà me le reprendre?
Et pourquoi?

JULIETTE.

Seulement afin de te le rendre! —
J'entends du bruit... Trois mots encore, et puis, adieu!
Si notre mariage est ton but, en quel lieu
Et dans quel temps veux-tu qu'un moine nous bénisse?

Demain, je t'enverrai ma fidèle nourrice,
Et tu me répondras, et j'irai mettre alors,
J'irai mettre à tes pieds mon nom, tous mes trésors,
Et par tout l'univers nous pourrons fuir ensemble...

LA NOURRICE, dans l'intérieur.

Madame!

JULIETTE.

Un instant... mais si ton amour ressemble
Aux profanes amours, je te prie à genoux...

LA NOURRICE, dans l'intérieur.

Madame!

JULIETTE.

Me voici!... de tout rompre entre nous
Et de me laisser seule à ma douleur muette.
Adieu, demain matin j'enverrai.

ROMÉO.

Juliette!
Que ma vie et mon sang...

JULIETTE.

Mille fois, adieu!

Elle disparaît.

ROMÉO, seul.

Quoi!...
Ah! mille fois malheur d'être privé de toi!
Au-devant de l'amour l'amour s'élance et vole
Comme un enfant qui fuit ses livres et l'école;
Mais, en quittant l'amour, dont il se sent lier,
L'amour est triste et pleure, ainsi que l'écolier
Quand le maître en grondant au travail le ramène.

JULIETTE, reparaissant au balcon, et appelant d'une voix étouffée.

Roméo! Roméo! l'esclavage ose à peine
Soupirer. Je voudrais frapper l'écho des bois
Du nom de Roméo jusqu'à briser sa voix!

ROMÉO, revenant.

C'est mon amante encor qui par mon nom m'appelle!
Que la voix d'une amante au sein des nuits est belle!

JULIETTE, sans voir Roméo.

Roméo ! Roméo ! Pourquoi faut-il, cher ange,
Que tu sois Roméo ! Change un nom fatal, change,
Ne sois plus Montagu, par grâce ! ou, si tu l'es,
Juliette n'est plus l'enfant des Capulets !

ROMÉO, à part.

En vain je veux parler; elle parle, et j'écoute.

JULIETTE, continuant.

Tu n'es mon ennemi que par ton nom sans doute !
N'étant pas Montagu tu serais toi toujours.
Ce nom de Montagu, que fait-il aux amours ?
Ah ! la fleur favorite, où le zéphyr se pose,
Sous un nom différent serait encor la rose !
S'en exhalerait-il un moins doux parfum ? non.
Ainsi, mon Roméo, quand il perdrait son nom,
N'en garderait pas moins sa grâce et tout son charme...
Prends donc quelque pitié de ma première larme;
Laisse donc, Roméo, ce nom qui n'est pas toi...
Et, pour ce sacrifice, accepte, accepte-moi !

ROMÉO, élevant la voix.

Ah ! donne-moi le nom de ton bien-aimé, donne,
Et j'abjure le mien, et je te l'abandonne !

JULIETTE, sans le reconnaître.

A cette heure, en ce lieu, quel es-tu, toi qui viens
Surprendre mes secrets, ou me parler des tiens !

ROMÉO.

Par quel nom te répondre ? Ah ! si tu le repousses,
Mon nom m'est odieux.

JULIETTE.

Des paroles si douces !
De cette voix à peine en ai-je entendu cent;
Mais mon cœur se souvient, j'en reconnais l'accent.
Je frémis comme au bal ! — Dis-moi, noble jeune homme,
N'est-ce pas Roméo... Montagu, qu'on te nomme ?

ROMÉO.

Non... s'ils ont tous les deux ta haine ou ton dédain.

JULIETTE.

Dis-moi... par quel miracle es-tu dans ce jardin?
Comment oser franchir ces murs inaccessibles?
Comment oser tenter des choses impossibles?
Ah! si quelqu'un des miens te surprend en ces lieux,
C'est la mort! Mes parents te tueraient à mes yeux!

ROMÉO.

Aux ailes de l'amour nul rempart ne s'oppose,
Et tout ce que l'amour peut tenter, l'amour l'ose.
Je ne suis point instruit dans l'art des matelots,
Mais je t'irais chercher par delà tous les flots.
Je ne crains que toi seule... et pourvu que tu m'aimes,
Qu'importe tes parents, leurs cris, leurs poignards mêmes!
Ah! plutôt sous leur haine ici perdre le jour,
Que de le conserver mille ans, sans ton amour!
Mais, chasse, en souriant, un sinistre présage!

JULIETTE, s'appuyant sur le balcon.

Sans ce voile des nuits qui couvre mon visage,
Tu verrais se baisser mes yeux, mon bien-aimé,
Et rougir la pudeur sur mon front enflammé;
Car tu m'as entendu révéler un mystère
Dont je croyais la nuit seule dépositaire.
Je voudrais bien pouvoir reprendre mes aveux;
Roméo, parle, parle; est-ce que tu le veux?
Eh bien! on peut encor s'armer d'un front sévère,
Et te répondre : *non*... si ton cœur le préfère.
Autrement, mes aveux ont pour moi tant d'appas,
Que pour le monde entier je ne les nierais pas...
Vraiment, beau Montagu, vraiment je suis trop tendre,
Les promesses d'aimer doivent se faire attendre!...
Oui, mais à Juliette ose te confier,
Tout mon amour est là pour me justifier.
Sous de feintes froideurs les dames de Vérone
Cachent un peu d'amour qu'un grand art environne.
Un peu d'amour sans doute est facile à cacher,
Et ce n'est pas mourir que de se l'arracher...
Mais moi... comprends-moi donc, et dans ma bouche excuse
L'aveu fait à la nuit et qu'a surpris ta ruse.

Devant les pas du jour, la nuit traînant des voiles
Parsemés de rayons et d'ombres et d'étoiles,
Comme un homme ivre marche et fuit en chancelant,
De peur que le soleil n'ouvre son œil brûlant.
Avant que l'astre, roi de la terre embrasée,
Ait séché de ses feux la nocturne rosée,
Allons, il faut remplir ma corbeille de fleurs,
De simples de tout genre et de toutes couleurs,
Et d'herbes au parfum suave et salutaire,
Et de plantes au suc envenimé. — La terre
Est de tout ce qui vit, la tombe et le berceau.
Nous voyons de son sein, herbe, plante, arbrisseau,
Grands chênes aux cent bras, lourds métaux, légers sables,
Inconstantes moissons, rochers impérissables,
Éclore, enfants nombreux de sa fécondité!
Quel luxe intelligent! quelle variété
Au travail de la terre incessamment préside!
Dans ses productions, oh! quel pouvoir réside!
Dans tout ce qui végète ou respire, il n'est rien
De si bas qui pourtant ne cache quelque bien,
Rien de si bon, qui loin de sa ligne ordinaire
Détourné follement, en mal ne dégénère.
En vice même on voit la vertu se changer,
A défaut de raison pour la bien diriger;
Et, par quelques beaux faits, quelque grand acte, il semble
Que le vice, un instant à la vertu ressemble :

Il prend une fleur dans son panier.

Cette petite fleur, qui croît sur le gazon,
Dans son rose calice enferme le poison,
Et dans ses plis secrets avec art parvenue,
La médecine y trouve une force inconnue.
Parfum, elle séduit d'abord les sens — liqueur,
Elle tue à la fois et les sens et le cœur.
Au sein de l'homme ainsi, bien qu'il n'y pense guère,
Campent deux ennemis qui sont toujours en guerre :
La volonté rebelle et la grâce d'en haut.
Quand le mauvais principe a le dessus, il faut
Que l'homme intérieur se dessèche à sa flamme
Et meure consumé! — c'est le poison de l'âme.

Il rêve.

ROMÉO, entrant précipitamment.

Mon père! le Seigneur tout-puissant soit loué
Qui veut que je vous aie aujourd'hui salué!

DOM LAURENCE, se retournant.

Quelle voix me salue avec un si doux charme?
Dieu vous garde, mon fils, tant de hâte m'alarme!
Quel soin vous a sitôt chassé de votre lit?
Dans les yeux du vieillard le tourment s'établit,
Pour ses arides nuits point de pavot qui naisse;
Mais dans la couche où dort et s'étend la jeunesse,
Dont la pensée est libre et le front coloré,
Là règnent l'espérance et le sommeil doré.
Quelque chagrin sans doute...

ROMÉO.

Un bien grand chagrin : j'aime!

DOM LAURENCE.

Expliquez-vous?

ROMÉO.

Sachez que par un tratagème,
Ou par un coup du sort, j'ai pu me voir admis
A passer tout un soir avec mes ennemis;
Qu'une blessure ardente a pénétré mon âme,
Que j'ai nommé mon ange et ma reine et ma femme
La belle Juliette, hélas! l'unique enfant
Des Capulets, qu'en vain tant de haine défend.
Sachez que son amour (faveur surnaturelle!)
S'est éveillé pour moi comme le mien pour elle...
Quand, en quel lieu nos cœurs se sont trouvés, comment
Un regard a trahi leur secret sentiment,
Par quels mots imprévus, par quelle audace étrange,
De notre amour craintif nous avons fait l'échange,
Qu'importe? Nous souffrons, et je viens vous prier
De nous prêter secours et de nous marier.

DOM LAURENCE.

Par saint François, mon fils, quel changement bizarre!
Où donc est Rosaline et sa beauté si rare,
Votre langueur si tendre et vos feux exigeants?

Devant les pas du jour, la nuit traînant des voiles
Parsemés de rayons et d'ombres et d'étoiles,
Comme un homme ivre marche et fuit en chancelant,
De peur que le soleil n'ouvre son œil brûlant.
Avant que l'astre, roi de la terre embrasée,
Ait séché de ses feux la nocturne rosée,
Allons, il faut remplir ma corbeille de fleurs,
De simples de tout genre et de toutes couleurs,
Et d'herbes au parfum suave et salutaire,
Et de plantes au suc envenimé. — La terre
Est de tout ce qui vit, la tombe et le berceau.
Nous voyons de son sein, herbe, plante, arbrisseau,
Grands chênes aux cent bras, lourds métaux, légers sables,
Inconstantes moissons, rochers impérissables,
Éclore, enfants nombreux de sa fécondité !
Quel luxe intelligent ! quelle variété
Au travail de la terre incessamment préside !
Dans ses productions, oh ! quel pouvoir réside !
Dans tout ce qui végète ou respire, il n'est rien
De si bas qui pourtant ne cache quelque bien,
Rien de si bon, qui loin de sa ligne ordinaire
Détourné follement, en mal ne dégénère.
En vice même on voit la vertu se changer,
A défaut de raison pour la bien diriger ;
Et, par quelques beaux faits, quelque grand acte, il semble
Que le vice, un instant à la vertu ressemble :

Il prend une fleur dans son panier.

Cette petite fleur, qui croît sur le gazon,
Dans son rose calice enferme le poison,
Et dans ses plis secrets avec art parvenue,
La médecine y trouve une force inconnue.
Parfum, elle séduit d'abord les sens — liqueur,
Elle tue à la fois et les sens et le cœur.
Au sein de l'homme ainsi, bien qu'il n'y pense guère,
Campent deux ennemis qui sont toujours en guerre :
La volonté rebelle et la grâce d'en haut.
Quand le mauvais principe a le dessus, il faut
Que l'homme intérieur se dessèche à sa flamme
Et meure consumé ! — c'est le poison de l'âme.

Il rêve.

ROMÉO, entrant précipitamment.

Mon père! le Seigneur tout-puissant soit loué
Qui veut que je vous aie aujourd'hui salué!

DOM LAURENCE, se retournant.

Quelle voix me salue avec un si doux charme?
Dieu vous garde, mon fils, tant de hâte m'alarme!
Quel soin vous a sitôt chassé de votre lit?
Dans les yeux du vieillard le tourment s'établit,
Pour ses arides nuits point de pavot qui naisse;
Mais dans la couche où dort et s'étend la jeunesse,
Dont la pensée est libre et le front coloré,
Là règnent l'espérance et le sommeil doré.
Quelque chagrin sans doute...

ROMÉO.

Un bien grand chagrin: j'aime!

DOM LAURENCE.

Expliquez-vous?

ROMÉO.

Sachez que par un tratagème,
Ou par un coup du sort, j'ai pu me voir admis
A passer tout un soir avec mes ennemis;
Qu'une blessure ardente a pénétré mon âme,
Que j'ai nommé mon ange et ma reine et ma femme
La belle Juliette, hélas! l'unique enfant
Des Capulets, qu'en vain tant de haine défend.
Sachez que son amour (faveur surnaturelle!)
S'est éveillé pour moi comme le mien pour elle...
Quand, en quel lieu nos cœurs se sont trouvés, comment
Un regard a trahi leur secret sentiment,
Par quels mots imprévus, par quelle audace étrange,
De notre amour craintif nous avons fait l'échange,
Qu'importe? Nous souffrons, et je viens vous prier
De nous prêter secours et de nous marier.

DOM LAURENCE.

Par saint François, mon fils, quel changement bizarre!
Où donc est Rosaline et sa beauté si rare,
Votre langueur si tendre et vos feux exigeants?

Comme il s'allume et meurt l'amour des jeunes gens
Rosaline! était-il une femme pareille!
Tes longs soupirs encor fatiguent mon oreille;
Je vois encor tes pleurs, qui n'avaient point menti,
Ta joue en est humide... et l'amour est parti!

ROMÉO.

Vous m'aviez bien souvent prescrit, dès l'origine,
D'éteindre cet amour!...

DOM LAURENCE.

Mais non pas, j'imagine,
Pour en produire un autre.

ROMÉO.

Ah! je tombe à vos piés!
C'est à présent que j'aime! oh! oui! si vous saviez
Dans quel songe divin mon cœur troublé repose!
J'étais fou! — ce n'est plus du tout la même chose!
Puis, celle que j'adore est tendre, et m'aime aussi;
L'autre avec mon amour n'en usait pas ainsi.

DOM LAURENCE.

Que la Vierge et le saint fondateur de notre Ordre,
De vos sens exaltés tempèrent le désordre!
L'amour n'est qu'une fièvre aux accès fugitifs.

Après avoir réfléchi un moment.

Jeune homme, toutefois, par de graves motifs,
Je veux à vos désirs prêter mon ministère.
Cette union bénie ainsi dans le mystère,
Peut ramener la paix entre vos deux maisons.
En breuvage innocent on change les poisons!
Ce soir, si Dieu m'entend, nous aurons cette joie.

ROMÉO.

Viennent tous les chagrins auxquels l'homme est en proie,
Qu'ils viennent tous! jamais ils n'auront balancé
Le délice d'un jour avec elle passé!
Oui, joignez seulement, sanctifiant nos flammes,
Nos bienheureuses mains, comme Dieu joint nos âmes,
Et que la tombe s'ouvre après... j'aurai goûté
L'infini du bonheur avant l'éternité!

DOM LAURENCE.

Allons prier le Ciel de former cette chaîne
Qui dans un nœud d'amour doit étouffer la haine.

Ils sortent par le fond.

(Changement de décor.)

SCÈNE III.

Une place de Vérone.

(La même qu'au premier acte.)

ENTRENT MERCUTIO ET BENVOLIO.

MERCUTIO.

Où donc ce Roméo va-t-il?

BENVOLIO.

Je n'en sais rien.
Mais il n'est pas rentré chez son père.

MERCUTIO.

Fort bien!
Pas rentré de la nuit! excellente nouvelle!
C'est l'amour qui lui trouble à ce point la cervelle?

BENVOLIO.

Un billet de Tybalt arrive à la maison.

MERCUTIO.

Oh! oh! c'est un cartel!

BENVOLIO

Il y fera raison.
Ah! pauvre Roméo! sans être un grand prophète,
Je le vois déjà mort, et son affaire est faite.
Oui, l'œil noir d'une belle, au teint blanc, l'a tué.
Sur pied, toute la nuit, il s'est évertué
A roucouler l'amour... Comment veux-tu qu'il fasse
Pour répondre à Tybalt, et le voir face à face?

BENVOLIO.

Quel homme est donc Tybalt?

MERCUTIO.

Oh! c'est un aigre-fin!
Un héros pour l'escrime, un virtuose enfin!
Toujours prêt à la botte, et qui se met en garde,
Comme tu chanterais une ariette... il garde
Les distances, le temps, la mesure... il faut voir!
Il pousse son épée... une, deux, et bonsoir!
La troisième est au corps et vous fait rendre l'âme.
Un damné querelleur, une première lame,
Et qui d'un bon duel jamais ne s'effraya.
Hum! la botte immortelle, et *le revers, le ha!*

BENVOLIO.

Le quoi? que dis-tu donc?

MERCUTIO.

Que le diable confonde
Leurs stupides façons, leurs airs de l'autre monde!
Et le nouveau jargon et les grasseyements
De ces messieurs, faquins à se croire charmants
Avec leur ton mielleux, et fade, et leur voix aigre!...

Roméo paraît dans le fond, cherchant des yeux autour de l'église.

BENVOLIO.

Ah! voici Roméo!

MERCUTIO.

Bon. — Es-tu pâle et maigre,
L'ami! donnerais-tu dans les vers langoureux
Qui tombaient du cerveau de Pétrarque amoureux!
Mais, auprès de ta dame, avec toi je m'en vante,
Sa Laure, n'est-ce pas, n'était qu'une servante;
Hélène, Héro, Thysbé n'étaient, toutes les trois,
Que des singes; Didon, qu'une *dondon,* je crois,
Et Cléopâtre, rien, rien qu'une douairière
D'Égypte, et cætera. — Çà, changeons de matière:
Cette nuit, comme un cerf, tu nous as échappé!...

ROMÉO.

Pardon, trêve d'esprit, j'ai le cœur occupé.

MERCUTIO.

Mieux vaut tuer le temps à ces mauvaises pointes,
Qu'à soupirer, les yeux en l'air et les mains jointes!

On entend sonner dix heures à l'église Saint-Paul.

ROMÉO.

Dix heures! — Rien...

Il s'éloigne avec des signes d'impatience. — Arrivent la nourrice et Pétro.

MERCUTIO, riant.

Ah! ah! un léger brick, et puis
Une vieille gabare!

LA NOURRICE, essoufflée et faisant la dame.

Eh! Pétro, je ne puis...
Pétro, mon éventail, vite.

MERCUTIO.

Excellent usage
Pour rafraîchir le sang et cacher le visage!

LA NOURRICE.

Je vous donne, seigneurs, le bonjour à vous tous.

MERCUTIO.

Et nous, nous vous donnons le bonsoir.

LA NOURRICE.

Sauriez-vous
Me dire où je pourrais rencontrer, à cette heure,
Le jeune Roméo.

MERCUTIO.

C'est là bas qu'il demeure.

ROMÉO s'avançant avec un signe d'intelligence.

Oui, mais il est ici, c'est moi.

LA NOURRICE.

Beau cavalier,
Puis-je vous dire un mot, seule, en particulier?

BENVOLIO.

On va lui proposer quelque souper sans doute.

MERCUTIO.

Eh! oui, ne vois-tu pas ce que c'est?

A Roméo.

Mais écoute,
Roméo; nous dînons chez ton père. Y viens-tu?

ROMÉO.

Je vais vous suivre.

MERCUTIO, *à la nourrice.*

Adieu, très-austère vertu,
Très-vénérable dame, adieu!

Mercutio et Benvolio sortent en riant.

LA NOURRICE, *à Roméo.*

J'étouffe! Oh! dites,
Quel est cet insolent, aux paroles maudites?

ROMÉO, *impatient.*

C'est un homme, nourrice, abandonné de Dieu.
Mais...

LA NOURRICE.

Qu'il parle sur moi, qu'il s'en avise un peu!
Qu'il parle! On en a fait taire de plus habiles!

A Pétro.

Et toi, qui restes là les deux bras immobiles!

A Roméo.

Enfin... (cet impudent!) — Je venais de la part
De ma jeune maîtresse, et j'arrive un peu tard,
Un tel chemin!... C'était... mais je vous en supplie,
Avant tout, dites-moi si c'est une folie,
Seigneur, que vous voulez lui faire faire?...

ROMÉO.

O ciel!

LA NOURRICE.

Car, ce serait un acte indigne, un jeu cruel...
Une si jeune fille...

ROMÉO.

Assez. Je vous proteste...

LA NOURRICE.

Bon cœur! Eh! oui, vraiment! Je lui dirai de reste
Tout cela. Quelle joie! Et je cours de ce pas...

ROMÉO.

Et que lui direz-vous?... Vous ne m'écoutez pas.

LA NOURRICE.

Je lui dirai, seigneur, que vous protestez ; comme...
Comme on proteste!... et c'est parler en honnête homme!

ROMÉO, impatient.

N'avez-vous rien pour moi?

LA NOURRICE, cherchant dans ses poches.

Si fait... Ah!

Elle lui remet un billet.

ROMÉO.

Que de temps!

Après avoir lu.

Dites-lui de venir au couvent. — Je l'attends,
Nous serons mariés, ce soir, dans la cellule
De Laurence...

Il lui donne une bourse.

Tenez!

LA NOURRICE.

Non. Je me fais scrupule;
Non, seigneur.

ROMÉO, insistant.

Tenez donc.

LA NOURRICE, prenant l'argent.

Non... Cet après-midi,
Elle y sera, seigneur, c'est moi qui vous le di.

ROMÉO.

Que Juliette au moins soit toujours obéie!...

Vous, nourrice, attendez derrière l'abbaye,
Mon page vous y joint et vous saurez pourquoi.

LA NOURRICE, après avoir salué.

Pétro, prends l'éventail et marche devant moi.

Elle sort avec Pétro.

ROMÉO, seul.

Le bonheur que tu fais, ah! que Dieu te le rende,
Messagère d'amour! — Mon extase est si grande
Que les anges jaloux doivent se dire entre eux :
Il est plus rayonnant que tous les bienheureux!

Il sort.

(Changement de décor au moyen d'un rideau de fond qui descend.)

SCÈNE IV.

Une chambre dans la maison de Capulet.

ENTRE JULIETTE, regardant avec impatience.

Quand neuf heures sonnaient ma nourrice est partie.
Que de temps s'est passé depuis qu'elle est sortie!
Au bout d'une heure, au plus, elle devait rentrer.
Elle n'a pu sans doute encor le rencontrer?...
Non. C'est qu'elle est infirme — anxiétés cruelles!
Les messagers d'amour devraient avoir des ailes;
Ils devraient à leurs pieds attacher les zéphyrs;
Ou plutôt, il faudrait qu'ils fussent les désirs
Qui s'élancent, dit-on, et traversent l'espace
Plus prompts dix mille fois que le rayon qui passe.
Maintenant, le soleil est à son plus haut point.
Midi sonne partout... Elle ne revient point!
Ah! si d'un jeune sang elle avait quelque goutte,
Elle devancerait la flèche, dans sa route;
Mes paroles l'auraient lancée à mon amant.
Un mot de lui me l'eût rendue en un moment!
Mais non, ces vieilles gens font toujours les malades;

Vous les voyez toujours pâles, toujours maussades,
Ils sont d'une lenteur!...

La nourrice paraît avec une échelle de corde sous son mantelet.

Ah! ah! tout est sauvé!
Chère nourrice, eh bien? quoi? l'avez-vous trouvé?
Pourquoi donc cet air triste? Ah! parlez, les nouvelles
Que vous me rapportez, nourrice, que sont-elles?
Mauvaises?... — dites-les toujours d'un air serein;
Bonnes? vous les gâtez avec cet air chagrin!

LA NOURRICE.

Quelle course! un instant! Jésus, je suis brisée!
Je suis hors d'haleine... Ouf!

Elle s'assied.

JULIETTE.

Vous voilà reposée!
Parlez! Que savez-vous de Roméo? Comment...

LA NOURRICE.

Oh! vous n'entendez rien à choisir un amant!
Il n'a pas le teint frais, l'œil vif...

JULIETTE.

Quel verbiage!
Si fait... Mais que dit-il de notre mariage?
Que dit-il?

LA NOURRICE.

Ah! la tête!... oh! la tête me fend!
Elle me bat si fort... et le dos! mon enfant,
Oh! le dos!... Quel chemin!

JULIETTE.

J'ai le cœur au supplice
De vous voir tant souffrir; — est-il vrai, ma nourrice,
Que vous souffriez tant?... Parlons de mon bonheur!

LA NOURRICE.

Votre amant m'a parlé comme un brave seigneur.
Où donc est votre mère?

JULIETTE.

Eh bien! elle est chez elle,
Où veux-tu qu'elle soit? grand merci de ton zèle.
Que de façons!...

LA NOURRICE, piquée.

C'est bon ! adressez-vous ailleurs.
Est-ce là votre baume à guérir mes douleurs ?
Désormais, vous ferez vos messages vous-même.

JULIETTE, apercevant l'échelle de corde.

Qu'avez-vous là ? — Que dit mon Roméo, s'il m'aime ?

LA NOURRICE, reprenant un ton de bonne humeur.

N'allez-vous pas, ce soir à confesse au couvent ?

JULIETTE.

Pourquoi ?

LA NOURRICE.

N'y manquez point. Partez, il fait bon vent,
Vous verrez là l'époux qui va vous rendre femme.
Le sang monte et petille à votre joue en flamme.
Vous ne vous fâchez plus... Courez, l'autel est prêt.
Moi, je reste. Quelqu'un m'a remis en secret
Cette échelle qui doit, à l'heure où la nuit tombe,
Conduire le ramier au nid de sa colombe.
Je vais dîner. Allez, ma fille, et servez Dieu.

JULIETTE.

Oui, je vole au bonheur. Chère nourrice, adieu !

La nourrice sort. — Au même instant on entend des hautbois et des violons dans la rue.

Une noce, je crois... Voyons !

Elle regarde par une fenêtre.

La mariée
Est une pauvre enfant, simplement habillée ;
Mais les amis lui font un cortége de roi...
Sa mère, en souriant, marche auprès d'elle... et moi !
Ah !...

Tombant à genoux.

Grand Dieu ! puisses-tu ne pas rendre éphémère
Ce bonheur qu'une fille a cherché sans sa mère !
Mais non, non... Eh ! pourquoi voudrais-tu nous punir ?
Tu nous as pardonné, car tu vas nous bénir.

Elle se relève et sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une place de Vérone.)

ARRIVENT MERCUTIO ET BENVOLIO.

Quatre domestiques les suivent et restent à l'écart.

BENVOLIO.

De grâce, Mercutio, rentrons dans nos demeures;
Vois, le jour est brûlant. J'entends sonner trois heures.
Déjà les Capulets sont hors de leur maison.
Le sang est enflammé dans l'ardente saison;
Nous n'éviterions pas quelque dispute ensemble;
Crois-moi, retirons-nous.

MERCUTIO.

Ce Benvolio ressemble
A ces batteurs qui, dès qu'ils entrent quelque part,
Déposent gravement leur épée à l'écart
En disant : Reste-là, sois bien sage, Dieu fasse
Qu'on ne me force pas à te changer de place! —
Et bientôt les voilà, pour rien le plus souvent,
Qui se battent avec le premier arrivant.

BENVOLIO.

Moi, de ces tapageurs? moi? c'est de la folie!

MERCUTIO.

Allons donc! il n'est pas, dans toute l'Italie,
Une tête plus chaude. Oui, si tu rencontrais
Un homme comme toi, cinq minutes après
Deux hommes pour longtemps seraient couchés par terre.

LA NOURRICE, piquée.

C'est bon! adressez-vous ailleurs.
Est-ce là votre baume à guérir mes douleurs?
Désormais, vous ferez vos messages vous-même.

JULIETTE, apercevant l'échelle de corde.

Qu'avez-vous là? — Que dit mon Roméo, s'il m'aime?

LA NOURRICE, reprenant un ton de bonne humeur.

N'allez-vous pas, ce soir à confesse au couvent?

JULIETTE.

Pourquoi?

LA NOURRICE.

N'y manquez point. Partez, il fait bon vent,
Vous verrez là l'époux qui va vous rendre femme.
Le sang monte et petille à votre joue en flamme.
Vous ne vous fâchez plus... Courez, l'autel est prêt.
Moi, je reste. Quelqu'un m'a remis en secret
Cette échelle qui doit, à l'heure où la nuit tombe,
Conduire le ramier au nid de sa colombe.
Je vais dîner. Allez, ma fille, et servez Dieu.

JULIETTE.

Oui, je vole au bonheur. Chère nourrice, adieu!

La nourrice sort. — Au même instant on entend des hautbois et des violons dans la rue.

Une noce, je crois... Voyons!

Elle regarde par une fenêtre.

La mariée
Est une pauvre enfant, simplement habillée;
Mais les amis lui font un cortége de roi...
Sa mère, en souriant, marche auprès d'elle... et moi!
Ah!...

Tombant à genoux.

Grand Dieu! puisses-tu ne pas rendre éphémère
Ce bonheur qu'une fille a cherché sans sa mère!
Mais non, non...Eh! pourquoi voudrais-tu nous punir?
Tu nous as pardonné, car tu vas nous bénir.

Elle se relève et sort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une place de Vérone.)

ARRIVENT MERCUTIO ET BENVOLIO.

Quatre domestiques les suivent et restent à l'écart.

BENVOLIO.

De grâce, Mercutio, rentrons dans nos demeures;
Vois, le jour est brûlant. J'entends sonner trois heures.
Déjà les Capulets sont hors de leur maison.
Le sang est enflammé dans l'ardente saison ;
Nous n'éviterions pas quelque dispute ensemble;
Crois-moi, retirons-nous.

MERCUTIO.

Ce Benvolio ressemble
A ces batteurs qui, dès qu'ils entrent quelque part,
Déposent gravement leur épée à l'écart
En disant : Reste-là, sois bien sage, Dieu fasse
Qu'on ne me force pas à te changer de place ! —
Et bientôt les voilà, pour rien le plus souvent,
Qui se battent avec le premier arrivant.

BENVOLIO.

Moi, de ces tapageurs? moi ? c'est de la folie!

MERCUTIO.

Allons donc! il n'est pas, dans toute l'Italie,
Une tête plus chaude. Oui, si tu rencontrais
Un homme comme toi, cinq minutes après
Deux hommes pour longtemps seraient couchés par terre.

Vous vous tueriez l'un l'autre — Eh ! c'est ton caractère !
Il te faut tous les jours un passe-temps nouveau.
De rixes, de cartels tu nourris ton cerveau.
N'as-tu donc pas encor, dans ta fureur risible,
Hier, cherché dispute à ce bourgeois paisible,
Parce que le pauvre homme, accroupi sur un banc,
Nouait ses souliers neufs avec un vieux ruban?
C'est dans ton sang. Le mal est irrémédiable ;
Et tu veux...

Tybalt et quelques Capulets paraissent au fond du théâtre.

BENVOLIO.

Chut! ce sont des Capulets.

MERCUTIO.

Du diable
Si je m'en inquiète!

TYBALT, à ses amis.

Attendez...

S'avançant seul vers Mercutio et Benvolio.

Cavaliers,
Un mot à l'un de vous.

MERCUTIO, d'un ton menaçant.

Tybalt, très-volontiers.
Mais accompagnez donc ce mot de quelque chose,
Passez de la parole au fait.

TYBALT.

Je m'y dispose
Pour peu que l'on m'en donne, ici, l'occasion.

MERCUTIO.

Pour peu que l'on en ait la bonne intention,
On la trouve soi-même.

TYBALT.

Oui, c'est bien dit, — au reste
Je te crois de concert avec Roméo.

MERCUTIO.

Peste!
De concert. — Sommes-nous des ménétriers? — Vien!

Nous te déchirerons les oreilles fort bien.

Mettant la main sur son épée.

Et voici mon archet pour commencer la danse.

BENVOLIO.

Plus loin ! on a les yeux sur nous ; de la prudence.

MERCUTIO.

Nous sommes bons à voir. Qu'on nous regarde! — Moi,
Je ne sors pas d'ici... je...

TYBALT.

La paix avec toi,
Mon ennemi se montre.

ROMÉO, traversant le théâtre et tout préoccupé de son bonheur.

Enfin, l'amour l'emporte!
Mariés !

TYBALT, allant droit à Roméo.

L'amitié qu'à Roméo je porte
Ne va pas à lui faire un meilleur compliment
Que ces deux mots : il est un lâche.

MERCUTIO.

Seulement!

ROMÉO.

Tybalt, j'ai des raisons de t'aimer. — Je pardonne
A l'étrange salut que ta fureur me donne.
Je ne suis point un lâche. — Adieu, Tybalt, adieu !
Tu ne me connais pas...

TYBALT.

Je me contente peu
De semblables raisons pour laver une injure.
Jeune homme, mets-toi donc en défense.

ROMÉO, se retournant.

Je jure
Que je n'ai jamais eu dessein de t'offenser,
Et que je t'aime, — plus que tu ne peux penser;
Oui, brave Capulet, dont le nom m'est peut-être
Aussi cher que le mien. Apprends à me connaître
Et calme-toi.

MERCUTIO.

Pitié. — Servile lâcheté!
Tybalt, si nous faisions un tour de ce côté?
Qu'en dis-tu?

TYBALT.

Que veux-tu de moi?

MERCUTIO.

Rien que ta vie.
C'est peu de chose, au fait; mais j'en ai grande envie!
Que devient donc ta bonne épée en ce moment?
Veux-tu bien la tirer de son étui dormant?
Mais dépêche, — ou tu vas sentir siffler la mienne
A ton oreille, avant que le cœur ne te vienne!

TYBALT.

Je suis à toi.

MERCUTIO.

Voyons! En garde; et sans délais.

Ils se battent.

ROMÉO, *à Benvolio et aux Capulets.*

Benvolio!... Braves gens, — à moi! — Désarmons-les.
Tybalt! Cher Mercutio! perdez-vous donc la tête?
Le prince a défendu... Tybalt, écoute, — arrête!
Mercutio!... que fais-tu? mais il n'est pas permis...

Pendant qu'on s'empresse pour les séparer, Tybalt blesse Mercutio d'un coup de pointe.

MERCUTIO.

Je suis blessé! — Malheur sur vous tous, mes amis!

Tybalt et ses amis ont fui.

Est-ce qu'il est parti? n'a-t-il aucune botte?

Il tombe sur un banc.

BENVOLIO, *s'empressant.*

Es-tu blessé, vraiment?

MERCUTIO.

Laisse-moi... Je radote...
Une égratignure, oui; la moindre chose... rien...

Mais j'en ai bien assez. Vite, un chirurgien !

Un domestique sort sur un signe de Benvolio.

ROMÉO.

Ta blessure n'est pas telle qu'on la redoute;
Le coup n'est pas très-fort...

MERCUTIO.

Non, il n'est pas sans doute
Large comme un portail d'église, ni profond
Comme un puits ! C'est égal, la botte est bien à fond;
Venez me voir demain, et vous verrez un homme
Fort sérieux... Allez, je suis mort ou tout comme,
Et je peux dire : Adieu l'amour et les chansons!
Ah ! malédiction, mort sur vos deux maisons !
Comment! un animal ! un faquin ! un bravache !
Qui se bat par calcul, qui triche et qui se cache,
Frapper un homme au cœur ! Que diable, aussi, pourquoi
Vous êtes-vous jetés entre son fer et moi ?
Il fallait me laisser, seul, dépêcher le drôle !...

A Roméo.

Mais j'ai reçu le coup par-dessus ton épaule.

ROMÉO.

Je faisais pour le mieux !

MERCUTIO, tendant les bras.

Hé, Benvolio !...

Benvolio le relève.

Merci !
Bien ! mène-moi mourir à quelques pas d'ici.
Je n'y vois plus ! — Adieu les bals, les jeunes filles !
Ah ! malédiction, mort sur vos deux familles !

Benvolio fait emporter Mercutio et le suit.

ROMÉO, seul.

C'est pour moi qu'est frappé cet ami généreux.
Proche parent du prince, et qu'on disait heureux !
Ma réputation maintenant est ternie
De l'affront que m'a fait Tybalt. — Ignominie !

O chère Juliette ! est-il vrai ? Ta beauté
A brisé mon courage, a détruit ma fierté...
Elle a fait Roméo plus lâche qu'une femme !

BENVOLIO, revenant.

Roméo, Mercutio vient de mourir. Son âme
Fière et joyeuse encor s'est élancée aux cieux.

ROMÉO.

Un voile de deuil tombe et s'étend sur mes yeux.
Ah ! ce jour est fatal et commence une chaîne
De malheurs que cent ans verront finir à peine !

Tybalt reparaît dans l'éloignement, l'épée à la main.

BENVOLIO.

Voici le furieux Tybalt qui, sans remord,
Ose...

ROMÉO, exaspéré.

Il vit ! il triomphe ! Et Mercutio mort ! mort !...

Courant sur Tybalt.

Ah ! maintenant, Tybalt, reprends le nom de lâche !
Je te retrouve enfin pour accomplir ma tâche !
L'ombre de Mercutio n'est pas encor bien loin ;
Elle attend qu'on la suive, et tu prendras ce soin.
Ou toi, Tybalt, ou moi, n'importe, il faut qu'on meure !

TYBALT.

C'est toi, son jeune ami, toi qui vas tout à l'heure
Le rejoindre.

ROMÉO, l'attaquant.

Ce fer décidera — Tiens ! tiens !

Ils se battent. — Tybalt est frappé à mort. Roméo reste immobile à le contempler d'un air sombre et morne. — On entend des pas précipités et des bruits d'armes au dehors.

BENVOLIO, à Roméo.

Fuis, Roméo, l'alarme est dans les citoyens...
Tybalt est tué... sors de ta stupeur fatale...
Le prince dictera ta peine capitale...
Les sbires sont en marche... allons, échappe-leur,
Pars sans bruit...

ROMÉO, s'enfuyant.

Ah ! je suis le jouet du malheur !

Il disparaît. — Le peuple accourt.

SCÈNE II.

BENVOLIO, puis LE PRINCE, PARIS, CAPULET,
LA SIGNORA CAPULET, MONTAGU,
LA SIGNORA MONTAGU, BALTAZAR, CITOYENS, SBIRES

Fanfares et tymbales dans la coulisse, à l'entrée du prince.

BENVOLIO.

Comme de tous côtés la foule est accourue !

BALTAZAR, au peuple.

Tybalt, cet assassin, dites, par quelle rue
S'est-il sauvé ?

BENVOLIO.

Tybalt ? — Il est gisant là-bas ?

LE PRINCE.

Quels sont les vils auteurs de ces sanglants combats ?

BENVOLIO.

L'insulte fut Tybalt, Roméo la vengeance.

CAPULET, contemplant le corps de Tybalt.

Mon cher neveu ! mon fils de cœur !

LA SIGNORA CAPULET, au prince.

Point d'indulgence !
Noble prince, il nous faut la mort de Roméo.
Il a tué Tybalt.

LA SIGNORA MONTAGU.

Qui tua Mercutio.

On enlève le corps de Tybalt.

MONTAGU.

Sa faute est d'avoir fait comme eût fait la loi même.

PARIS, montrant le prince.

Toute faute doit compte à l'équité suprême.

LE PRINCE, après avoir réfléchi.

Eh bien! nous exilons Roméo.

A Montagu.

Dites-lui
Que pour quitter nos murs il n'a plus qu'aujourd'hui.
Tel est l'arrêt qu'il doit subir. — Par ma couronne,
Si l'aurore demain le trouve dans Vérone,

A tous.

Il n'en verra pas d'autre. — Et vous, soyez soumis,
Car je veille, — et tiendrai tout ce que j'ai promis.

Tous se dispersent et sortent, excepté Pâris, Capulet et signora Capulet.

CAPULET, à Pâris.

Au milieu des fléaux qui frappent la famille,
Nous n'osons aujourd'hui parler à notre fille
Et disposer son âme à de tendres projets,
En présence, Pâris, de si tristes objets.
Elle aimait son cousin comme l'on aime un frère!...
Mais à notre union ce deuil n'est point contraire;
Nous avons plus besoin de bonheur que jamais,
Et bientôt...

PARIS.

Aujourd'hui, seigneur, je me soumets.
Mon amour prendrait mal son temps. — Je vous souhait
Mille grâces d'en haut. — Mes vœux à Juliette.

Il va pour sortir.

LA SIGNORA CAPULET, retenant Pâris.

Avant peu, je saurai, seigneur, son sentiment.

CAPULET.

Et moi, je vous réponds de son cœur hardiment.
Pâris, votre alliance est plus qu'elle n'espère,
Et ma fille voudra tout ce que veut son père.
Nos douloureux devoirs remplis, je fixerai
Le jour de ce contrat, à peine différé.

A sa femme.

Et vous, demain matin, il faut qu'on l'en instruise.
Songez-y.

LA SIGNORA CAPULET.

Que le ciel nous garde et nous conduise!

CAPULET, en leur prenant les mains.

Bon courage tous trois. — Mon gendre, aimez-la bien.

PARIS.

Puisse-t-elle trouver son bonheur dans le mien!

Ils sortent.

(Changement de décor au moyen d'un rideau de fond qui descend.)

SCÈNE III.

Un appartement dans la maison de Capulet.

JULIETTE, seule.

Fuyez vers l'Occident, troupe agile des heures!
Hâtez-vous. Que la nuit tombe sur nos demeures!
Complice de l'Amour, étends ton noir rideau :
Aveugle les Argus sous ton épais bandeau,
Chaste Nuit! Roméo n'attend que toi, Nuit sombre,
Pour voler dans mes bras, protégé par ton ombre,
Sans qu'aucun œil jaloux ne suive notre amour,
Et sans que nul témoin ne le redise au jour.
O Nuit, voile mon front, que la pudeur colore
A l'espoir inquiet d'un bonheur que j'ignore!
Oui, oui, presse tes pas, et ramène avec toi
Mon jeune époux qui brûle et languit comme moi.
Donne-moi Roméo, Nuit douce et fortunée,
Ainsi que Juliette à sa foi s'est donnée.
Ce jour, pour moi, se traîne aussi lent que celui
Qui précède une fête est triste et plein d'ennui
Pour une jeune enfant que le plaisir appelle,
Et qui doit se parer d'une robe nouvelle.

La nourrice paraît, tenant l'échelle de corde.

— J'aperçois ma nourrice; elle va me parler
De Roméo!... je sens mes regards se voiler

PARIS, montrant le prince.

Toute faute doit compte à l'équité suprême.

LE PRINCE, après avoir réfléchi.

Eh bien! nous exilons Roméo.

A Montagu.

Dites-lui
Que pour quitter nos murs il n'a plus qu'aujourd'hui.
Tel est l'arrêt qu'il doit subir. — Par ma couronne,
Si l'aurore demain le trouve dans Vérone,

A tous.

Il n'en verra pas d'autre. — Et vous, soyez soumis,
Car je veille, — et tiendrai tout ce que j'ai promis.

Tous se dispersent et sortent, excepté Pâris, Capulet et signora Capulet.

CAPULET, à Pâris.

Au milieu des fléaux qui frappent la famille,
Nous n'osons aujourd'hui parler à notre fille
Et disposer son âme à de tendres projets,
En présence, Pâris, de si tristes objets.
Elle aimait son cousin comme l'on aime un frère!...
Mais à notre union ce deuil n'est point contraire;
Nous avons plus besoin de bonheur que jamais,
Et bientôt...

PARIS.

Aujourd'hui, seigneur, je me soumets.
Mon amour prendrait mal son temps. — Je vous souhait
Mille grâces d'en haut. — Mes vœux à Juliette.

Il va pour sortir.

LA SIGNORA CAPULET, retenant Pâris.

Avant peu, je saurai, seigneur, son sentiment.

CAPULET.

Et moi, je vous réponds de son cœur hardiment.
Pâris, votre alliance est plus qu'elle n'espère,
Et ma fille voudra tout ce que veut son père.
Nos douloureux devoirs remplis, je fixerai
Le jour de ce contrat, à peine différé.

A sa femme.

Et vous, demain matin, il faut qu'on l'en instruise.
Songez-y.

LA SIGNORA CAPULET.

Que le ciel nous garde et nous conduise !

CAPULET, en leur prenant les mains.

Bon courage tous trois. — Mon gendre, aimez-la bien.

PARIS.

Puisse-t-elle trouver son bonheur dans le mien !

Ils sortent.

(Changement de décor au moyen d'un rideau de fond qui descend.)

SCÈNE III.

Un appartement dans la maison de Capulet.

JULIETTE, seule.

Fuyez vers l'Occident, troupe agile des heures !
Hâtez-vous. Que la nuit tombe sur nos demeures !
Complice de l'Amour, étends ton noir rideau :
Aveugle les Argus sous ton épais bandeau,
Chaste Nuit ! Roméo n'attend que toi, Nuit sombre,
Pour voler dans mes bras, protégé par ton ombre,
Sans qu'aucun œil jaloux ne suive notre amour,
Et sans que nul témoin ne le redise au jour.
O Nuit, voile mon front, que la pudeur colore
A l'espoir inquiet d'un bonheur que j'ignore !
Oui, oui, presse tes pas, et ramène avec toi
Mon jeune époux qui brûle et languit comme moi.
Donne-moi Roméo, Nuit douce et fortunée,
Ainsi que Juliette à sa foi s'est donnée.
Ce jour, pour moi, se traîne aussi lent que celui
Qui précède une fête est triste et plein d'ennui
Pour une jeune enfant que le plaisir appelle,
Et qui doit se parer d'une robe nouvelle.

La nourrice paraît, tenant l'échelle de corde.

— J'aperçois ma nourrice ; elle va me parler
De Roméo !... je sens mes regards se voiler

D'un nuage d'extase! — Ah ! sois la bienvenue,
Et cette échelle aussi, de l'amour seul connue,
Signal de mon bonheur!... Eh bien!... par quels chemins

LA NOURRICE, éplorée.

Oui... l'échelle!...

JULIETTE.

Oh! pourquoi vous tordre ainsi les mains

LA NOURRICE.

Il est mort! mort!

JULIETTE.

Quoi donc! le ciel impitoyable...

LA NOURRICE.

Non, non; c'est Roméo lui-même... Est-il croyable?...

JULIETTE.

Quel démon êtes-vous pour m'éprouver ainsi?
Dites, s'est-il tué? je tombe morte aussi.

LA NOURRICE.

J'ai vu dans la blessure un sang noir se répandre...
Et son corps, ah! son corps pâle comme la cendre!

JULIETTE.

Je meurs.

LA NOURRICE.

Ah! Tybalt, toi que j'ai vu si petit,
Devais-je te voir mort?

JULIETTE.

Quel est ce jour maudit,
Où de tous les côtés éclatent les tempêtes?
Tybalt mort! Roméo tué!... Que sur nos têtes
L'archange sonne donc le dernier jugement!

LA NOURRICE, toujours sans s'apercevoir de la méprise de Juliett

Oui, oui, votre cousin est mort, et votre amant
Banni!

JULIETTE.

Banni, dis-tu?... Se peut-il?... O prodige!
Il vit!... Moi qui voulais mourir!

LA NOURRICE.

Hélas! vous dis-je,
Il a tué Tybalt.

JULIETTE.

Lui!... Désespoir sans fin!
Oh! quelle âme infernale en un temple divin!

LA NOURRICE.

Que la honte s'attache à Roméo!

JULIETTE.

La honte!...
Ah! l'opprobre jamais jusqu'à son front ne monte!
C'est le trône éternel de l'honneur! — Pouvez-vous...
Ai-je pu maltraiter ainsi mon noble époux!

LA NOURRICE.

Quoi! direz-vous du bien de ce meurtrier même?

JULIETTE.

Eh! dirai-je du mal de Roméo qui m'aime!
Hélas! qui bénira ton nom, lorsque moi, moi,
Ton épouse, qui viens de te donner ma foi,
Je t'ai cruellement outragé tout à l'heure!
Rentrez, mes pleurs, il vit!... D'où vient donc que je pleure?
Ah! c'est un mot fatal!... J'entends toujours : Banni!
Père, mère, bonheur, amour, tout est fini...
Ah! ma mère, mon père, où sont-ils donc? Je tremble.

LA NOURRICE.

Sur le corps de Tybalt ils gémissent ensemble...
Voulez-vous les rejoindre en ces tristes instants?

JULIETTE.

Ils pleurent donc Tybalt! Ah! lorsque par le temps
Leurs pleurs seront usés, les miens, que je dévore,
Pour Roméo banni m'inonderont encore!
— Qu'une si courte vie ait des chagrins si longs!
Je meurs donc vierge et veuve?... Allons, nourrice, allons...
C'était écrit; mon lit nuptial devait être
Ma tombe... Mon bonheur finit avant de naître!

LA NOURRICE.

Venez à votre chambre; et puis j'irai chercher
Roméo; près du moine il a dû se cacher.
Je veux vous l'amener afin qu'il vous console.

JULIETTE.

Oh! donne cette bague à mon chevalier... Vole,
Messagère fidèle, et dis-lui qu'en ce lieu
Il vienne recevoir mon âme et mon adieu!

Elles sortent.

SCÈNE IV.

Le monastère. — Le soir tombe.

(Même décor qu'au deuxième acte.)

DOM LAURENCE, ROMÉO, sortant d'une partie cachée de la cellule.

DOM LAURENCE.

Sors, sors de ta retraite, homme timide; approche,
O Roméo, mon fils, ne crains point le reproche.
L'affliction t'adopte, et la calamité
Te suit, comme une épouse, et marche à ton côté!

ROMÉO.

Quel est l'arrêt du prince? Est-ce la mort? N'importe.
Parlez, mon père.

DOM LAURENCE.

Non. Une peine moins forte,
Un arrêt moins cruel : l'exil.

ROMÉO.

Dieu! se peut-il?
Grâce! dites la mort, ne parlez pas d'exil.
Ne parlez pas d'exil.

DOM LAURENCE.

Oui, banni de Vérone;
Mais l'univers est grand : ta faiblesse m'étonne.

ROMÉO.

Hors des murs de Vérone il n'est plus d'univers!
Le reste de la terre est semblable aux enfers.
De Vérone banni, je suis banni du monde.
Cet exil, c'est la mort. Qu'est-ce que la seconde?
Oser nommer exil ce trépas abhorré,
C'est me trancher la tête avec un fer doré.

DOM LAURENCE.

Quoi! l'exil pour la mort! C'est une bonté rare,
Une clémence auguste...

ROMÉO.

Grâce barbare!
L'existence est où vit Juliette! — Son chien,
Les plus vils animaux la verront... et moi, rien!
Je ne la verrai plus!... Ils seront là, près d'elle,
Toujours! — et Roméo, son Roméo fidèle...

A dom Laurence.

Jamais! jamais! il est banni! — N'as-tu donc pas
Quelque poison tout prêt, quelque soudain trépas?
Comment as-tu le front, toi, mon ami, mon hôte,
Homme saint qui remets à tout pécheur sa faute,
Toi qui changes son cœur après l'avoir béni,
De me faire mourir avec ce mot : Banni!

DOM LAURENCE.

O fol amant! étouffe un indigne murmure.
Entends ma voix. Je veux t'enseigner une armure
Qui puisse t'aguerrir contre ce mot affreux :
C'est la philosophie, espoir des malheureux.

ROMÉO.

A moins qu'elle ne forme une autre Juliette,
Ou ne change l'arrêt fatal... je la rejette...
Tais-toi.

DOM LAURENCE.

Comment peut-on blasphémer à ce point!

ROMÉO.

Comment peut-on parler de ce qu'on ne sent point!
Oh! que si tu pouvais être à mon âge encore!

Que Juliette fût l'amante qui t'adore,
Qu'elle fût ton épouse, et depuis un moment,
Que Tybalt fût tué, que tu fusses amant
Éperdu comme moi, plein d'une sombre flamme,
Et comme moi banni loin de ta jeune femme...
Alors, oui, tu pourrais parler comme tu veux!...
Alors, tu pourrais bien arracher tes cheveux,
Sentir des pleurs brûlants calciner ta paupière,
Et, comme je le fais, te jeter sur la pierre,
Afin d'y mesurer avec ton corps brisé
Un tombeau qui déjà devrait être creusé!

Il se jette sur le pavé qu'il inonde de ses larmes. — Et presque aussitôt on entend frapper à la porte latérale.

DOM LAURENCE.

On frappe, lève-toi, cache-toi! — C'est sans doute...

ROMÉO.

Eh! qu'importe à celui qui veut mourir?

On frappe encore.

DOM LAURENCE.

Écoute!

Criant vers la porte.

Oui! oui!

A Roméo.

Tu seras pris. Viens là... Si je pouvais...
Quelle obstination est la tienne!

On frappe plus fort.

J'y vais!
Qui frappe ainsi?

Il va ouvrir, la nourrice paraît.

LA NOURRICE, entrant.

Saint homme, oh! dites, le temps presse;
Où donc est Roméo, l'époux de ma maîtresse?

DOM LAURENCE.

Le voilà sur la pierre et dans les pleurs noyé!

LA NOURRICE.

Oh! dans le même état que ma fille! ô pitié!

A Roméo.

Pour Juliette, il faut...

ROMÉO, se soulevant.

Quel nom dis-tu? — Peut-elle
Penser à Roméo sans une horreur mortelle?
Oh! que dit mon épouse à nos tristes amours?

LA NOURRICE.

Rien, rien; mais elle pleure, elle pleure toujours!
Se jette sur son lit comme sur une tombe,
Se relève en sursaut, et tout à coup retombe.
Puis, avec de grands cris, elle appelle longtemps,
Elle appelle Tybalt et Roméo!

ROMÉO.

J'entends!
Le nom de Roméo, c'est la foudre subite
Qui la renverse, ainsi que cette main maudite
A renversé Tybalt!

A Laurence.

Dis, à quel coin caché
De ce malheureux corps mon nom est attaché;
Dis-le-moi, qu'à l'instant, avant que l'on m'exile,
Je le détruise, avec son odieux asile!

Il veut se frapper de son épée.

DOM LAURENCE, le retenant.

Arrête cette main poussée au désespoir.
Es-tu vraiment un homme? on le croit, à te voir;
Tes traits l'annoncent. Mais tes pleurs sont d'une femme,
Et tes gestes hideux d'une brute sans âme.
Par Jésus! ne fais pas cette joie à l'enfer!
Comme il tua Tybalt, veux-tu donc par ce fer
Tuer ta femme aussi, dont la vie est la tienne!
Veux-tu, du même coup, blesser la loi chrétienne,
La nature, l'amour, tout sentiment humain!

Il lui arrache son épée.

Homme, reprends courage et désarme ta main.

Va revoir Juliette au fond de sa demeure.
Mais souviens-toi qu'il faut la quitter avant l'heure
Où la garde aura pris son poste au pied des murs,
Car, tu ne pourrais plus, sous des habits obscurs,
Gagner Mantoue, exil où tu devras attendre
Que notre voix amie ait pu se faire entendre,
Pour révéler ici ce mystère d'amour,
Calmer ton père, avoir ta grâce de la cour,
Et dans ta ville enfin, d'où le sort te renvoie,
Te ramener avec plus de transports de joie
Que tu n'auras versé de pleurs en la quittant.
Nourrice, à Juliette annoncez à l'instant
Ce qui se passe. Allez, et qu'elle songe à dire
Aux gens de la maison qu'il faut qu'on se retire,
Car, je vous le promets, Roméo suit vos pas.

Roméo se jette dans ses bras.

LA NOURRICE.

Oh! de toute la nuit je ne m'en irais pas,
Pour entendre parler si bien. — Mais, patience,
J'obéis. — Ce que c'est pourtant que la science!

A Roméo.

Je vais vous annoncer à ma fille.

ROMÉO.

Merci.
Dis-lui de préparer sa colère.

LA NOURRICE, lui remettant une bague.

Voici
Un anneau qu'elle a fait bénir pour vous, mon maître.

ROMÉO, prenant la bague.

Comme ce talisman ranime tout mon être!

La nourrice sort.

DOM LAURENCE, à Roméo.

Allez donc, mais songez à fuir au point du jour.
Un retard, c'est la mort. Fixez votre séjour
Dans Mantoue; et que Dieu vous guide dans ses voies!

Le soir est venu.

ROMÉO.

Sans ce bonheur, qui passe avant toutes les joies,
Sans l'amour qui m'attend, j'aurais un grand chagrin
De vous quitter sitôt!

DOM LAURENCE, ouvrant la porte de la cellule qui donne sur la campagne.

Pars; le ciel est serein!

ROMÉO, se jetant dans les bras de Dom Laurence.

Mon père! adieu!

DOM LAURENCE.

Mon fils! compte sur ma tendresse
Pour t'apprendre, là-bas, tout ce qui t'intéresse.

Ils sortent par deux côtés différents.

(Changement de décor.)

SCÈNE V.

(Même décor qu'au deuxième acte.)

L'appartement de Juliette, donnant sur le balcon. — Le matin commence à poindre. — Une échelle de corde, attachée au balcon entr'ouvert, est déroulée dans la chambre.

JULIETTE, sortant d'une chambre voisine et s'appuyant sur Roméo

Veux-tu donc me quitter! Quoi! déjà, mon ami!
Le jour, sous l'ombre obscure, est encore endormi.
C'était le rossignol et non pas l'alouette,
Dont la voix a frappé ton oreille inquiète.
Sur ces lauriers, la nuit, il repose son vol,
Et chante... Oh! oui, crois-moi, c'était le rossignol!

ROMÉO.

Ah! c'était l'alouette et sa voix matinale!
Regarde, mon amour, cette blancheur fatale,
Ces traits de feu percer le grisâtre orient.
Les soleils de la nuit cachent leur front brillant,
Et le joyeux matin, qui s'éveille en silence,

A la cime des monts, sur un pied se balance.
Il faut partir et vivre, ou rester et mourir!

JULIETTE.

Non, ce n'est pas le jour qui vient à nous s'offrir.
C'est quelque météore, un phare errant sans doute,
Allumé dans la nuit pour éclairer ta route.
Oh! reste encore!

Elle s'enlace dans ses bras.

ROMÉO.

Eh bien! qu'on me surprenne ici!
C'est la mort... j'y consens, si tu le veux ainsi.
Je dirai comme toi; non ces teintes d'opale,
Ce n'est point le matin, non, c'est le reflet pâle
De la lune qui fuit sous ses voiles d'argent;
Ce n'est point l'alouette, au réveil diligent,
Dont le concert s'élève et va frapper la nue...
Que la mort vienne donc, et soit la bienvenue!
Juliette le veut. — Qu'en dis-tu, mon amour?
Rends-moi tous tes baisers; non, ce n'est pas le jour!

JULIETTE, *effrayée.*

C'est le jour! c'est le jour! Fuis, pars vite! imprudente!
C'était bien l'alouette et sa voix discordante!
Que sa voix est aiguë! et son chant importun!
Fuis, fuis jusqu'à Mantoue!...

On entend du bruit dehors.

Oh! pars! déjà quelqu'un!...
La lumière grandit.

ROMÉO.

Et nos maux avec elle!

JULIETTE.

Va-t'en, va-t'en!

LA NOURRICE, *en dehors.*

Madame!

JULIETTE.

Une voix! mais laquelle?
Je tremble...

A la nourrice qui entre.

Ah! que veux-tu?

LA NOURRICE.

Votre mère, en secret,
S'apprête à vous venir trouver... Le jour paraît.

JULIETTE, ouvrant le balcon.

Triste fenêtre, eh bien, contentez leur envie,
Laissez entrer le jour et laissez fuir ma vie!

La nourrice se retire après avoir arrangé l'échelle de corde. — Le jour grandit.

ROMÉO.

Un baiser! je descends.

JULIETTE.

Il me faut, cher amant,
Des nouvelles de toi, mais à chaque moment!
Les minutes sans toi vont durer des journées;
Avant de te revoir, que j'aurai vu d'années!

ROMÉO.

Adieu! j'inventerai cent moyens, si tu veux,
De te faire passer mon salut et mes vœux.

JULIETTE.

Crois-tu que, sous le ciel, nous nous verrons encore?

ROMÉO.

Oui, j'espère en ce ciel que Juliette implore.
Un temps viendra, mon ange, où mes maux et les tiens
Seront le doux sujet de nos longs entretiens.

Il descend du balcon.

JULIETTE.

Ah! mon âme conçoit tous les malheurs ensemble!
A peine te voilà descendu qu'il me semble
Que ton front a pâli vers la terre penché,
Et que je vois un mort dans son tombeau couché!...
Ou ma vue est troublée ou ta pâleur augmente.

ROMÉO, au bas du balcon.

Et toi, tu m'apparais de même, chère amante!

Ah! le chagrin dessèche et boit tout notre sang!
Adieu!

Il disparait.

JULIETTE.

Parti! parti! Soutiens-moi, Dieu puissant!

Elle tombe à moitié évanouie sur un sopha.

SCÈNE VI.

JULIETTE, puis LA SIGNORA CAPULET.

JULIETTE, se relevant à un bruit du dehors.

Des pas!...

LA SIGNORA CAPULET, entrant.

Ma fille, eh bien! qu'est-ce? tout effrayée!

JULIETTE, se remettant.

Ah! ma mère, c'est vous! Quoi! sitôt réveillée!
Pour quel objet?...

LA SIGNORA CAPULET.

Comment êtes-vous, ce matin?

JULIETTE.

Plus mal qu'hier.

LA SIGNORA CAPULET.

Toujours pleurant votre cousin!
Pourrez-vous, Juliette, en inondant sa cendre,
Le tirer de la tombe où Dieu l'a fait descendre?...
L'ami que vous pleurez, il n'est point de secours
Qui jamais...

JULIETTE, faisant en elle-même allusion à Roméo.

C'est pourquoi je pleurerai toujours!

LA SIGNORA CAPULET.

Mais des amis voués de cœur à notre cause,
Sauront venger Tybalt sur Roméo, s'il ose

Vivre encor. — Puis, enfant, je viens t'apprendre ici
Une heureuse nouvelle.

JULIETTE.

Ah! qu'il en soit ainsi!

LA SIGNORA CAPULET.

Oui, jeudi, dans Saint-Paul, et devant tout Vérone,
Pâris te conduira, le voile et la couronne
Sur le front...

JULIETTE.

Par Saint-Paul, non, il n'en sera rien.
Ma mère, forme-t-on si vite un tel lien?
Je m'étonne de tant de hâte, et qu'on dispose
De ma main, de mon cœur, ainsi que d'une chose
Qui se vend et s'achète, et qu'on veuille, en un jour,
Accomplir un hymen sans l'aveu de l'amour!
Sans que mon fiancé m'ait fait savoir s'il m'aime,
Avant qu'il m'ait enfin demandée à moi-même!
Madame, revoyez mon père, et dites-lui
Qu'il faut d'autres secrets pour charmer mon ennui,
Et que je ne veux pas me marier encore,
Et que j'épouserais... Roméo, que j'abhorre,
— Vous le savez, — plutôt que le comte Pâris...
Mon père insistera, mais c'est un parti pris.

LA SIGNORA CAPULET, avec menace.

Il vient; osez lui dire...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CAPULET ET LA NOURRICE.

LA SIGNORA CAPULET, à son mari.

Eh! bien, elle refuse
Et l'hymen et l'époux.

CAPULET.

Ma fille!... et quelle excuse?
Moi, qui n'osais rêver pour elle un tel bonheur!

Elle n'est pas joyeuse? un si noble seigneur!
Parent du prince!

JULIETTE.

Non, je ne suis pas joyeuse,
Et je ne comprends pas l'amour en orgueilleuse.
Mais je sais mon bonheur le but de vos souhaits...
Non, non, je ne puis pas vouloir ce que je hais;
Pourtant je remercie et je bénis mon père
Du bien qu'il croit m'offrir et qui me désespère...
Je veux n'aimer que vous.

CAPULET.

Qu'est-ce à dire, vraiment?
Quelle fine logique et le bel argument!
Je ne suis pas joyeuse, et suis reconnaissante...
Je vous bénis du mal... Ah! désobéissante!
Emmiellez vos refus de grands mots; je n'en di
Qu'un seul : joyeuse ou non, soyez prête jeudi!

JULIETTE.

Eh! quoi!...

CAPULET.

Ne souffle pas. Les doigts me brûlent. Tremble
Qu'un mot... Eh bien! ma femme, eh bien! que vous en semble?
Nous nous disions heureux que Dieu nous eût donné
Cet enfant, cet unique enfant qui nous est né,
Mais c'est trop d'un encore — et nous avons en elle
La malédiction implacable, éternelle!...
Loin de moi, fille ingrate!

LA SIGNORA CAPULET, à Juliette.

Êtes-vous sans raison?

CAPULET.

Jeune effrontée!

LA NOURRICE, à Capulet.

O Dieu! l'enfant de la maison!
C'est bien cruel!

CAPULET, à la nourrice.

Et vous, rejoignez vos pareilles,

Et tâchez de ne pas m'échauffer les oreilles!

La nourrice s'éloigne un peu.

A Juliette.

Tu résistes!

JULIETTE, à genoux.

Pardon! si vous pouviez savoir...

CAPULET.

Je sais que les enfants sont notre désespoir!
Ma parole eût menti! — Non, cela ne peut être.
Écoutez, et songez que c'est la voix du maître;
Si vous êtes... ma fille, à l'autel, devant tous,
Vous recevrez de moi Pâris pour votre époux...
Et, si tu ne l'es pas — va-t'en à l'aventure,
Va-t'en, par les chemins, chercher la nourriture,
Mendier un asile, et rappelle-toi bien
Que tu m'es inconnue et que tu n'as plus rien...
J'en mourrai... le chagrin pousse au tombeau les pères!
Mais s'il doit avancer mes jours, si tu l'espères,
Pour ma succession, ah! tu comptes sans moi;
Elle irait... au bourreau, monstre, plutôt qu'à toi!

Il sort courroucé.

JULIETTE, suppliante.

Ma mère, ah! différez le malheur de ma vie,
D'un mois... de quelques jours...

LA SIGNORA CAPULET.

Faites à votre envie;
Je n'entends rien — de vous à moi tout est rompu.
Adieu!

Elle sort.

JULIETTE.

Ma mère aussi! ma mère! et je n'ai pu...
Ma nourrice, tu vois, ils m'ont abandonnée!
Conseille-moi, — mon Dieu! que cette destinée
Prenne comme à plaisir d'accabler, d'opprimer
Un être qui n'a fait d'autre mal que d'aimer!...
Pourquoi donc? — N'as-tu pas, nourrice, une parole
De joie ou d'espérance? un seul mot qui console?

LA NOURRICE.

Vraiment, si votre cœur veut être consolé,
Me voilà. — Roméo, pour jamais exilé,
Confisque, sans profit, votre corps et votre âme,
Et vous n'êtes ainsi fille, veuve ni femme.
Bien plus, par cet arrêt, son mariage est nul;
Qui dit banni dit mort. Je fais donc ce calcul,
Qu'après quelques soupirs, que la raison surmonte,
Ce qui vous reste à faire est d'épouser le comte.
Son amour vous rendrait votre printemps en fleur,
Et je mourrais de joie et non plus de douleur.
J'ai dit.

JULIETTE.

Parles-tu là d'après ton cœur?

LA NOURRICE.

Sans doute;
Et d'après ma raison aussi, car je l'ai toute.
Maudissez-les donc l'un et l'autre.

JULIETTE, à part.

Ainsi soit-il!

LA NOURRICE.

Quoi?

JULIETTE.

Tu m'as soulagée! Oui; mon âme en péril
S'éclaire et s'affermit. — Rentre, et dis à ma mère
Qu'ayant eu le malheur d'offenser mon bon père,
Je suis allée au cloître accuser mon péché.
Va.

LA NOURRICE.

Je cours — contre nous le ciel n'est plus fâché!

Elle sort.

JULIETTE, seule.

Va, profane, qui fais à l'amour cette injure
De croire Juliette à Roméo parjure!
Conseillère d'opprobre et d'infidélité!...

Cependant elle m'aime, et son cœur tourmenté...
Quand le cœur n'est pas noble à quoi sert qu'il soit tendre!
Allons trouver Laurence, et de sa bouche apprendre
S'il a quelque ressource où je puis recourir...
Sinon... j'aurai toujours le pouvoir de mourir!

Elle sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Monastère.

(Même décor qu'aux deux actes précédents.)

Une fenêtre est ouverte au fond, par laquelle on aperçoit une des tours du couvent.

ENTRENT DOM LAURENCE ET PARIS.

DOM LAURENCE.

Jeudi, seigneur? le terme est bien court.

PARIS.

Mon beau-père
Le veut. Ce n'est pas moi qui voudrai qu'on diffère.

DOM LAURENCE.

Mais vous ne savez pas, disiez-vous, à l'instant,
Les dispositions de sa fille; et pourtant...
Cette conduite est plus qu'étrange et bien peu sûre.

PARIS.

Elle pleure Tybalt et pleure sans mesure,
Et voilà pourquoi triste et contraint, à mon tour,
J'ai pu lui dire à peine un mot de mon amour.
Vénus ne sourit point dans la maison des larmes!
D'un tel état son père a conçu des alarmes,
Et, par prudence, il veut hâter cette union.
Une nouvelle vie, une autre affection,
D'un ménage animé la riante habitude
Distrairont un chagrin qu'aigrit la solitude

Veuillez par vos conseils et votre autorité
Disposer Juliette à ma félicité.
De tant de hâte, ainsi, vous connaissez la cause.

DOM LAURENCE, à part.

Je voudrais ignorer le motif qui s'oppose
A cet empressement.

Juliette paraît.

A Paris.

Ah! seigneur, voyez la...

PARIS, allant à elle.

Ma reine! mon trésor! mon ange!...

JULIETTE, composant son air et dissimulant son trouble intérieur.

Tout cela
Pourra se dire mieux quand vous serez mon maître.

PARIS.

Cela doit être enfin... Jeudi.

JULIETTE.

Ce qui doit être
Sera.

PARIS.

N'allez-vous pas vous confesser à lui!

JULIETTE.

Je me confesserais à vous, en disant : Oui.

PARIS.

Mais ne lui cachez pas qui vous aimez, de grâce.

JULIETTE.

Un tel aveu, seigneur, vous présent, m'embarrasse.

PARIS.

Comme ce beau visage est flétri par les pleurs!

JULIETTE.

Ma beauté n'a pas dû souffrir de mes douleurs.
Elle n'a jamais eu, je crois, beaucoup de charmes.

PARIS.

Vos paroles lui font plus de tort que vos larmes.
Vous la calomniez, méchante, et c'est mon bien,
Votre beauté!

JULIETTE.

Je sais qu'elle n'est pas le mien.

A Laurence.

Mon vénérable père, avez-vous tout à l'heure
Le temps de m'écouter? Faut-il que je demeure,
Ou dois-je revenir ce soir?

DOM LAURENCE.

Me voilà prêt,

A Pâris.

Fille rêveuse! — Ainsi, seigneur, il conviendrait...
Nous devons rester seuls tous deux.

PARIS.

Dieu me préserve
De troubler un pieux mystère! Je réserve
Tous mes droits pour jeudi.

A Juliette.

Laissez-moi déposer
Ici mon tendre hommage en ce chaste baiser.

Il lui baise le front et sort.

SCÈNE II.

DOM LAURENCE, JULIETTE.

JULIETTE, *à Laurence, avec l'accent du désespoir.*

Allez, allez, mon père, et fermez bien la porte,
Et puis venez pleurer avec moi, qui suis morte!

DOM LAURENCE.

Oh! ma fille, j'apprends votre malheur; je sais
Que jeudi, dans Saint-Paul...

JULIETTE.

Homme de Dieu, cessez;
Ne dites point savoir le mal qui me possède
Que vous ne m'en puissiez dire aussi le remède.
Et si vous n'avez point de secours à m'offrir,
Moi seule, avec ce fer, je vais me secourir.
Mon Roméo, nos cœurs sont unis par Dieu même,
Et nos mains par son prêtre, — ô mon amour suprême!
J'en fais serment, avant que te soient arrachés
Et mon cœur et ma main, tous deux seront séchés!

A Laurence.

Ah! mon père, un conseil, tel que l'honneur l'avoue,
Qui rompe cette trame horrible, ou la déjoue...
Sinon, sanglant arbitre entre le sort et moi,
J'en croirai ce poignard qui sauvera ma foi.
Parlez, ne soyez pas si lent à me répondre...
Je sens dans mon cerveau les objets se confondre!

DOM LAURENCE.

Juliette! le ciel m'a peut-être inspiré!
Mais il faudrait un acte aussi désespéré
Que votre malheur même et l'état de votre âme...
O ma fille, si vous, faible et timide femme,
Vous ne frémissez pas de vous donner la mort,
Seul crime sans pardon, puisqu'il est sans remord!
Vous aurez bien le cœur de tenter, il me semble,
Un moyen qui n'est pas la mort, mais lui ressemble.
Si vous vous en sentez la force, je poursuis.

JULIETTE.

Ah! dans le désespoir effroyable où je suis,
Il n'est rien qu'à présent mon courage n'affronte.
Oui, dites-moi, plutôt que d'épouser le comte,
De me précipiter du haut de cette tour;
Enchaînez-moi bien loin sur un mont, nuit et jour,
Hanté par les lions, à l'ardente crinière;
Ou bien ordonnez-moi de forcer une bière
Et de m'envelopper dans le même linceul
Que le mort, étonné de ne plus dormir seul!...
Commandez-moi ces mille horreurs que l'on abhorre,
Dont le nom me glaçait le cœur, hier encore,

Je vous obérai, sans crainte, aveuglément,
Pour me garder intacte à mon fidèle amant!

DOM LAURENCE.

Eh bien, rentrez chez vous, prenez un air de joie,
Acceptez ce Pâris que l'hymen vous envoie,
C'est mercredi, demain, — demain soir, ayez soin
De fermer votre chambre, et qu'on s'en tienne loin.
Emportez cette fiole, et vous la boirez toute,
Quand vous serez au lit, sans en perdre une goutte.
Dans vos veines, soudain, le breuvage glacé
Se répandra, — le pouls, le cœur auront cessé;
Nul souffle, ni moiteur n'attestera la vie;
La rose à votre teint, à vos lèvres ravie
Les laissera — l'éclair qui fuit n'est pas si prompt —
Pâles, comme la cendre, où s'abîme mon front;
Un réseau terne et mat couvrira vos prunelles,
Semblable au voile épais des ombres éternelles;
Tout votre corps, privé de séve et refroidi,
Sera tel qu'un cadavre, immobile et roidi...
Et vous serez ainsi pour quarante-deux heures.
Puis, reprenant votre âme aux célestes demeures,
Vous vous réveillerez comme d'un frais sommeil!
Jeudi, pourtant, Pâris, devançant le sommeil
Viendra des fleurs en main et la joie au visage...
Il vous trouvera morte! — Alors, selon l'usage,
Avec vos beaux atours, et le front découvert,
Des bras vous porteront dans le sépulcre ouvert
A vos aïeux, dormant sur leur couche de glace,
Et les Capulets morts vous feront une place.
Dans l'intervalle, avant votre réveil certain,
Par mes lettres, instruit de tout votre destin,
Roméo reviendra, furtif, et la nuit même,
Vers son heureux exil conduire ce qu'il aime.
Voilà l'expédient qui pourra vous sauver...
Si quelque peur d'enfant ne vient pas l'entraver.

JULIETTE, prenant la fiole.

Donnez, oh! donnez-moi; ne parlez pas de crainte.
Soutiens ma force, amour, c'est pour ta cause sainte

Elle sort précipitamment. Laurence l'accompagne.

(Changement de décor.)

SCÈNE III.

Dans la maison de Capulet. — La chambre de Juliette. — Un lit dans une alcôve. — Quelques arcades ouvertes sur les jardins. — Le soir tombe peu à peu.

ENTRENT CAPULET, LA SIGNORA CAPULET,
LA NOURRICE, PLUSIEURS DOMESTIQUES, puis JULIETTE.

CAPULET, à un domestique, en lui remettant un papier.

Prends cette liste, et cours inviter de ce pas
Mes hôtes pour jeudi. Va!

Le domestique sort avec la liste.

A sa femme.

Ne pensez-vous pas
Que la noce ira mal? J'ai la tête troublée.

A la nourrice.

Est-il vrai que ma fille au couvent soit allée?

LA NOURRICE.

Oui, d'honneur.

LA SIGNORA CAPULET.

Puisse au moins son digne confesseur
La dompter et tourner son âme à la douceur!

CAPULET.

Sinon, jeune obstinée, il faut...

Juliette arrive, affectant un air joyeux.

LA NOURRICE.

Bonté céleste!...
Voyez comme elle accourt d'un air riant et leste!

CAPULET.

Fille rebelle, eh bien, d'où venez-vous?

JULIETTE.

D'un lieu
Où l'on apprend qu'un père est l'image de Dieu,

Où j'ai promis au ciel de faire pénitence
De ma trop criminelle et folle résistance.
Pour que mes torts si grands puissent être expiés,
Laurence m'a prescrit de tomber à vos pieds
Et d'implorer de vous mon pardon. — Pardon! grâce!
Mon père!...

Elle se jette à genoux.

A vos genoux, qu'avec espoir j'embrasse,
Je jure, et c'est pour moi le plus doux des serments,
De suivre désormais vos seuls commandements.

CAPULET, *à la nourrice.*

Vous enverrez Samson chez le comte, nourrice,
Afin de prévenir quelque nouveau caprice,
Lui dire qu'il est bon d'abréger le chemin,
Et qu'à présent je veux la noce pour demain!

JULIETTE.

Je viens de rencontrer Pâris dans la cellule,
Et de lui faire entendre, à ses aveux crédule,
Tout ce qu'au chaste amour peut dire la pudeur.

CAPULET, *avec un rire caressant.*

Allons! ce petit air, moitié tendre et boudeur,
Nous sied on ne peut mieux, notre timide amante,
Venez là.

A sa femme.

Je le crois qu'on la trouve charmante!
Et ce Pâris a bien raison d'en être fou!

A Juliette qui l'embrasse.

Mais, qui vous a permis de jeter à mon cou
Vos deux bras, comme si vous étiez pardonnée?
Vraiment, toute la ville, après cette journée,
Va devoir un beau cierge aux fils de saint François.

JULIETTE, *à la nourrice.*

Viens, choisis ma toilette. Il nous plaît que tu sois
Notre dame d'atours, et que ton goût prépare
La robe dont il faut que demain on nous pare.

LA SIGNORA CAPULET, à Capulet.

Non, pas avant jeudi.

A la nourrice.

Nous avons tout le temps.

CAPULET, à la nourrice.

Mort Dieu ! bonne Angélique, il le faut, et j'entends
Que nous allions demain à l'église.

On allume des girandoles. Juliette et la nourrice s'éloignent pour examiner les parures, dans des cartons et corbeilles, au fond du théâtre.

LA SIGNORA CAPULET.

Les hommes
Commandent sans savoir, et puis, c'est nous qui sommes
Dans l'embarras. — Mais rien n'est prêt pour le gala !

CAPULET.

Bon ! avec de l'argent ! et l'œil du maître !

Il appelle les domestiques qui se tenaient au loin.

Holà !
Vous tous ! Vingt cuisiniers ! en course, et grande chère !

Les domestiques partent. A la sigora Capulet.

Rejoignez Juliette, et donnez-lui, ma chère,
Vos conseils maternels. Moi, je cours chez Pâris ;
Il vaut mieux lui parler moi-même. Je me ris
Des tracas qui tantôt me trouvaient indocile...
Quand on a de la joie au cœur, tout est facile !

Il sort. Sa femme le suit vers la porte et rentre quelques secondes après.

JULIETTE, se rapprochant avec la nourrice qui tient une robe et des parures.

Oui, cet ajustement me conviendra le mieux.

LA NOURRICE.

Que vous serez donc belle, et comme tous les yeux !...

JULIETTE.

Cette nuit, laissez-moi seule, bonne nourrice ;
Pour que le ciel, sur moi, jette un regard propice,

Et se laisse toucher à mes pleurs repentants,
J'ai besoin de prier... de prier bien longtemps!

LA SIGNORA CAPULET, revenant.

Dans ces mille détails, ma chère fiancée
N'est-elle pas bien neuve et bien embarrassée?
Avez-vous, mon enfant, besoin de mes secours?

JULIETTE.

Non, madame, merci. J'ai fait choix des atours
Dont je veux me parer à la cérémonie
Où vous me conduirez demain, — soyez bénie
De cette attention qui peint votre bonté,
Ma mère, et si pourtant c'est votre volonté,
Quittez-moi, je vous prie : il faut que je repose.
Ma nourrice avec vous veillera, — je suppose
Que vos gens sont sur pied et n'ont pas un moment
Dans les apprêts qu'ils font si précipitamment.

LA SIGNORA CAPULET.

Oui, ma fille, il est tard ; dormez, — avec l'aurore
Il faudra vous lever. — Que je vous dise encore
Combien vos bons parents ont joui de vous voir
Revenir au bonheur, rentrer dans le devoir.
Oh! que la joie est douce après la peine amère!
N'est-ce pas? — Bonne nuit, ma fille!

JULIETTE.

Adieu, ma mère!

La signora Capulet embrasse sa fille et sort avec la nourrice.

SCÈNE IV.

JULIETTE, seule, les regardant aller.

Adieu, dis-je; Dieu sait quand nous nous reverrons!

Elle ferme la porte.

Un frisson de frayeur glace mon sang — courons
Les rappeler :

D'une voix tremblante.

Nourrice!... à quoi bon? Terreur lâche!

Je dois seule accomplir ma formidable tâche.

Elle prend la fiole cachée sur elle.

Viens! breuvage enchanté! — cependant, sur mon corps
S'il était sans pouvoir! me faudrait-il alors
Épouser Pâris? — Non.

Déposant un poignard près de son lit.

Voilà ma sauvegarde;
Toi, dors à mon côté, — mais si (que Dieu m'en garde!)
Si c'était un poison qu'en ma main eût remis
Le moine, dans la peur de se voir compromis
Par ce second hymen, lui, dont la voix complice
M'unit à Roméo! — Je le crains; — ô supplice!
En y songeant, ma crainte est de la déraison;
Laurence est un saint homme; — est-ce là du poison?
Je n'en crois rien.

Elle s'assied, et après avoir rêvé longtemps.

Mais quoi! si par un sort contraire,
J'allais me réveiller dans mon lit funéraire
Avant que Roméo ne vînt pour me sauver!
O l'effroyable idée impossible à braver!
Ne serai-je donc pas sans secours suffoquée
Dans cette voûte, au loin, sous terre, pratiquée,
Dont le seuil ne reçoit ni l'air pur ni le jour!
N'étoufferai-je point dans ce morne séjour
Sans revoir mon amant! — ou, si je suis vivante,
N'est-il pas à penser que, prise d'épouvante
A l'horreur de la nuit, à l'horreur du trépas,
Au vol lourd des hiboux vers leurs hideux repas,
Seule, en ces froids caveaux, ces humides murailles,
Réceptacles profonds de tant de funérailles,
Des corps de mes aïeux d'âge en âge encombrés,
Que Tybalt, encor frais, les bras de sang marbrés,
Vient de se faire ouvrir, qu'à des heures certaines,
De longs spectres, dit-on, visitent par centaines...
Hélas! hélas! n'est-il pas probable que, moi,
M'éveillant au milieu de ces objets d'effroi,
Aux cris plaintifs des morts dont l'âme se désole...
Oui, oui, si je m'éveille alors, — je serai folle!

Qui sait, si dans la fièvre, où seront mes esprits,
Je n'irai point, farouche, insulter les débris
De mes ancêtres, rois d'un peuple mortuaire,
Arracher, tout sanglant, Tybalt de son suaire,
Et, par un sacrilége et sombre égarement,
M'armer d'une croix sainte ou de quelque ossement,
Comme d'une massue, et m'en briser le crâne! —

Elle regarde fixement un coin de sa chambre.

Oh! que vois-je? Tybalt! — c'est son ombre profane
Qui cherche Roméo! — Monstre, arrête! — Eh quoi! quoi!
Tu veux, — mon Roméo! Tiens! tiens! je bois à toi!

Après qu'elle a bu la fiole, elle va tomber sur le lit, et y reste immobile et inanimée, un voile sur le visage, les rideaux sont à demi fermés.

SCÈNE V.

Le jour commence à poindre. — Les flambeaux s'éteignent. — Musique de la noce dans l'éloignement.

JULIETTE, sur le lit, LA NOURRICE entre d'un air joyeux.

LA NOURRICE, appelant.

Chère maîtresse, allons! c'est moi! — Bonté divine!
Dort-elle? — Paresseuse! — Eh bien? Ah! je devine,
Vous prenez du sommeil pour votre nuit d'hymen,
Car... suffit!

S'approchant du lit et parlant plus haut.

Allons! — Rien! Dieu nous bénisse! amen!

Elle ouvre les rideaux.

Comment! tout habillée!... et, quand je la redresse
Elle retombe encor! — Juliette! maîtresse!

Elle lui découvre le visage.

Morte! morte! — Pourquoi suis-je née! ô mon Dieu!

Criant plus fort.

Ah! seigneur Capulet! madame!

LA SIGNORA CAPULET, accourant.

Est-ce le feu?
Quels cris!

LA NOURRICE.

Trop impuissants! voyez!

LA SIGNORA CAPULET, près du lit.

Ah! misérable
Que je suis! — Mon enfant! ô ma fille adorable!
Rouvre tes yeux, ô toi qu'avec transport j'aimais,
Ou les miens sur ton corps se ferment pour jamais!
Venez tous, tous, que faire? à moi!

CAPULET, entrant d'un air empressé.

C'est une honte!
Eh bien, amenez donc Juliette! le comte
Est arrivé!

LA SIGNORA CAPULET.

Seigneur! elle est morte!

Elle veut entraîner son mari.

CAPULET, penché sur le lit.

Oh! laissez!
Que je la voie! hélas! ses membres sont glacés!
Sur ma fille aujourd'hui la mort s'est étalée,
Ainsi qu'une première et hâtive gelée,
Sur la plus belle fleur du vallon!

LA NOURRICE ET LA SIGNORA CAPULET.

Justes cieux!

CAPULET.

Sa mort éteint ma voix et dessèche mes yeux!

Entrent dom Laurence et deux moines.

DOM LAURENCE, avec un calme affecté.

L'épouse est-elle enfin prête à me suivre au temple?

CAPULET.

Oui, mais pour n'en jamais revenir!

Entrent Pâris avec les musiciens.

A Pâris.

Ah! contemple

Qui sait, si dans la fièvre, où seront mes esprits,
Je n'irai point, farouche, insulter les débris
De mes ancêtres, rois d'un peuple mortuaire,
Arracher, tout sanglant, Tybalt de son suaire,
Et, par un sacrilége et sombre égarement,
M'armer d'une croix sainte ou de quelque ossement,
Comme d'une massue, et m'en briser le crâne! —

Elle regarde fixement un coin de sa chambre.

Oh! que vois-je? Tybalt! — c'est son ombre profane
Qui cherche Roméo! — Monstre, arrête! — Eh quoi! quoi!
Tu veux, — mon Roméo! Tiens! tiens! je bois à toi!

Après qu'elle a bu la fiole, elle va tomber sur le lit, et y reste immobile et inanimée, un voile sur le visage, les rideaux sont à demi fermés.

SCÈNE V.

Le jour commence à poindre. — Les flambeaux s'éteignent. — Musique de la noce dans l'éloignement.

JULIETTE, sur le lit, LA NOURRICE entre d'un air joyeux.

LA NOURRICE, appelant.

Chère maîtresse, allons! c'est moi! — Bonté divine!
Dort-elle? — Paresseuse! — Eh bien? Ah! je devine,
Vous prenez du sommeil pour votre nuit d'hymen,
Car... suffit!

S'approchant du lit et parlant plus haut.

Allons! — Rien! Dieu nous bénisse! amen!

Elle ouvre les rideaux.

Comment! tout habillée!... et, quand je la redresse
Elle retombe encor! — Juliette! maîtresse!

Elle lui découvre le visage.

Morte! morte! — Pourquoi suis-je née! ô mon Dieu!

Criant plus fort.

Ah! seigneur Capulet! madame!

LA SIGNORA CAPULET, accourant.

Est-ce le feu?
Quels cris!

LA NOURRICE.

Trop impuissants! voyez!

LA SIGNORA CAPULET, près du lit.

Ah! misérable
Que je suis! — Mon enfant! ô ma fille adorable!
Rouvre tes yeux, ô toi qu'avec transport j'aimais,
Ou les miens sur ton corps se ferment pour jamais!
Venez tous, tous, que faire? à moi!

CAPULET, entrant d'un air empressé.

C'est une honte!
Eh bien, amenez donc Juliette! le comte
Est arrivé!

LA SIGNORA CAPULET.

Seigneur! elle est morte!

Elle veut entraîner son mari.

CAPULET, penché sur le lit.

Oh! laissez!
Que je la voie! hélas! ses membres sont glacés!
Sur ma fille aujourd'hui la mort s'est étalée,
Ainsi qu'une première et hâtive gelée,
Sur la plus belle fleur du vallon!

LA NOURRICE ET LA SIGNORA CAPULET.

Justes cieux!

CAPULET.

Sa mort éteint ma voix et dessèche mes yeux!

Entrent dom Laurence et deux moines.

DOM LAURENCE, avec un calme affecté.

L'épouse est-elle enfin prête à me suivre au temple?

CAPULET.

Oui, mais pour n'en jamais revenir!

Entrent Pâris avec les musiciens.

A Pâris.

Ah! contemple

Ce lit fatal, mon fils, vois, et tu frémiras!
La mort prend ton épouse et la tient dans ses bras.
C'est le trépas, au lieu de toi, que j'ai pour gendre!

PARIS.

Et j'accusais le jour qui se faisait attendre!
N'ai-je donc si longtemps imploré ce soleil
Que pour le voir m'offrir un spectacle pareil!

A la signora Capulet.

O ma mère!

LA SIGNORA CAPULET.

Quel mot est sorti de ta bouche!
Suis-je encor mère? — Non!

LA NOURRICE, *se jetant sur le corps de Juliette.*

Mes pleurs baignent ta couche,
Comme autrefois mon lait arrosa ton berceau...
Le vieux arbre courbé pleure sur l'arbrisseau.

PARIS.

O divorce éternel! Ange sitôt ravie!
Ma vie et mon amour! si tu n'es plus ma vie
Tu seras mon amour jusqu'au sein de la mort.

CAPULET, *avec l'accent du désespoir.*

Dieu lui-même est barbare!... ou le mal est plus fort!

DOM LAURENCE.

Qui parle ainsi? qu'entends-je? ô faiblesse! ô blasphème!
Modérez-vous, au nom des saints, et pour vous-même.
De tels emportements ne feraient qu'irriter
Les violents chagrins que vous devez dompter.
Tout subit les arrêts de Dieu; rien ne les change. —
Le ciel et vous, aviez une part de cet ange.
Le ciel l'a maintenant tout entière, — est-ce un mal?
Vous ne pouviez sauver de son terme fatal
Ce qui dans notre exil vous appartenait d'elle;
Mais le ciel lui gardait la jeunesse immortelle!
Le comble de vos vœux n'était que son bonheur,
Vous placiez votre joie ensemble et votre honneur
A la voir au sommet de la fortune humaine,
Et vous vous désolez alors que Dieu l'emmène

A la hauteur des cieux qui vont la transformer;
C'est que tout votre amour ne savait pas l'aimer!
Vos douleurs naissent donc de sa béatitude!
Déplorable égoïsme, aveugle ingratitude!
Cœurs insensés! l'épouse heureuse, voyez-vous,
N'est pas celle qui vit longtemps près d'un époux,
Mais celle qui meurt jeune, avant qu'hélas! ne germe
Le grain de désespoir que tout destin renferme;
Avant qu'elle n'ait bu le nectar jusqu'au fiel!
Cette enfant du banquet n'a connu que le miel...
De vos larmes, seigneur, contenez l'amertume;
Couvrez de fleurs son corps, et suivant la coutume,
Faites porter la morte, en ses brillants atours,
Au temple, dont l'airain ébranlera les tours. —
Dans ces cruels adieux si la faible nature
Pleure sur une chère et tendre créature,
Que ces larmes du moins, volontaire poison,
Se sèchent au flambleau divin de la raison!

Les deux moines sont allés s'agenouiller près du lit.

CAPULET, dévorant ses larmes et s'adressant au corps de sa fille.

Ces parures de fleurs, tous ces apprêts de noces
Vont donc accompagner tes obsèques précoces!

DOM LAURENCE.

Retirez-vous, seigneur, et vous, madame, aussi.
Vous, Pâris, suivez-les, et que chacun ici
Saintement se dispose à la funèbre fête.
Le ciel, pour quelque offense a frappé votre tête;
Frères, inclinez-vous, et ne l'irritez plus
Par une ingrate plainte et des cris superflus.

Tout le monde sort — à l'exception des deux moines et de la nourrice qui reste penchée sur le lit; — les musiciens sortent les derniers.

UN MUSICIEN.

Comme tout a changé de face en trois minutes!

UN AUTRE MUSICIEN.

Nous n'avons qu'à serrer nos violons et nos flûtes.

LE PREMIER MUSICIEN.

Bast! — avec deux bémols, nous pourrons, je le voi,
Faire servir les airs de la noce au convoi.

Ils sortent.

Tandis que la nourrice et les deux moines sont encore agenouillés, un rideau de nuages se lève sur le devant du théâtre. Les nuages, en se dissipant, laissent voir une place publique de Vérone. Au fond, le portail et l'intérieur de la vaste église Saint-Paul. Le chœur absolument vide est tendu de deuil. Les cierges brûlent. L'orgue chante. Une grosse cloche sonne un seul coup, de distance en distance. Le convoi de Juliette commence. Des trompettes en deuil et divers instruments ouvrent la marche. Viennent deux files de pénitents avec des palmes et des cierges à la main; ensuite des enfants des deux sexes, vêtus de blanc, portant des encensoirs et des corbeilles de fleurs. Ils précèdent le catafalque sur lequel Juliette est portée, le visage découvert. Ce catafalque est garni de panaches blancs et d'écussons, et entouré de jeunes filles portant les cordons. — Les Franciscains de Vérone suivent le corps. Dom Laurence marche le dernier. — Enfin, après tout ce cortége, on voit Capulet, la signora Capulet, Pâris, la nourrice, en habits de deuil, et tous les domestiques de la maison des Capulets et une longue suite d'amis. Pendant le défilé du cortége, l'hymne funèbre se fait entendre.

Quand le rideau de nuages est tout à fait dissipé, Baltazar, domestique de Roméo, est sur le théâtre, et regarde venir le cortége que des gens du peuple attendent devant l'église.

SCÈNE VI.

BALTAZAR.

Le convoi qui s'avance! — Ah! mon malheureux maître!
Comment survivra-t-il, alors qu'il va connaître?...
Sans Juliette, hélas! conçoit-on Roméo! —
Mais puisque Dieu sur lui fait tomber ce fléau,
Courons jusqu'à Mantoue en porter la nouvelle,
Avant que d'un tel coup le bruit ne s'y révèle.

Il sort au moment où le cortége débouche.

HYMNE FUNÈBRE[1].

CHŒUR.

Sanglots, éclatez au dehors,
Brisez et soulagez notre âme;
Que nos gémissements autour de ce beau corps
Soient l'écho de l'airain qui dans les airs proclame :
Juliette est avec les morts!

UNE VOIX.

Le vent funeste a touché de son aile
La fraîche fleur d'avril qui tombe en pâlissant;
Les beaux yeux qui brillaient comme le jour naissant
Se sont éteints dans la nuit éternelle.

CHŒUR.

Sanglots, éclatez au dehors;
Juliette est avec les morts!

UNE SECONDE VOIX.

Hélas! elle n'est plus la belle jeune fille!
O mort! peux-tu, dans un moment,
Anéantir ainsi tout l'espoir d'un amant,
Tout le bonheur d'une famille!

CHŒUR.

Sanglots, éclatez au dehors.
Juliette est avec les morts.

UNE TROISIÈME VOIX.

Ange d'amour et d'innocence,
Du haut des saints parvis jette sur nous les yeux;
En nous montrant ta gloire aux cieux
Aide-nous à ne pas mourir de ton absence.

CHŒUR.

Sanglots, éclatez au dehors;
Brisez et soulagez notre âme!
Que nos gémissements autour de ce beau corps
Soient l'écho de l'airain qui, dans les airs, proclame :
Juliette est avec les morts!

Tout le cortége est entré dans l'église. Pàris, dom Laurence et frère Jean restent seuls sur la scène. Ils président à l'enlèvement du corps de Juliette, qu'on emporte du catafalque pour le déposer dans la nef.

1. Musique à faire.

PARIS, jetant des fleurs sur la bière où est couchée Juliette, pendant qu'on l'enlève.

Je viens, rose expirée à l'heure matinale,
Parfumer de tes sœurs la tombe virginale.
A peine si j'ai pu, dans tes rapides jours,
Vivante, t'honorer aux terrestres séjours,
Morte j'élève à toi, de retour chez les anges,
Mon encens de respect, d'amour et de louanges.

DOM LAURENCE, remettant une lettre au frère Jean.

Frère Jean, hâte-toi vers Mantoue, et remets
A Roméo ma lettre; et n'en parle jamais.

Frère Jean sort.

Les chants recommencent dans l'église. Pâris et dom Laurence y entrent. On y a emporté le corps de Juliette.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La ville de Mantoue. — Une rue. — A droite une petite maison, avec une porte qui s'ouvre.

ROMÉO, seul.

Si le sommeil souvent dit vrai dans ses mensonges,
Si je puis me fier à son charme, mes songes
M'annoncent des bonheurs tout près de m'arriver.
Sur des ailes, je sens mon âme s'élever
Comme un oiseau léger, qui chante dans la nue;
Et, durant tout ce jour, une joie inconnue
Me pénètre et respire avec moi! — J'ai rêvé
Que ma femme est ici venue et m'a trouvé
Mort dans mon lit — un mort qui pense, rêve étrange!—
Et que je renaissais aux baisers de cet ange...
Enfin, je me suis vu, riant de ma terreur,
Sur un char avec elle... et j'étais empereur!
O Dieu! quelles sont donc les délices réelles
De l'amour, puisqu'après tant d'épreuves cruelles,
Leur ombre, vains tableaux en songe présentés,
Verse en un pauvre cœur de telles voluptés!
Mantoue, en tes murs même où l'exil m'environne,
Je ne sais quelle ivresse!...

Baltazar paraît.

Un courrier de Vérone!
Baltazar, n'as-tu pas des lettres du couvent?
Du bon moine Laurence? — Eh! mais, auparavant,
Avant tout, comment va Juliette! — Mon père
Est en bonne santé, ma mère aussi, j'espère :

Comment va Juliette? Oh! dis-le-moi, car rien
Ne saurait être mal, si Juliette est bien!

BALTAZAR.

Son âme est dans le ciel près des anges, ses frères;
Et son corps est au fond des caveaux funéraires
Où dorment ses aïeux... et je venais ici
Vous porter, en tremblant ces...

ROMÉO.

A part.

En est-il ainsi!

A Baltazar.

Je te défie, ô sort! — On t'a dit ma demeure,
Commande des chevaux, et que dans un quart d'heur
Ils y soient amenés. Je t'attends et je pars.

BALTAZAR.

Je n'ose vous quitter, seigneur, dans vos regards
Je lis quelque dessein...

ROMÉO.

Cours où tu devrais être.
Laurence ne t'a rien remis?

BALTAZAR.

Non, mon cher maître.

ROMÉO.

N'importe. Fais seller promptement des chevaux,
Et je vais te rejoindre.

BALTAZAR, *en sortant effrayé...*

A quels malheurs nouveaux!..

ROMÉO, *seul.*

Oui, oui, ma Juliette, il faut que je repose
Avec toi cette nuit! — Combinons bien la chose. —
Destruction! idée horrible à concevoir,
Que tu prends vite au cœur d'un homme au désespoir
Comme la mort répond sitôt qu'on l'interroge!

Il rêve.

Je me souviens d'un pauvre apothicaire; — il loge

Près d'ici. L'autre soir, devant son seuil ouvert,
Je l'ai vu, de haillons son corps était couvert,
Sous des sourcils épais un œil farouche et cave!
Il triait lentement des herbes; un front have,
Un visage avalé, pour jambes deux fuseaux;
La faim, après sa chair, rongeait déjà ses os.
Au plafond enfumé de sa boutique informe
Et déserte, pendaient une tortue énorme,
Avec un crocodile empaillé; d'autres peaux
De poissons inconnus et quelques vieux lambeaux.
Tout autour une lampe, aux longs rayons livides,
Éclairait des tiroirs étiquetés et vides;
Pour montre un pain de rose, ébréché par un bout,
Quelque graine, un bocal d'eau verte; voilà tout!
Et je me dis, voyant sa profonde misère :
« S'il fallait du poison, certes, ce pauvre hère
Au premier acheteur en vendrait aisément. »
(Au besoin que j'en ai fatal pressentiment!)
Il faut que sans tarder, le malheureux m'en vende.

Montrant une maison.

Voici sa porte; allons faisons notre demande.

Il tire sa bourse.

Et soutenons-la bien. — Ah! c'est fête aujourd'hui!
Sa boutique est fermée.

Il frappe.

Hé! holà! quelqu'un!...

L'APOTHICAIRE, paraissant.

Oui!
Oui! laissez donc le temps d'arriver — sans reproche,
Vous appelez d'un ton un peu rude.

ROMÉO.

Homme, approche.
Nous avons à causer. — Tu parais pauvre, tiens!
Ces quarante ducats, bien comptés, sont les tiens.
Donne-moi d'un poison; mais semblable à la foudre,
Et qui chasse une vie au loin, comme la poudre
Qui, soudain, prenant feu par un point enflammé
S'échappe et sort des flancs du bronze inanimé!

L'APOTHICAIRE.

J'ai de ces bons poisons, mais la loi de Mantoue
Punit de mort quiconque en débite.

ROMÉO.

J'avoue
Que tu m'étonnes! Quoi! tu ne peux te nourrir,
Ta vie est un néant, et tu crains de mourir!
Le mépris est sur toi, tu n'es qu'un vil esclave,
Le monde, en ta faveur, n'a pas une loi. — Brave
Ses lois, et prends cet or, prends!

L'APOTHICAIRE, allant à la boutique sans prendre encore la bourse.

C'est ma pauvreté
Qui l'accepte, seigneur, et non ma volonté.

ROMÉO.

Et c'est la pauvreté seulement que j'achète!

L'APOTHICAIRE, revenant avec une fiole.

Cette drogue, seigneur, que je livre en cachette,
Prenez-la comme elle est, ou dans telle liqueur
Que vous voudrez, et, certe, eussiez-vous dans le cœur
Et dans tout votre corps la force de vingt hommes,
Elle vous aura vite expédié.

ROMÉO, lui remettant la bourse.

Nous sommes
Quittes. Voilà ton or, poison bien plus fatal
Pour le cœur des mortels, et qui fait plus de mal,
De meurtres sur la terre où je suis las d'attendre,
Que celui qu'en ces murs on t'interdit de vendre.
Sois tranquille; c'est moi qui te vends du poison.
Toi, tu me fais du bien. — Rentre dans ta maison,
Adieu. Mange à ta faim, répare ta toilette,
Et songe à mettre un peu de chair sur ton squelette.

L'apothicaire se retire.

ROMÉO, seul.

Viens, philtre ami! viens voir ma femme sous les draps
De la mort, car c'est là que tu me serviras!

Il sort.

(Changement de décor au moyen de la toile de fond qui se lève.)

SCÈNE II.

A Vérone.

Les caveaux servant de sépulture aux familles nobles. — Au fond, à droite, arcades basses d'où l'on descend par quelques marches, et qui laissent apercevoir le cimetière de l'église. — Tout autour des tombeaux, dont quelques-uns sont dégradés. — A gauche, au premier plan, en biais, un très-large monument avec cette inscription : *Sépulture des Capulets,* et ayant une porte, à barreaux écartés, à travers lesquels on entrevoit le corps de Juliette, étendu dans son cercueil, éclairé par une lampe intérieure. — Partout, entre les tombes, des têtes de mort et des ossements. — Quelques lampes funèbres çà et là. Des chouettes et autres oiseaux, qui hantent les cimetières, poussent dans le lointain, des cris plaintifs. — Quelques-uns traversent le théâtre, en volant. — Le père Laurence est en prière devant le monument où repose Juliette.

DOM LAURENCE, et presque aussitôt FRÈRE JEAN entrant, une clef à la main, derrière les tombeaux, à gauche.

FRÈRE JEAN, de loin.

Dom Laurence est-ce vous?

DOM LAURENCE, à part.

Qui vient? je crois entendre
Frère Jean, notre bon coureur; il va m'apprendre...

Au frère Jean.

Ah! sois le bienvenu de Mantoue! — Eh! bien, quoi?
Roméo?... qu'a-t-il dit? que fait-il? — Réponds-moi.

FRÈRE JEAN.

Ce matin, je cherchais un de mes camarades
Pour faire route ensemble, il était aux malades.
J'allai l'y prendre; mais, à notre pas pressé,
Les gardes de la ville, ayant d'abord pensé
Que nous venions tous deux d'une maison atteinte
Par la contagion, nous ont, dans cette crainte,
Retenus au passage... et là, s'est arrêté
Mon voyage à Mantoue.

DOM LAURENCE.

Et qui donc a porté
Ma lettre à Roméo? qui donc?

FRÈRE JEAN.

Personne! et même
Je n'ai pu, — tant l'effroi dans le peuple est extrême, —
Trouver un bras plus prompt qui vous la rapportât;
Je l'ai sur moi.

Il remet la lettre au père Laurence.

DOM LAURENCE.

Cruels retards! quel résultat
Pourrait?... Cette enveloppe au néant condamnée,
Par saint François, contient plus d'une destinée!
Juliette, à minuit, devra se réveiller,
Et déjà je l'entends de ses cris m'effrayer,
En cherchant Roméo, forcément infidèle...
Vite, un nouveau message à Mantoue, et près d'elle
Je reviens, plein d'angoisse, épier son coup d'œil.
Pauvre enfant! — comme un mort couchée en son cercueil!

Ils sortent derrière les tombeaux à gauche.

SCÈNE III.

ROMÉO ET BALTAZAR *arrivent du côté opposé, par les arcades du fond. Baltazar tient d'une main un flambeau, et de l'autre un levier et une bêche qui leur ont servi à forcer les murs du cimetière. Roméo est enveloppé d'un manteau brun. — La rampe se lève à moitié quand le flambeau avance.*

ROMÉO.

Dépose ici ce lourd levier et cette bêche,
Laisse-moi ton flambeau. Bien. — Prends cette dépêche,

Il tire une lettre de sa poche.

Et tu la remettras, de la main à la main,
A mon père, à lui seul, au point du jour, demain.
Va t'asseoir sous les ifs, dans le grand cimetière,
Quoi que tu puisses voir, durant la nuit entière,
Ou bien entendre... songe à rester calme au loin.
Si j'entre chez les morts, ah! c'est que j'ai besoin
De revoir mon amante et son pâle visage,

Et d'ôter de son doigt, pour un pieux usage,
Un anneau qui m'est cher. — Va-t'en donc. — Si poussé
D'un soupçon curieux quelqu'un vient, insensé,
M'épier... saints tombeaux, vengeurs des grands scandales,
De son cadavre épars je joncherai vos dalles.
Comme l'heure et le lieu, j'ai de tristes objets
L'âme pleine... et mes noirs et farouches projets
Renferment plus d'horreur et plus de barbarie
Que les tigres à jeun et la mer en furie!

BALTAZAR.

Je vous laisse, seigneur, entre les mains de Dieu.

ROMÉO, lui donnant une bourse.

Honnête serviteur, tiens, sois heureux... adieu!

BALTAZAR, à part.

Son regard m'épouvante et comme lui je souffre!

Baltazar sort par les mêmes arcades du fond.

ROMÉO, seul. — Dès qu'il est sûr que Baltazar est loin, il rejette son manteau et paraît vêtu tout de noir, un poignard à sa ceinture. Il s'avance exaspéré de désespoir vers le tombeau des Capulets, le levier à la main, et, monté sur les marches, il frappe pour enfoncer la porte.

Toi, bouche de la mort, abominable gouffre,
Qui viens de dévorer le plus beau des trésors,
C'est ainsi qu'à s'ouvrir je force tes ressorts!
Quoique rassasiée, il faut que je pourvoie
Ton vorace appétit d'une nouvelle proie!...
Celle-là, tu pourras l'engloutir sans remords.

Il finit par soulever la porte du tombeau, dont les deux battants s'ouvrent, on voit tout l'intérieur du monument, sépulture des Capulets, offrant une longue perspective de cercueils éclairés par des lampes. Sur le premier cercueil paraît Juliette, étendue dans sa bière ouverte, elle tient un crucifix entre ses bras et son visage découvert a conservé toute sa beauté. Roméo, partagé entre la terreur et le respect, se jette à genoux devant la bière de Juliette, et continue d'une voix passionnée après avoir contemplé avec extase les traits de son amante.

O mon ange adoré, Juliette! la mort
A de ta pure haleine aspiré l'ambroisie,

Mais ne t'a point encor tout entière saisie!...
Non, tu n'es pas conquise, et devant ta beauté,
De son pâle étendard le vol s'est arrêté!
La beauté vit toujours sur ton front qui repose,
Sur ta limpide joue et tes lèvres de rose;
Jusque dans le cercueil tu gardes ton trésor...
O pourquoi, Juliette, es-tu si belle encor!
Non, de ce noir palais, où le temps n'a point d'heure,
Je ne sortirai plus. J'y fixe ma demeure
Avec les vers des morts, cortége fraternel.
Là, je veux établir mon repos éternel,
Abriter mon naufrage, et, repliant mes voiles,
Y secouer le joug des funestes étoiles.

Il tire de sa poche un petit vase fermé dans lequel est le poison.

Viens, guide du malheur, pilote redouté,
Sur l'écueil du néant... ou de l'éternité,
Viens briser mon esquif fatigué de la vie!
Poison! voici ton heure! — Allons, sois assouvie,
Passion du tombeau!

Il boit le poison.

Cher amante, je bois
A toi seule! — O mes yeux, une dernière fois,
Jouissez du bonheur de dévorer ses charmes;
O mes bras, pressez-la sur mon cœur, gros de larmes;
Et vous, mes lèvres, vous, qu'on ne peut refuser,
Imprimez sur sa bouche un suprême baiser!

Il se penche pour l'embrasser.

Que vois-je? elle respire! elle s'agite!

Dans cet instant, Juliette se soulève lentement, comme un spectre du fond de sa bière, et se met sur son séant, les yeux fermés et le crucifix entre les mains... Roméo tombe à la renverse.

JULIETTE, cherchant autour d'elle.

Où suis-je?
Où donc est mon seigneur! mon Roméo?...

ROMÉO, avec transport, se relevant.

Prodige!
Elle parle! elle vit! nous pourrons être heureux,
Et nous aimer encore! — O destin généreux!

Un seul instant me paie un siècle de torture.
Lève-toi, lève-toi, sors de ta sépulture!
Ma Juliette! — Vois Roméo! vois le jour!
Viens puiser sur ma bouche et la vie et l'amour!
Oh! viens!

JULIETTE, regardant autour d'elle d'un air effaré.

Bénissez-moi, grand Dieu! — Quel froid j'éprouve!
Qui donc est là?

ROMÉO.

C'est moi, ton époux qui retrouve
Une joie ineffable après le désespoir,
Qui te croyait perdue et qui peut te revoir.
Sors de ce tombeau, viens et fuyons en silence,
Fuyons tous deux.

Il l'enlève et l'ôte de sa bière et la porte sur le devant du théâtre.

JULIETTE, résistant, sans rien reconnaître encore.

Pourquoi me fait-on violence?
Je n'obéirai pas; non, non, je le promets.
Ma force peut fléchir, ma volonté, jamais.
Je n'épouserai point Pâris, et je déclare
Roméo mon époux.

ROMÉO.

Ah! sa raison s'égare!
Dieu juste! — Oui, Roméo, chère âme, est ton époux,
Et je suis Roméo! Viens et tous les rois, tous,
Ne pourront point briser notre immortelle chaîne
Et t'arracher d'un cœur où Juliette est reine!

JULIETTE, avec une ivresse croissante.

Cette voix qui me parle, oh! je la reconnais!
Sa douceur me ravit, m'enflamme, — je renais!
Je me rappelle tout à présent — chaque chose
Revient! oui, oui, c'est toi! c'est moi! — Mon cœur se pose
Sur ton cœur... Saints transports du ciel! ô mon amant!
O mon époux!

Roméo commence à ressentir les atteintes du poison, au moment où Juliette se précipite dans ses bras.

Oh! Dieu! tu m'évites! comment?
Roméo veut me fuir encore! Oh! que je touche

Mais ne t'a point encor tout entière saisie!...
Non, tu n'es pas conquise, et devant ta beauté,
De son pâle étendard le vol s'est arrêté!
La beauté vit toujours sur ton front qui repose,
Sur ta limpide joue et tes lèvres de rose;
Jusque dans le cercueil tu gardes ton trésor...
O pourquoi, Juliette, es-tu si belle encor!
Non, de ce noir palais, où le temps n'a point d'heure,
Je ne sortirai plus. J'y fixe ma demeure
Avec les vers des morts, cortége fraternel.
Là, je veux établir mon repos éternel,
Abriter mon naufrage, et, repliant mes voiles,
Y secouer le joug des funestes étoiles.

Il tire de sa poche un petit vase fermé dans lequel est le poison.

Viens, guide du malheur, pilote redouté,
Sur l'écueil du néant... ou de l'éternité,
Viens briser mon esquif fatigué de la vie!
Poison! voici ton heure! — Allons, sois assouvie,
Passion du tombeau!

Il boit le poison.

Cher amante, je bois
A toi seule! — O mes yeux, une dernière fois,
Jouissez du bonheur de dévorer ses charmes;
O mes bras, pressez-la sur mon cœur, gros de larmes;
Et vous, mes lèvres, vous, qu'on ne peut refuser,
Imprimez sur sa bouche un suprême baiser!

Il se penche pour l'embrasser.

Que vois-je? elle respire! elle s'agite!

Dans cet instant, Juliette se soulève lentement, comme un spectre du fond de sa bière, et se met sur son séant, les yeux fermés et le crucifix entre les mains... Roméo tombe à la renverse.

JULIETTE, cherchant autour d'elle.

Où suis-je?
Où donc est mon seigneur! mon Roméo?...

ROMÉO, avec transport, se relevant.

Prodige!
Elle parle! elle vit! nous pourrons être heureux,
Et nous aimer encore! — O destin généreux!

Un seul instant me paie un siècle de torture.
Lève-toi, lève-toi, sors de ta sépulture!
Ma Juliette! — Vois Roméo! vois le jour!
Viens puiser sur ma bouche et la vie et l'amour!
Oh! viens!

JULIETTE, regardant autour d'elle d'un air effaré.

Bénissez-moi, grand Dieu! — Quel froid j'éprouve!
Qui donc est là?

ROMÉO.

C'est moi, ton époux qui retrouve
Une joie ineffable après le désespoir,
Qui te croyait perdue et qui peut te revoir.
Sors de ce tombeau, viens et fuyons en silence,
Fuyons tous deux.

Il l'enlève et l'ôte de sa bière et la porte sur le devant du théâtre.

JULIETTE, résistant, sans rien reconnaître encore.

Pourquoi me fait-on violence?
Je n'obéirai pas; non, non, je le promets.
Ma force peut fléchir, ma volonté, jamais.
Je n'épouserai point Pâris, et je déclare
Roméo mon époux.

ROMÉO.

Ah! sa raison s'égare!
Dieu juste! — Oui, Roméo, chère âme, est ton époux,
Et je suis Roméo! Viens et tous les rois, tous,
Ne pourront point briser notre immortelle chaîne
Et t'arracher d'un cœur où Juliette est reine!

JULIETTE, avec une ivresse croissante.

Cette voix qui me parle, oh! je la reconnais!
Sa douceur me ravit, m'enflamme, — je renais!
Je me rappelle tout à présent — chaque chose
Revient! oui, oui, c'est toi! c'est moi! — Mon cœur se pose
Sur ton cœur... Saints transports du ciel! ô mon amant!
O mon époux!

Roméo commence à ressentir les atteintes du poison, au moment où Juliette se précipite dans ses bras.

Oh! Dieu! tu m'évites! comment?
Roméo veut me fuir encore! Oh! que je touche

Ta main — que je m'enivre au souffle de ta bouche!
Tu me glaces de peur! vois mon angoisse, vois!
Oh! parle! — Fais-moi donc entendre une autre voix
Que la mienne, au milieu de ces terribles voûtes,
Ou je vais retomber... mes forces s'en vont toutes...
Soutiens ta Juliette!

ROMÉO, chancelant.

Hélas! je ne le puis,
Moi-même, plus que toi, j'aurais besoin d'appuis!
— Trop fidèle poison!

JULIETTE.

Du poison! que veut dire
Mon époux! — Ah! ton sein qui lourdement soupire!
Tes mains froides! ton front terne et décoloré!...
Et tes regards qui vont s'éteignant par degré...
La mort!...

ROMÉO.

Il est trop vrai, je lutte en vain contre elle.
Juliette, une force, en moi surnaturelle,
Quand ta voix m'a frappé, lorsque j'ai vu tes yeux
S'ouvrir... a suspendu le cours impétueux
De la mort, un moment captive avec mes peines...
Le poison maintenant coule à flots dans mes veines!...

Il se tord de douleur.

Le temps me manque... enfin, mon destin dans ce lieu
M'a conduit pour te dire un triste et tendre adieu...
Et mourir avec toi!

JULIETTE.

Mourir! ô ciel! Laurence
M'a-t-il trompée!

ROMÉO, plus calme.

Hélas! une fausse apparence...
Te croyant morte, alors, moi, j'ai bu ce poison!
Fatal empressement! — J'ai forcé ta prison,
Et j'ai collé ma bouche à tes lèvres vermeilles...
Et je mourais heureux dans tes bras... tu t'éveilles!
Oh!

JULIETTE.

N'ai-je ouvert les yeux que pour te voir ainsi!

ROMÉO, en proie à une nouvelle crise.

Tiens! la mort et l'amour se disputent ici
Les restes de mon cœur, mais la mort s'en empare,
Elle est plus forte... il faut te quitter, sort barbare!
Te quitter, Juliette, à la porte du ciel!...

JULIETTE.

Repose sur mon sein! — O délire cruel!

ROMÉO, se redressant.

Oui, les parents ont tous des entrailles de pierre!
Rien ne les attendrit, ni larme, ni prière!
Les enfants sont voués au malheur en naissant!

JULIETTE.

Mon cœur se brise.

ROMÉO, dans le délire.

Elle est ma chair, elle est mon sang!
Nos cœurs sont l'un à l'autre enchaînés!—C'est ma femme!...
Épargne, Capulet, ta fille et notre flamme...
Pâris! que viens-tu faire? — Ah! pour les séparer,
Des cœurs si bien unis, il faut les déchirer!...
O mon Dieu!... Juliette!... Oh! Juliette!...

Il tombe sur les marches du monument, et après des convulsions il expire.

JULIETTE.

Encore
Un moment, Roméo! ton épouse t'implore!
Attends-moi! me voici pour l'hymen du trépas!

Elle se jette sur le corps de Roméo, et l'étreint avec force. En ce moment, arrivent dom Laurence et frère Jean, tenant une lanterne par derrière les tombeaux, à gauche.

DOM LAURENCE, comme s'il continuait de parler au frère Jean.

Quand notre courrier vole à Mantoue, ô mes pas!
Hâtez-vous dans la nuit de ces lugubres arches.

Apercevant les corps de Juliette et de Roméo sur les degrés du tombeau.

Mais qu'est-ce donc? deux corps étendus sur ces marches!

JULIETTE.

Qui vient me troubler?

DOM LAURENCE.

Ciel! Juliette déjà
Réveillée! — O mon Dieu, Roméo mort!...

Il fait un signe au frère Jean qui se retire.

JULIETTE, *pressant contre son sein le corps de Roméo.*

Viens là!
On ne peut me l'ôter — plus près! — je suis heureuse!

DOM LAURENCE.

Juliette, ah! fuyez cette demeure affreuse!

JULIETTE.

Ne m'approche pas, moine, ou j'éveille en courroux
Tous ces morts qui sur toi vengeront mon époux!

DOM LAURENCE.

Une force, au-dessus de la prudence humaine,
A déjoué nos plans... Venez, que je vous mène
Au saint asile...

On entend du bruit au loin.

On vient! hâtons-nous de partir.

On aperçoit des flambeaux et des armes derrière les arceaux les plus éloignés.

Des gardes! — Je frémis...

JULIETTE, *à dom Laurence qui s'enfuit derrière les tombeaux.*

Sors, toi qui peux sortir!

Seule et cherchant des yeux autour d'elle, avec le délire du désespoir.

Comment mourir!

Se relevant.

Que vois-je? une fiole? ah! sans doute...

Elle prend la fiole qu'elle trouve vide.

L'avoir toute épuisée! ingrat! — pas un goutte,
Rien, rien, pour secourir ton épouse après toi!...
Ta bouche est tiède encore... Ah! peut-être pour moi.

Y reste-t-il un peu du poison salutaire...

Elle l'embrasse.

Assez, pour que ma soif de mort s'y désaltère!

Des voix au dehors.

Ah! ah! ah!

Des voix! que faire?...

Apercevant le poignard de Roméo.

Heureux poignard!

Au fourreau qu'elle jette.

Toi, va pourrir
Là-bas; et laisse-moi ton arme pour mourir!

Elle se frappe de plusieurs coups et meurt sur le corps de Roméo.

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

Fanfares et timbales dans la coulisse.

Entrent LE PRINCE, PARIS, BENVOLIO, MONTAGU, CAPULET, Leurs Épouses et Leurs Parents, La Nourrice, Gardes portant des torches, Citoyens de Vérone. — BALTAZAR les conduit, un flambeau à la main.

(Rampe levée.)

BALTAZAR.

Là, messeigneurs!

LE PRINCE, apercevant les deux corps.

Grand Dieu!

PARIS.

Spectacle qui me navre!

MONTAGU.

Mon cher fils!

CAPULET, penché sur le corps de Juliette.

Le poignard outrageant un cadavre!

BENVOLIO.

Barbares Capulets!

TOUS LES MONTAGUS.

Anathème sur eux!

TOUS LES CAPULETS.

Mort sur les Montagus!

DOM LAURENCE, sortant du milieu des tombeaux.

Silence, malheureux!
Vous saurez tout.— Dieu seul ici prend la parole!

Élevant dans ses mains le crucifix qu'il porte à son côté.

Ah! jurez, par ce bois douloureux qui console,
Jurez tous, devant moi, par le saint crucifix,
Sur le corps de la fille et sur le corps du fils,
D'éteindre dans leur sang vos funestes colères,
De changer en amour vos haines séculaires,
Et Dieu qui tient en main le futur jugement,
Au livre du pardon inscrira ce serment!

Tous les Capulets et tous les Montagus, agenouillés, étendent leurs épées en signe de réconciliation. Le prince debout préside cette scène. — Les torches se sont rapprochées.

(La toile tombe.)

FIN.

CORDÉLIA

EN COLLABORATION AVEC M. ÉMILIEN PACINI

MUSIQUE DE M. SÉMILADIS

Représentée sur le théâtre de Versailles en 1853

PERSONNAGES :

LEAR, roi de la Grande-Bretagne, 60 ans (basse).
CORDÉLIA, sa fille, 18 ans (soprano).
EDGAR, jeune écuyer, 22 ans (ténor).
RÉGANE, } autres filles du roi. Personnages muets.
GONERIL, }

1° CHŒUR DE PEUPLE (hommes et femmes).
2° CHŒUR INVISIBLE (orgie).
3° CHŒUR DE SOLDATS.

La scène se passe dans le palais du roi.

CORDÉLIA

Une grande salle du palais avec de grandes arcades au fond, donnant sur des jardins. A gauche, une porte; à droite, une autre porte. Un grand fauteuil, sorte de lit de repos, en biais, au deuxième plan, à gauche. — Un grand bahut, au deuxième plan, à droite, garni de vaisselle d'étain, etc. — Une table ronde. — Siéges.

SCÈNE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

On entend derrière la scène un salut de tambours et de trompettes. — Chœur de peuple, hommes et femmes, se précipitant sur la droite, au fond, derrière les arcades, et regardant, avec un respect empressé, le roi qui s'avance, soutenu par Cordélia.

CHŒUR, au fond du théâtre.

Salut! amour! honneur!
Au bon roi Lear, notre maître et seigneur!
Qu'il ait la gloire et le bonheur!

LE ROI s'avance sur la scène, toujours soutenu par Cordélia, et l'air un peu égaré.

Récitatif.

Oui, qu'on me fasse honneur! je suis roi d'Angleterre!
Ma couronne enviée à mon front tient encor.

A ce moment, des gardes, arrivant derrière les arcades, à gauche, refoulent le peuple qui, sur un geste du roi, se retire en répétant le chœur.

Salut, amour! honneur!
Au bon roi Lear, notre maître et seigneur!
Qu'il ait la gloire et le bonheur!

LE ROI.

Suite du récitatif.

Mon peuple est là qui m'aime... on le fait taire!

A peine le salut des tambours et du cor
Ose-t-il rendre hommage au maître héréditaire !
Noble palais, témoin de mon deuil solitaire,
Gardez mon ange, mon trésor !
Cordélia, ma fille, avant l'heure orpheline,
Quand ma cour porte ailleurs son sourire inconstant,
Mon front, que la souffrance incline,
Auprès du tien se relève un instant...
Toi, tu ne me fuis pas!... Oh! ne crains point pourtant !
Vois-tu, ce n'est pas la folie
Qui me pousse vers le tombeau.
Les traîtres, les ingrats font ma mélancolie...
Et je suis roi!... roi ! non... j'oublie :
Tes sœurs portent la main sur ma pourpre en lambeau !

AIR :

Andante.

Tu ne sais pas quelle peine mortelle
Croît et s'irrite en mon cœur offensé !
Dans ce palais pas un seul n'est fidèle
Au faible roi, que l'on dit insensé.
Le sort m'enlève et famille et patrie,
De mes guerriers on trompe la valeur,
Et moi, traînant ma vieillesse flétrie,
Je ne puis rien que mourir de douleur !

Transition.

Mais, dans tes yeux je vois des larmes !
Enfant, ne pleure pas.
C'est ton sourire plein de charmes
Qui raffermit mes pas.

Allegro.

Rien n'est perdu si tu me restes,
Si ta bonté me suit toujours;
Sous tes regards, rayons célestes,
Renaît la fleur de mes beaux jours.
Du noir chagrin qui m'environne
Bannis encore la rigueur,
Toute ma gloire... ma couronne,

Je les retrouve sur ton cœur.
Rien n'est perdu si tu me restes,
Si ta bonté me suit toujours,
Sous tes regards, rayons célestes,
Renaît la fleur de mes beaux jours!

Récitatif.

CORDÉLIA.

N'ayez donc plus de sombres rêveries.
Ah! le roi Lear est un grand roi!
Une fée a juré que pour *Pâques-fleuries*
Vous verriez vos douleurs guéries...
Mais le repos du soir vous attend avec moi...

ENSEMBLE.

{ Avec moi,
{ Avec toi.

Ils se mettent à une table préparée par Cordélia.

DUO (premier mouvement).

CORDÉLIA, servant le roi.

Quand la coupe s'est remplie
Des flots purs de la liqueur
Il ne reste point de lie
Ni dans l'or ni dans le cœur.
Le nectar, que je vous verse,
Accompagne, avec nos chants,
Le doux rêve qui nous berce
Loin du bruit et des méchants.

LE ROI, commençant à s'égayer.

Buvons ensemble!

TOUS DEUX répétant :

Buvons ensemble!

LE ROI.

A mon royaume!

CORDÉLIA.

Au roi, le plus fier des Anglais

LE ROI.

Aux sœurs fidèles sous le chaume,
Qui me consolent des palais!

CORDÉLIA.

A l'espérance! Un jour, ducs, pages et varlets
Vous reviendront!

TOUS DEUX, répétant :

A l'espérance!

LE ROI.

Vrai Dieu! j'avais moins de liesse.
Lorsque Olivier Reynols, mon échanson féal,
A mon couronnement, armé de toute pièce,
Me servit à cheval
Dans le banquet royal!

ENSEMBLE.

Reprise.

Quand la coupe s'est remplie
Des flots purs de la liqueur,
Il ne reste point de lie
Ni dans l'or ni dans le cœur!

Transition.

LE ROI, gaiement.

Mais, ce jeune écuyer, qu'un noble zèle enflamme,
Edgar, que devient-il?

CORDÉLIA, tristement.

Je l'ignore.

A part.

O malheur!
A la guerre toujours, et toujours dans mon âme!

LE ROI, la coupe en main.

Un toast à sa valeur!

ENSEMBLE.

A sa valeur!

Ils boivent.

Tout à coup l'orchestre fait entendre une musique bruyante. — Bacchanale et orgie.

CHŒUR, derrière la scène.

Gloire au plaisir, à la jeunesse!
Et loin de nous la crainte et les ennuis!
Qu'à nos *vivat* l'amour renaisse!
En gais festins passons nos belles nuits!

CORDÉLIA.

Quel bruit!

LE ROI.

Festin d'enfer où Goneril, Régane,
Aux accents des maudits joignent leur voix profane!
On conspire, en riant, ma chute et mon exil!

CORDÉLIA.

Ses filles, mes sœurs, se peut-il?

Allégro.

LE ROI, égaré.

En proie aux magies
Des coupes rougies,
Du sein des orgies,
Régane, est-ce toi?

Avec terreur, à Cordélia.

Torture éternelle!
Sa main criminelle
Poursuit sous ton aile
Son père et son roi!

Transition.

CORDÉLIA, à part.

O ciel! sa raison l'abandonne!

LE ROI, courant comme insensé.

A moi, mes chevaliers!

CORDÉLIA.

Sire, entendez ma voix!

LE ROI.

C'est Régane! à mon aide! — Elle prend ma couronne!
Ah! ah!

CORDÉLIA.

Mon père!

LE ROI, fuyant.

Elle est ici... là... partout... vois!

ENSEMBLE.

CORDÉLIA, à part.	LE ROI, en délire.
En proie aux magies Des coupes rougies, Du sein des orgies, Régane, est-ce toi?	En proie aux magies Des coupes rougies, Du sein des orgies, Régane, est-ce toi?
O sœur criminelle!... Clémence éternelle, Prends donc, sous ton aile, Mon père et mon roi!	A Cordélia. Torture éternelle, Sa main criminelle Poursuit, sous ton aile, Son père et son roi!

FIN DU DUO.

Récitatif.

Le soir tombe par degrés.

LE ROI, d'une voix éteinte.

Est-elle partie?

CORDÉLIA, avec intention.

Oui!

LE ROI.

Tu crois...

A un spectre invisible.

Arrière! arrière!

Revenant un peu à lui.

Ah! nous voilà tous deux! — Faisons notre prière!

Il prie.

« Mon Dieu! maître des rois!... »

J'ai peur.

CORDÉLIA.

Ah! dans mes bras

Défiez les félons, oubliez les ingrats!

LE ROI.

Oui, ma fille, parle... et j'espère!
Ils reviendront encor, mais tu me défendras,
Toi!

CORDÉLIA.

Si je défendrai mon père!

Appel de cor.

CORDÉLIA, *écoute attentivement.*

EDGAR, *en dehors.*

O mes amours!
A vous toujours!

CORDÉLIA, *avec transport.*

Ciel! Edgar! est-ce un rêve? Edgar!

EDGAR, *paraissant.*

O mes amours!
A vous toujours!

Cordélia lui fait signe de la main de ne pas se montrer. Le roi, presque revenu à lui, ne l'aperçoit pourtant pas au fond du théâtre.

SCÈNE II.

LE ROI, CORDÉLIA, *sur le devant de la scène,*
EDGAR, *se tenant à l'écart.*

Trio sans accompagnement.

CORDÉLIA, *s'adressant à Edgar.*

ENSEMBLE.

Te voilà donc, mon ange!
A mes regards tout change.
Ah! quelle joie étrange
S'empare enfin de moi!
De la prudence encore.

Montrant le roi.

Oui, ma pitié t'implore,

Et quand mon cœur t'adore,
Il vole seul vers toi!

EDGAR, de loin.

Te voilà donc, mon ange,
A mes regards tout change!
Un seul instant me venge
Des jours perdus sans toi.
Faut-il languir encore!
Mon cœur tremblant t'implore;
Mais quand ce cœur t'adore,
Que ne viens-tu vers moi?

ENSEMBLE.

LE ROI, à Cordélia.

Quel est ce charme étrange?
Sois toujours là, mon ange.
Quand tu souris, tout change;
La paix descend sur moi,
Plus près, plus près encore!
Mon cœur troublé t'implore.
Ce pauvre cœur t'adore
Et s'éteindrait sans toi!

FIN DU TRIO.

Récitatif.

LE ROI, à demi-voix, appuyé sur Cordélia.

Ah!... je cède, enchaîné par un pouvoir magique!

Cordélia soutient le roi et le conduit vers le grand siége, où il s'étend et s'assoupit.

EDGAR.

Dieu! qu'est-ce donc?

CORDÉLIA.

Parfois, un sommeil léthargique
Engourdit son âme et son corps,
Mais bientôt à la vie il renaît sans efforts.

Elle revient précipitamment vers Edgar.

Duo.

CORDÉLIA, EDGAR, aux bras l'un de l'autre

ENSEMBLE.
Viens sur mon cœur, jour plein de charmes!
Après l'absence et les alarmes
Le bonheur seul aura des larmes!
Doux pleurs des cieux
Baignez mes yeux!

Transition.

CORDÉLIA.

Quel Dieu l'amène ici?

EDGAR.

Le bruit court dans l'armée
Qu'entre vos sœurs et leurs traîtres époux
Le roi veut partager ses états, et que vous,
Cordélia, ma bien-aimée,
Vous servez de victime à leurs complots jaloux.

CORDÉLIA.

Quoi? mon père...

EDGAR.

Abusant de son trouble funeste,
Régane a tout conduit... un seul espoir vous reste.

CORDÉLIA.

Et lequel?

EDGAR.

Notre hymen secret.
On m'a fait chevalier et l'autel est tout prêt.

Andante.

EDGAR.

Aux transports, dont je m'enivre,
Que ton cœur enfin se livre,
Si tu tardes à me suivre,
Qui pourra te protéger?

CORDÉLIA.

Aux transports dont il s'enivre
Malgré moi mon cœur se livre,
Cher Edgar, faut-il te suivre ?
Ah ! partout peine et danger !

Transition.

EDGAR.

Viens !

CORDÉLIA.

Que faire ?

EDGAR.

Suis-moi sur l'heure !

LE ROI, endormi.

Ma fille ! (*bis*).

CORDÉLIA.

O ciel !

LE ROI, toujours endormi.

Je t'aime !

EDGAR.

Allons !

CORDÉLIA.

Non, je demeure !
Je me dois à lui seul.

EDGAR.

À lui seul ? que dis-tu ?

CORDÉLIA, montrant le roi assoupi.

Vois ce noble prince abattu !

EDGAR.

Vois mon amour !

CORDÉLIA.

Le fuir ? — Veux-tu qu'il meure ?

ENSEMBLE.

CORDÉLIA.

Moi, fuir ? veux-tu qu'il meure ?

EDGAR.

Et veux-tu que je meure ?

CORDÉLIA.

Ah! prouvons que l'amour est encor la vertu!

Allégro.

CORDÉLIA, entraînant Edgar et montrant le roi.

Ah! jurons sur sa tête:
Point d'hymen! point de fête!
Sa souffrance m'arrête,
Mais ton cœur a ma foi.
O funeste courage!
D'un fidèle veuvage
Ma douleur est le gage.
Que Dieu sauve le roi!

EDGAR, répondant.

Ton exemple m'arrête,
Point d'hymen! point de fête
J'en fais vœu sur sa tête.
Mais je meurs sous ta loi.
O funeste courage!
D'un fidèle veuvage
Ma douleur est le gage...
Que Dieu sauve le roi!

Transition.

Le ciel bénit un sacrifice
Qui du roi prolonge les jours.

EDGAR.

O divine justice
Veille sur mes amours!

Reprise de l'allégro, avec quelques changements de paroles.

ENSEMBLE.

Ils échangent leurs anneaux.

CORDÉLIA.	EDGAR.
Oui, jurons sur sa tête ;	Sa souffrance m'arrête.
Point d'hymen! point de fête!	Point d'hymen! point de fête!
Sa souffrance m'arrête,	J'en fais vœu sur sa tête,
Mais ton cœur a ma foi!	Mais je meurs sous ta loi!
O funeste courage!	O funeste courage!
D'un fidèle veuvage	D'un fidèle veuvage
Prends et donne le gage...	Prends et donne le gage...
Que Dieu sauve le roi!	Que Dieu sauve le roi!

FIN DU DUO.

Signes d'adieux des deux amants. — Edgar sort. Cordélia sur le seuil le suit des yeux.

Récitatif.

CORDÉLIA, revenant éplorée.

Il part! coulez, mes pleurs, que j'étouffais à peine!
Ah! je succombe! — Vierge reine,
Il faut qu'à votre autel je fasse un vœu pour lui.

Elle sort par la porte latérale de droite, après avoir regardé le roi toujours endormi.

SCÈNE III.

LE ROI, seul, s'éveillant.

Il appelle.

Cordélia! ma fille!

Se levant et se voyant seul.

O ma seule fidèle!
Tu m'abandonnes!

Il retombe en délire.

Dieu! que vois-je? — En place d'elle

Vingt traîtres, dont la main m'offre un pacte inouï!
Je ne signerai pas — fuyons!...

Il sort par la porte de gauche en criant.

Mon enfant!

SCÈNE IV.

CORDÉLIA, seule, s'empressant de revenir.

Oui!...
Je viens... où donc est-il? — Mon père! — Il s'est enfui!

Air. — Agitato.

Que va-t-il faire? instant suprême!
La trahison
Va profiter du trouble extrême
De sa raison.

Elle regarde dans la coulisse.

Oui, je les vois — et ma sœur guide
Son faible bras.
C'est un traité lâche et perfide...
Ne signe pas (*ter*).
Attendez-moi...

Elle veut aller retrouver le roi, des gardes sortant de la porte latérale lui barrent le passage.

Quoi donc! on arrête mes pas!

Andante.

Elle s'adresse aux gardes.

Ah! par grâce, qu'on me laisse
Au vieux roi porter secours!
On assiége sa faiblesse,
Il se perd si je n'accours!
C'est le trône qui vous prie,
Vous adjure avec mes pleurs.
Épargnons à la patrie
Tant de honte et de douleurs!

Transition.

Quoi ! ses propres enfants ! ô crime ! affreux malheurs

Reprise de l'agitato.

Que va-t-il faire ? instant suprême !
La trahison
Va profiter du trouble extrême
De sa raison.
Oui, je les vois, et ma sœur guide
Son faible bras.
C'est un traité lâche et perfide !
Ne signez pas (*ter*).

FIN DE L'AIR.

SCÈNE V.

CORDÉLIA, LE ROI, rentrant en démence, un poignard à la main.

Récitatif.

CORDÉLIA.

Ciel !...

LE ROI, s'adressant à Cordélia qu'il prend pour Régane.

Régane, rends-moi, rends-moi ma signature,
Et mon royaume aux infâmes vendu !
Tu vas mourir !

Il menace Cordélia du poignard.

CORDÉLIA.

C'est moi ! votre fille !

LE ROI.

O nature !

Laissant tomber le poignard et la reconnaissant.

Ma seule enfant ! c'est toi !

CORDÉLIA, l'embrassant.

Toujours.

LE ROI.

Tout est perdu!

ENSEMBLE.

Tout est perdu!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, EDGAR accourt tenant un parchemin.

EDGAR, avec force.

Tout est sauvé — le ciel qui vous protége
M'a permis de saisir ce traité sacrilége.
L'honneur vous est rendu!

ENSEMBLE.

LE ROI.	EDGAR ET CORDÉLIA.
L'honneur nous est rendu!	L'honneur vous est rendu!

EDGAR.

Cavatine.

Oui, le voilà ce pacte impie
Qui vous détrône sans remord!
Mon dévoûment... que je l'expie,
L'honneur sauvé vienne la mort!
Et si jamais l'outrage insigne
Sur la couronne est consommé,
Nul n'y verra l'auguste signe
Du grand roi Lear, le bien-aimé!

Il déchire le traité.

LE ROI, lui prenant la main.

Récitatif.

Merci, preux chevalier!

EDGAR, s'inclinant devant le roi.

Est-il rien que j'envie?

CORDÉLIA.

Mais, quel orage est sur ton front!

LE ROI.

Qui donc menacerait sa vie?
Ne suis-je pas le maître enfin? — ils le sauront!

TRIO.

Andante.

ENSEMBLE.

LE ROI, à Edgar.

Sans jamais que ton âme faiblisse;
Pour ton roi tu courais au supplice,
Ne crains pas qu'un tel sort s'accomplisse,
Te sauver est encor mon espoir!

CORDÉLIA, à Edgar.

Sans jamais que ton âme faiblisse
Pour ton roi tu courais au supplice;
Ne crains pas qu'un tel sort s'accomplisse,
Te sauver est encor mon espoir!

EDGAR, à Cornélia.

Ne crains pas que mon âme faiblisse!
Pour le roi j'ai bravé le supplice;
Mais s'il faut que mon sort s'accomplisse,
C'est l'amour qui dicta mon devoir!

Transition.

LE ROI, à Edgar.

Un sauf-conduit! — Ma main sur un tel acte
Peut signer hardiment! elle a signé le pacte!

Il signe un papier.

Puis!

EDGAR, au roi.

Vivre loin d'elle? — Ah! jamais.

LE ROI.

Qu'entends-je?

EDGAR.

Pardonnez!

CORDÉLIA.

Mon père, je l'aimais!
Je l'ose dire... il vient de venger votre offense!

LE ROI.

Il mérite ton cœur. — De ma seconde enfance
Le ciel daigne éclaircir le voile ténébreux.
Je puis, dans mon malheur, faire encor des heureux!

Ils s'agenouillent.

Oui, tu seras mon fils. Dieu! prenez leur défense,

Les bénissant.

Versez tous vos trésors sur eux!

Allégro.

ENSEMBLE.

EDGAR ET CORDÉLIA.

Ma destinée,
Doux hyménée,
Est couronnée
De ta faveur!
Mon bien suprême,
Le roi lui-même
Veut que je t'aime,
C'est { mon sauveur! / ton sauveur! }

LE ROI, à Cordélia.

Ma destinée,
Infortunée,
Est couronnée
Par ton bonheur.
Mon vœu suprême,
Oui, c'est qu'il t'aime,
C'est le prix même
De tant d'honneur.

Transition.

LE ROI.

Edgar, ne crains plus leur colère!

EDGAR.

Du sort entre vous deux j'affronte les défis

CORDÉLIA.

Le ciel nous garde un abri tutélaire.

LE ROI.

Ils n'oseront frapper mon fils!

Reprise de l'allégro.

EDGAR ET CORDÉLIA.

Ma destinée,
Doux hyménée,
Est couronnée
De ta faveur.
Mon bien suprême,
Le roi lui-même
Veut que je t'aime,
C'est { mon sauveur! / ton sauveur!

LE ROI, à Cordélia.

Ma destinée,
Infortunée,
Est couronnée
Par ton bonheur.
Mon vœu suprême,
Oui, c'est qu'il t'aime,
C'est le prix même
De tant d'honneur!

FIN DU TRIO.

Cris dehors.

Ah! ah! ah!

Un moment après, éclairs et tonnerre.

Récitatif.

CORDÉLIA.

Entendez-vous ces cris de rage,
Dont les éclats soudains glacent tout mon courage?
Et ce tonnerre, écho profane et spacieux
Du courroux éternel... double et sinistre orage
Qui roule de la terre aux cieux?

LE ROI, ramenant vers lui Edgar et Cordélia.

Oh! venez là; ce sont mes filles et mes gendres
Qui lancent contre moi leurs meutes de bourreaux!...
Et les foudres de Dieu, prêtes à mettre en cendres
L'antre des scélérats... le palais des héros.

EDGAR ET CORDÉLIA.

Un soldat est lui seul plus fort que cent bourreaux!

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

FANFARES SAUVAGES.

Le tonnerre continue par intervalles pendant toute cette dernière scène.

Finale.

LES PRÉCÉDENTS, GARDES ET SICAIRES armés, débouchant par les arcades du fond.

CHŒUR DE SICAIRES.

Un félon que la loi condamne
Déroba, dit-on, le traité.
Mais enfin l'ordre de Régane
Doit par nous être exécuté.

EDGAR, leur montrant le parchemin déchiré.

Le traité? — Le voici!

LE ROI.

Consommez l'injustice,
J'en serai la victime et non pas le complice.

LE CHŒUR, désignant le roi et Cordélia.

Oui, sans délais
Conduisons-les
Hors du palais.

Criant.

Hors du palais! hors du palais!

Tonnerre.

LE ROI.

Des tempêtes sombre inclémence,
Fureur du tonnerre et des vents,
Écrasez ma tête en démence,
Ah! vous n'êtes pas mes enfants!

LE CHŒUR à Edgar.

Et toi, soldat infâme,
Le trépas te réclame
Par le fer et la flamme.

CORDÉLIA.

Pitié pour lui, pitié!
Dans son forfait nous sommes de moitié.
Pitié pour lui, pitié!

Reprise des deux chœurs.

ENSEMBLE.

Non, non, soldat infâme,
Le trépas te réclame,
Par le fer et la flamme.

Désignant le roi et Cordélia.

Et sans délais
Conduisons-les
Hors du palais.
Hors du palais! hors du palais!

Pendant ce chœur, Cordélia fait entendre ces cris :

Pitié pour lui! pitié!

EDGAR.

Ah! n'implorez pas leur pitié!
Je ne veux pas de leur pitié!

LE ROI.

Dans son forfait nous sommes de moitié.

Après le chœur.

LE ROI.

Ne nous séparez pas — c'est l'époux de ma fille.
Il a droit à l'exil qui frappa ma famille,
Car, mes seuls enfants... les voici.
Que le glaive qui brille
Respecte Edgar... le roi l'ordonne ainsi!

LE CHŒUR.

Eh bien, race proscrite
Dont la destinée est écrite,

Tous les trois, sans délais,
Hors du palais! hors du palais!

Les trois personnages, se tenant par les mains, s'avancent solennellement et font reculer les sicaires.

LE ROI, EDGAR ET CORDÉLIA.

Un sort funeste nous opprime,
Au sol natal disons adieu.
Et vous complice d'un tel crime
Tremblez, tremblez, il est un Dieu!

LE CHOEUR, reculant d'abord, mais reprenant bientôt l'attitude menaçante.

Au roi.

L'arrêt vengeur qui vous opprime
Sur votre front descend de Dieu,
Votre démence était un crime...
A vos États dites adieu.

Les sicaires les poussent enfin tous trois vers le fond du théâtre qui s'ouvre, et l'on aperçoit des landes et des montagnes. Les trois bannis s'éloignent au milieu de deux haies de soldats. — A ce moment, Régane et Goneril, avec leurs époux, arrivent sur la scène par la porte latérale de gauche, des coupes en main et couronnées de fleurs, suivies de seigneurs sortant de l'orgie, et, d'un geste impérieux, elles commandent aux soldats de presser le départ du roi, de Cordélia et d'Edgar. Torches — il est presque nuit. — Tonnerre et orchestre terrible jusqu'à la fin.

LE ROI, CORDÉLIA, EDGAR, déjà sur les premières hauteurs du fond de la scène, jettent ce dernier anathème sur tous :

Tremblez, tremblez, il est un Dieu!

Tandis que le chœur des sicaires reprend :

A vos États dites adieu!

(La toile tombe sur ce tableau.)

FIN.

LA RÉDEMPTION

MYSTÈRE EN CINQ PARTIES

Avec Prologue et Épilogue

EN COLLABORATION AVEC M. ÉMILIEN PACINI

MUSIQUE DE GIULIO ALARY

Exécuté pour la première fois au Théâtre-Italien
en 1850.

PERSONNAGES :

L'ÉVANGILE, personnage symbolique, non chantant.

JÉSUS-CHRIST.

LA VIERGE MARIE.

LES DOUZE APOTRES :

PIERRE.
ANDRÉ, son frère.
JEAN.
JACQUES, son frère, dit le Mineur.
JACQUES, fils d'Alphée.
THOMAS.
MATHIEU.
SIMON.
PHILIPPE.
THADÉE ou JUDE.
JUDAS ISCARIOTE.
BARTHÉLEMY ou NATHANÉEN.

CAIPHE, grand prêtre.
PONCE-PILATE, gouverneur romain.
UN OFFICIER.
LE JUIF-ERRANT.
SIMON LE CYRÉNÉEN.
DISMAS, le bon larron.
GISMAS, le mauvais larron.
MARIE CLÉOPHAS.
MAGDELEINE.
UNE SERVANTE.
UN CENTURION.
UN HÉRAUT.
UN SOLDAT.
UNE JEUNE FILLE.
LES FILLES DES PASTEURS.
LES SAINTES FEMMES.
QUATRE ANGES.
LA FOI.
L'ESPÉRANCE.
LA CHARITÉ.

CHŒURS :

SOLDATS ROMAINS.
PHARISIENS.
PEUPLE : HOMMES, FEMMES et ENFANTS.
LES AMES DANS LES LIMBES.

NOTA. — *Tout est chanté, excepté les paroles du personnage symbolique,* L'ÉVANGILE, *qui sont déclamées.*

Tous les personnages, en habits de ville, seront assis sur l'estrade, et se lèveront, le cahier à la main, à mesure qu'ils devront chanter, afin d'éloigner toute apparence d'action théâtrale.

LA RÉDEMPTION

MYSTÈRE EN CINQ PARTIES

PROLOGUE ET PREMIÈRE PARTIE

PERSONNAGES :

L'ÉVANGILE.
JÉSUS.
LES DOUZE APOTRES.
QUATRE ANGES.
PEUPLE, SOLDATS.

PROLOGUE. — LA CÈNE.

Prélude d'orchestre.

L'ÉVANGILE. Parlé.

En ce temps-là, Jésus avec ses douze apôtres,
Vint dans Jérusalem, et, loin de tous les autres,
Fêta la Pâque sainte, une dernière fois.
Or, il leur dit très-calme et d'une austère voix :
« C'est mon corps, c'est mon sang, que ma main vous partage,
« Pour qu'ils soient des pécheurs l'éternel héritage;
« Voilà le fils de l'homme ici glorifié...
« Demain le fils de Dieu sera crucifié !... »
Alors, les douze élus de la cène mystique
Unirent tendrement, dans un pieux cantique,
Des transports inconnus d'angélique ferveur
Au deuil où les plongeait cet adieu du Sauveur.

13.

Musique.

CANTIQUE DES DOUZE APOTRES

ENSEMBLE.

I

Jour de gloire, jour d'extase!
Sois béni, maître divin!
De toi seul, céleste vase,
Coule à flots l'amour sans fin...
Mais d'où vient que la tristesse
Nous révèle ses langueurs,
Et comme une sombre hôtesse,
Prend sa place dans nos cœurs?

II

Pain du ciel, sainte Rosée,
Des apôtres, à genoux,
Rafraîchis l'âme embrasée,
Et que Dieu descende en nous!
Mais le Juste qui délivre,
Quels mandats il a reçus!
Nous faut-il, hélas! revivre
Du sang même de Jésus?

L'ÉVANGILE. Parlé.

Après quoi, méditant sa divine agonie,
Jésus, par le Cédron, vint à Gethsémanie,
Accompagné des siens, et par d'étroits sentiers,
Il arriva, le soir, au mont des Oliviers.

PREMIÈRE PARTIE.

LE JARDIN DES OLIVIERS.

Prélude d'orchestre.

CHANT, PRIÈRE.

JÉSUS.

Dans cette noire solitude
Songeant au jour prophétisé,
D'une funèbre inquiétude
Je sens déjà mon cœur brisé.
Quel sera l'ange qui m'assiste
Dans les angoisses de mon sort?
Priez, priez ! mon âme est triste,
Triste, mon Dieu ! jusqu'à la mort !...
O mon père, mon père! Éloignez ce calice!
Vous pouvez tout, soyez clément!
Que votre volonté cependant s'accomplisse,
Et non la mienne, en ce moment !

QUATRE ANGES.

O fils de l'homme, à l'heure où tu chancelles,
La force en nous, vers toi, du ciel descend.
Dieu nous envoie, et sous nos blanches ailes,
Va s'étancher cette sueur de sang.
Que béni soit le Seigneur tout-puissant !

JÉSUS.

O mon père, s'il faut épuiser ce calice,
Si rien ne change un tel arrêt,
Que votre volonté désormais s'accomplisse !
Quoi qu'il advienne, je suis prêt !

L'ÉVANGILE. Parlé.

Jésus, fortifié par la sainte prière,
Vers ses disciples fit quelques pas en arrière :
Accablés de fatigue, ils s'étaient endormis.
« L'heure est venue, allons ! levez-vous, mes amis,
« Dit-il ; celui qui doit me trahir va paraître. »
— Aussitôt ameuté par ordre du grand prêtre
Et des pharisiens, s'offre un gros de soldats
Suivis d'hommes du peuple... à leur tête *Judas !*

Musique.

JUDAS, à ceux qui le suivent.

Aux lueurs des flambeaux, observez, sans rien dire,
Compagnons ; celui-là, que je vais embrasser,
C'est lui ! — ce signal doit suffire.
Vous tous sur l'homme il faudra s'élancer !

A Jésus.

Maître, je vous salue !
Recevez mon baiser pieux.

JÉSUS.

O Judas ! qu'es-tu donc venu faire en ces lieux?
D'une âme au crime résolue,
O Judas ! tu trahis le fils de l'homme, toi !

Aux soldats.

Qui cherchez-vous ?

LES SOLDATS ET LE PEUPLE.

Jésus de Nazareth.

JÉSUS.

C'est moi !

SOLDATS ET PEUPLE.

Chœur.

Quelle gloire imposante,
Devant nous se présente !
Quel éclat radieux
Épouvante nos yeux !

Nous venions en grand nombre
Pour le prendre dans l'ombre;
Il se livre, et c'est nous
Qui tombons à genoux!

JUDAS.

Quoi! vous tremblez! A l'œuvre! il est seul contre tous.

Reprise du chœur.

SOLDATS ET PEUPLE.

ENSEMBLE.

Quelle gloire imposante
Devant nous se présente!
Quel éclat radieux
Épouvante nos yeux!
Nous venions en grand nombre
Pour le prendre dans l'ombre;
Il se livre, et c'est nous
Qui tombons à genoux!

LES APOTRES.

Quelle gloire imposante
Devant eux se présente!
Quel éclat radieux
Épouvante leurs yeux!
Vous veniez en grand nombre
Pour le prendre dans l'ombre;
Il se livre, et c'est vous
Qui tombez à genoux!

Air.

JEAN.

O peuple ingrat, gardien des tabernacles,
Contre Jésus vous armez votre main!
Fut-il jamais avare de miracles?
Reconnaissez son pouvoir surhumain!
Par sa bonté vous jugiez sa faiblesse;
Mais à l'agneau le lion est uni...
Ah! c'est vous seul que la force délaisse!
Il vous regarde, et le crime est puni!

JÉSUS.

O mon disciple aimé ! Jean, mon frère, silence !
Et vous, soldats, relevez-vous.
Je l'ai dit : c'est moi !

JUDAS.

Qu'on s'élance !
Il s'offre lui-même à vos coups.

PIERRE.

Misérables ! craignez mon glaive et mon courroux !

JÉSUS.

O Pierre ! pas de violence !...
Qui frappe par le fer périra par le fer.

LES APOTRES.

Vos apôtres toujours suivront votre parole.

PEUPLE ET SOLDATS.

Plus de crainte frivole.
Emparons-nous de lui.

LES APOTRES.

Craignez au moins l'enfer !

JÉSUS.

D'un vertige fatal vos âmes sont frappées,
Fils de Moïse et d'Aaron !
Vous venez tous, armés de bâtons et d'épées
Pour me saisir comme un larron !
Tous les jours, cependant, j'enseignais dans le temple,
Vous me laissiez en liberté.
De vos rameaux encor Jérusalem contemple
Le feuillage à mes pieds jeté...
Mais, à la fin, toutes choses sont faites
Pour accomplir ce qu'ont dit les prophètes !

JUDAS.

Allons ! la nuit descend, le temps nous est compté ;
Déroulez cette corde et qu'il soit garrotté !

JEAN.

O trahison!

PIERRE.

O cruauté!

PEUPLE ET SOLDATS.

Chœur.

Voilà donc le maître!
Devant le grand prêtre,
Il va comparaître
Comme un imposteur.
Allons! qu'on l'entraîne!
Que le monde apprenne
Le crime et la peine,
Du blasphémateur!

LES QUATRE ANGES.

Jérusalem! de ta coupable enceinte,
Hélas! vont pour jamais fuir les anges de Dieu!
Ils t'aimaient tant, cité qu'on nommait sainte,
Qu'ils pleurent sur ton crime en te disant adieu!
Adieu! adieu! adieu!

Double chœur.

LES APOTRES.

Plus d'espoir! le maître
Devant le grand prêtre
Va donc comparaître
Comme un imposteur!
O terreur soudaine!
Voilà qu'on l'entraîne!
La défense est vaine
Pour le Rédempteur!

PEUPLE ET SOLDATS.

Voilà donc le maître!
Devant le grand prêtre
Il va comparaître
Comme un imposteur!
Allons! qu'on l'entraîne!
Que le monde apprenne
Le crime et la peine
Du blasphémateur!

LES QUATRE ANGES.

Hélas! divin maître,
Devant le grand prêtre
Vas-tu donc paraître

JÉSUS, aux apôtres.

Laissez votre maître
Tout seul comparaître
Devant le grand prêtre

Comme un imposteur?
Bonté souveraine!
Des anges en peine
La prière est vaine
Pour le Rédempteur!

Tel qu'un malfaiteur.
La défense est vaine,
Je suivrai sans peine
La loi souveraine
Du Dieu créateur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE SANHÉDRIN.

PERSONNAGES :

L'ÉVANGILE.
PIERRE.
JUDAS.
CAIPHE.
UN OFFICIER.
UNE SERVANTE..
CHŒUR, PRÊTRES.

Prélude d'orchestre.

L'ÉVANGILE. Parlé.

Or, Jésus, garrotté, fut conduit chez Caïphe
Par les gens de Judas. Là, près du grand pontife,
Se trouvaient rassemblés les Scribes, les Anciens
Et les Docteurs, Jésus n'ayant aucun des siens.
Pierre, qui d'assez loin avait suivi son maître,
Se tenait tout pensif dans la cour du grand prêtre
Avec les serviteurs, et, plein d'anxiété,
Il attendait la fin de cette impiété.
Cependant, comme un roi qui noblement déroge,
L'Homme-Dieu se présente et Caïphe interroge;
Et le sauveur prédit, au jour marqué venu,
Aveugle Sanhédrin, vous l'avez méconnu!

Musique.

CHOEUR DES PRÊTRES.

Dieu d'Israël, enseigné par Moïse,
Unique et saint dans ton éternité!
Ta nation reste à jamais soumise
Au dogme seul de ta sainte unité!
Malheur donc sur le téméraire

Usurpant ton nom infini!
Dieu puissant! Dieu jaloux! il n'est plus notre frère,
Que le blasphémateur par nos mains soit puni!

CAIPHE.

Prêtres! à nous le droit de constater le crime;
Mais au gouverneur seulement,
La loi de Rome ainsi l'exprime,
Le droit de prononcer le dernier châtiment!
Il faut que la justice éclate
Sur le mensonge et son auteur!
De Caïphe à Pilate
Conduisez l'imposteur.

TOUS.

De Caïphe à Pilate
Conduisons l'imposteur.

L'ÉVANGILE. Parlé.

Ces clameurs pénétraient jusqu'au fond des vieux por
Où le matin naissant faisait pâlir les torches.
Pierre, qui pressentait de sinistres discords,
Pierre, l'oreille au guet, tremblait de tout son corps.
Voilà qu'un officier avec une servante
L'abordent dans son coin, raillant son épouvante.
O doux Jésus, c'est l'heure où de sa lâche voix,
Pierre, as-tu dit, devait te renier trois fois!

Musique. — Trio.

PIERRE, L'OFFICIER, LA SERVANTE.

L'OFFICIER ET LA SERVANTE.

ENSEMBLE.
Quelle rumeur se fait entendre!
Ils ont veillé toute la nuit!
Mais nous allons bientôt apprendre
Le résultat de tout ce bruit.
Voyez déjà Jésus lui-même,
Que chacun traite comme il faut...
Ceux qui soutiennent son blasphème
N'oseront plus parler si haut.

PIERRE.

ENSEMBLE.
Quelle rumeur se fait entendre!
Ils ont veillé toute la nuit.
Je brûle et tremble ici d'apprendre
Le résultat de tout ce bruit.
Quoi! c'est Jésus! Jésus lui-même
Que l'on outrage ainsi tout haut!
Grand Dieu! chacun frappe ou blasphème!
Tout mon courage est en défaut.

L'OFFICIER.

Mais, quel est donc cet homme? et qu'attend-il encore,
Seul dans son coin, depuis le soir?

LA SERVANTE.

Foi de servante, je l'ignore,
Il m'est suspect, rien qu'à le voir.
Je croirais volontiers...

L'OFFICIER.

Nous allons tout savoir.

PIERRE.

Ils s'approchent de moi... que veulent-ils savoir?

L'OFFICIER.

Holà! que faites-vous, brave homme,
Sur ce banc, à l'heure qu'il est?
N'êtes-vous pas avec celui qu'on nomme
Jésus de Galilée?

PIERRE.

A d'autres s'il vous plaît!

LA SERVANTE.

Cependant, il me semble
Vous avoir vus tous deux ensemble.

PIERRE.

C'est quelqu'un qui me ressemblait.

REPRISE DE L'ENSEMBLE MODIFIÉ.

L'OFFICIER ET LA SERVANTE.

Quelle rumeur se fait entendre!
Jésus se perd, c'est ce qu'il faut.
Ceux qui venaient pour le défendre
N'oseront plus parler si haut.

PIERRE.

Quelle rumeur se fait entendre!
Ciel! insulter Jésus tout haut!
C'est grand danger de le défendre;
Tout mon courage est en défaut.

LA SERVANTE.

Eh bien, je crois cet homme peu sincère.
Tenez! il s'apprête à sortir.

L'OFFICIER.

C'est quelque perfide émissaire,
Il a dû nous mentir.
Or çà, l'étranger, pas si vite,
Nous avons à causer un peu.

PIERRE.

Moi, je n'ai rien à dire.

LA SERVANTE.

Il tremble, il nous évite.

L'OFFICIER.

Vous étiez, à coup sûr, faites-nous-en l'aveu,
Un disciple du Juif qu'on prétend fils de Dieu.

PIERRE.

Ah! vous pouvez m'en croire,
Je ne le connais pas!

LA SERVANTE

Hier, si j'ai bonne mémoire
Vous veniez sur ses pas.

PIERRE.

En vérité, *je ne le connais pas!*

L'OFFICIER ET LA SERVANTE.

Il ne le connaît pas!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

L'OFFICIER ET LA SERVANTE.

Quelle rumeur se fait entendre!
Jésus se perd, c'est ce qu'il faut.
Ceux qui venaient pour le défendre
N'oseront plus parler si haut.

PIERRE.

Quelle rumeur se fait entendre!
Ciel! insulter Jésus tout haut!
C'est grand danger de le défendre;
Tout mon courage est en défaut.

L'OFFICIER.

Nous serions-nous trompés?

LA SERVANTE.

C'est lui qui nous abuse.

PIERRE.

Adieu donc! déjà le jour luit;
Je n'attends plus.

LA SERVANTE.

Mauvaise excuse!
Votre accent même vous trahit.

L'OFFICIER.

Oui, plus je le regarde!... (aubaine sans pareille!)
C'est bien vous, j'étais là, qui du pauvre Malchus,
D'un coup d'épée, avez meurtri l'oreille.

PIERRE.

Moi?

L'OFFICIER.

Nous en sommes convaincus,

Vous êtes de la compagnie
Du Nazaréen.

PIERRE.

Je le nie.

LA SERVANTE.

Vous soutenez encor?...

PIERRE.

Je le nie et renie!

L'OFFICIER.

En feriez-vous serment?

PIERRE.

Par les murs de Sion,
Par l'âme de mon père et ma damnation,
Non, je ne connais pas Jésus de Galilée!

On entend chanter un coq.

Le chant du coq!... ma honte ici m'est dévoilée!

TOUS TROIS.

Un tel serment!... ô profanation!

Marche saccadée d'orchestre.

ENSEMBLE.

L'OFFICIER ET LA SERVANTE.

Mais, comme un flot qui roule
Sur les degrés, la foule
En tumulte s'écoule;
Voilà Jésus qui sort,
Suivant la loi romaine.
A la justice humaine,
Roi des Juifs, on t'emmène!
Tu ne peux fuir ton sort!

PIERRE.

Mais, comme un flot qui roule,
Sur les degrés, la foule
En tumulte s'écoule.
Voilà Jésus qui sort.
Suivant la loi romaine,
A la justice humaine,
Divin maître, on t'emmène!
Je frémis de ton sort!

Transition. — Unisson solennel.

TOUS TROIS.

Le chemin n'est pas long du prétoire à la mort.

REPRISE DE L'ENSEMBLE PRÉCÉDENT.

L'OFFICIER ET LA SERVANTE.

Mais, comme un flot qui roule.
. . . .
. . . .

PIERRE.

Mais, comme un flot qui roule.
. . . .
. . . .

FIN DU TRIO.

La marche d'orchestre continue et se perd peu à peu.

Plainte.

PIERRE.

Divin Jésus! dans mes lâches alarmes,
J'ai renié ma croyance et ton nom!
Pour un tel crime aurai-je assez de larmes?
J'ai mes remords qui me répondent... Non!

Divin Jésus! toi qui de mes ténèbres
M'as fait sortir par ta sainte clarté,
Mon front, courbé sous les cendres funèbres,
Rentre à jamais dans son obscurité.

Divin Jésus! pour laver cette honte,
Puisque mes pleurs sont un baume impuissant,
Que par la mort jusqu'à toi je remonte!
Martyr, un jour, je t'offrirai mon sang!

L'ÉVANGILE. Parlé.

Les prêtres, les soldats, suivis de l'auditoire,
Tous entraînaient Jésus chez Pilate, au prétoire.
Ils proféraient des cris de vengeance et de mort;
Ce que voyant, Judas, saisi d'un grand remord,

D'avance épouvanté des suites de son crime,
Jeta sur le pavé le prix de sa victime,
Et, criant : « Il me brûle! » eut un désespoir tel
Que n'en causa jamais aucun péché mortel!

Musique. — Air.

JUDAS.

Pâle et tremblant dans ma furie,
Plus que Caïn, triste en tout lieu,
J'entends le monde qui me crie :
« Judas, qu'as-tu fait de ton Dieu? »
Que devenir, quelle torture!
Seul, ici-bas, je suis l'auteur
D'un crime exclu par sa nature
Des grands pardons du Rédempteur.
Je ne puis plus penser ni vivre;
L'air est de feu, le ciel de fer.
Vienne la mort qui me délivre,
Au risque même de l'enfer!...
Mais, si pour l'homme une espérance
Pouvait germer du repentir...
Si, par l'excès de la souffrance,
Un être peut s'anéantir...
Mieux que Judas, qui doit s'attendre
A trouver grâce en suppliant;
Mieux que Judas, qui doit prétendre
Au privilége du Néant!
Que cette corde, ma complice,
Par qui Jésus fut profané,
Soit l'instrument de mon supplice...
Maudit le jour où je suis né!!!

Il se pend.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

LE JUGEMENT.

PERSONNAGES :

L'ÉVANGILE.
JÉSUS.
CAIPHE.
PONCE-PILATE.
LA FOI.
L'ESPÉRANCE.
LA CHARITÉ.
CHŒURS, PRÊTRES, SOLDATS, PEUPLE.

Prélude d'orchestre.

L'ÉVANGILE. Parlé.

L'homme de trahison fuyant sa propre haine,
Passe du suicide à l'ardente géhenne,
Qui frémit d'un tel hôte en se fermant sur lui...
Les Juifs... La vérité pour d'autres yeux eût lui!...
Obstinés dans l'erreur, l'âme au mal endurcie,
Devant Ponce-Pilate amènent le Messie.
Le gouverneur romain leur ayant demandé
De quoi l'on accusait cet homme ainsi gardé,
Les Docteurs de la loi, les Prêtres et les Scribes,
Mêlant l'injure atroce aux lâches diatribes,
Répondirent soudain : Mais ne savez-vous pas
Quel mauvais grain il sème, en tout lieu, sur ses pas?
Et même qu'il nous nomme, aux enfants comme aux pères,
Des sépulcres blanchis, des langues de vipères!
Il ne respecte rien : c'est un conspirateur,
Un impie, un pervers... jugez le malfaiteur!

Musique.

CHŒUR DU PEUPLE.

Nous l'amenons à votre barre
Pour venger un crime d'État;

Rome n'a point une loi si barbare
Que ne surpasse encore un pareil attentat!

COEUR DE PRÊTRES.

Il corrompt la nation juive
Par des leçons de révolte et d'horreur.
La doctrine qu'il veut qu'on suive,
Comme au Dieu de Moïse insulte à l'empereur.

TOUS ENSEMBLE.

C'est un infâme,
Bravant la loi,
Qui se proclame
Messie et Roi.

PILATE A JÉSUS.

Vous entendez... qu'on me réponde;
Êtes-vous donc roi d'Israël?

JÉSUS.

Oui, roi! mais mon royaume... il n'est pas de ce monde.
Mon trône est dans le ciel.

TOUS.

Vous voyez son audace!

PILATE.

Je ne vois rien ici qui mérite la mort.

TOUS.

Que faut-il donc pour mériter la mort?

CAIPHE.

Jésus, comme chez moi vous l'avez dit d'abord,
Oserez-vous nous répéter en face
Par Jéhovah, devant tous, en ce lieu,
Que vous êtes vraiment le Christ, le fils de Dieu!

JÉSUS.

Vous l'avez dit, je suis le Christ, le fils de Dieu!

TOUS ET CAIPHE.

Quelle imposture! quelle audace!
Le fils de Dieu, vous?

JÉSUS.

Oui.

CAIPHE, déchirant ses habits.

Oh! blasphème inouï!

Duo.

CAIPHE ET PILATE.

Andante.

CAIPHE, à part.

Dieu du ciel, tu l'entends! — Quel orgueil il étale!
Vois les transports de ma pieuse horreur!
Comme en signe de deuil, robe sacerdotale,
Déchirez-vous sous mes mains en fureur!

PILATE, à part.

Par les dieux immortels, fanatique délire!
Je reconnais le peuple du Sabbat.
Secte impure, il est temps que les lois de l'empire
Mettent un terme à ce honteux débat.

CAIPHE, à Pilate.

Si nous sommes votre conquête,
Vous nous devez, Romains, votre secours.

PILATE.

Devant Rome aujourd'hui levez moins haut la tête.
Prêtre assez de pareils discours!

ENSEMBLE.

PILATE, à part.

Ces vils Hébreux s'agitent donc sans cesse!
Ils sont à craindre autant qu'à mépriser.
Mélange affreux d'orgueil et de bassesse,
Pour les soumettre il faut les écraser.
Mais nous saurons par la prudence,
En leur ôtant l'indépendance,
A des périls ne pas nous exposer.

CAIPHE, à part.

Sous ces païens, faut-il trembler sans cesse?
Un joug si dur, Dieu tarde à le briser.
O des cités, toi, l'antique princesse

Rome idolâtre ose te mépriser!
Si nous souffrons sa dépendance,
Tâchons du moins que la prudence
Bientôt l'oblige à nous favoriser!

Transition.

CAIPHE.

Faut-il encor des témoins et des preuves?
Ah! que votre courroux,
Hébreux, mugisse enfin comme l'eau des grands fleuves!
Et toi, Pilate, soutiens-nous!

PILATE.

Je suis Romain et non Israélite;
Tout ce procès m'est étranger.
Moïse ni Jésus ne m'ont pour satellite,
Et je ne dois que protéger.

Stretto.

ENSEMBLE.

CAIPHE, aux Juifs.

Contemplez donc un homme indigne
Qui se prétend Verbe divin!
De son pouvoir quel est le signe?
Tu mens, Jésus; mais c'est en vain.
Il a blasphémé! peuple et juges,
Vengez le nom de l'Éternel.
Il a blasphémé! quels refuges
Pourraient sauver le criminel?
Vengez le nom de l'Éternel!

ENSEMBLE.

PILATE.

Ah! c'en est trop et je m'indigne.
Vous persistez, mais c'est en vain.
Rome, par moi, vous fait un signe;
Que ce tumulte cesse enfin!
Oui, vous blasphémez, peuple et juges!
L'Olympe seul est immortel!
Oui, vous blasphémez, — des refuges

Y sont ouverts à chaque autel.
L'Olympe seul est immortel !

FIN DU TRIO.

LE CHŒUR.

Qu'il soit crucifié !

PILATE, à Jésus.

Que direz-vous encore ?

LES PRÊTRES.

Il osa diffamer les prêtres du Seigneur !
Le Seigneur ne veut pas que sa bouche t'implore.

TOUS A PILATE.

N'écoutez rien.

PILATE.

Comment juger ce que j'ignore?
Qu'il parle ! — Respectez l'ordre du gouverneur.

Air.

JÉSUS.

Si j'étais roi sur cette terre,
Comme je le suis dans les cieux,
Une phalange militaire
Disperserait ces factieux,
Et, dans la paix et l'abondance
On bénirait ma sainte loi.
Mais par la force et l'évidence
Les plus pervers croiraient en moi.
Ton divin règne, ô Providence !
Ne doit venir que par la foi !
Et toi, Jérusalem, la cité déicide,
Je ne puis retenir mes pleurs,
En contemplant tes murs, où tant d'éclat réside,
Où vont pleuvoir tant de malheurs !
Tes splendeurs aux jours de fête,
Qui du ciel touchaient le faîte...
Comme a dit plus d'un prophète,
Désormais font place au deuil.
Où sont donc tes édifices ?

Ton autel, des sacrifices?
Dévoués aux maléfices,
Dieu les brise d'un coup d'œil!
Ton saint temple à la prière
Fermera son sanctuaire;
Sans laisser pierre sur pierre,
Un orage y passera,
Et tes fils, douleur profonde!
Errants tous, bannis du monde,
Trouveront les champs et l'onde
Plus déserts que le Sahra!

Cependant, à la fin des peuples et des âges,
Sur un trône d'éclairs, par les anges porté,
Viendra le fils de l'homme, au milieu des nuages,
Dans sa toute-puissance et dans sa majesté!
Les mondes attendant que sa voix retentisse,
Devant lui frémiront d'espérance et d'effroi;
Aux méchants comme aux bons il rendra la justice,
Et tous sauront alors si Jésus était roi!

TOUS.

Anathème à l'impie!
Notre loi succombait,
Que le crime s'expie!
Au gibet! au gibet!

CAIPHE.

O Pilate, prends garde! — A grands cris demandée,
Sa mort seule peut vaincre un funeste hasard,
Et du repos de la Judée,
Tu répondras devant César.

TOUS, répétant.

Au gibet! au gibet!

PILATE.

Prenez donc vous-mêmes ce juste!
Je ne veux pas souiller ma toge auguste
Qu'une eau pure, à vos yeux, lave mes mains du sang
De l'innocent!
— A vous Jésus!

TOUS.

Vive Pilate!
Flagellons le faux dieu sous le fouet frémissant!

CHŒUR DE LA FLAGELLATION.

Viens, roi des Juifs, viens qu'on te flatte!
Rejette enfin ce vil manteau,
A toi la robe d'écarlate,
Avec un sceptre de roseau.
Battu de verges, tu t'inclines,
Et ne peux fuir aucun affront,
Car ta couronne a des épines
Qui la retiennent sur ton front.
Comme ceux des mages
Qui venaient vers toi,
Reçois nos hommages
Nous chantons ta loi.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Salut au roi des Juifs, salut à notre roi!

Trio mystique.

LA FOI, L'ESPÉRANCE, LA CHARITE.

ENSEMBLE.

Nous, devant Dieu, trois sœurs égales,
Nous, les vertus théologales,
Quittons des cieux l'air bien-aimé
Pour les méchants et l'opprimé.

LA FOI.

C'est la foi qui vous prie,
Incrédules mortels!
Pourquoi l'outrage au Dieu né de Marie!
La foi vous dit : Dressez lui des autels!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Nous, devant Dieu, etc.

L'ESPÉRANCE.

Toi, fils de l'homme, accomplis ta souffrance!
Domine-la, toi, fils de Dieu!

Près des douleurs se place l'Espérance,
Elle ne dit jamais adieu.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Nous, devant Dieu, etc.

LA CHARITÉ.

La charité gémit en condamnant le crime,
Mais ne vous laisse point, pécheurs, à l'abandon.
Car sa flamme pénètre au cœur de la victime
Qui s'ouvre pour répandre un céleste pardon.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Nous, devant Dieu, trois sœurs légales,
Nous, les vertus théologales,
Quittons des cieux l'air bien-aimé
Pour les méchants et l'opprimé.

TOUS, à Jésus, avec ironie.

Comme ceux des mages,
Qui venaient vers toi,
Reçois nos hommages!
Nous chantons sur toi.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Salut au roi des Juifs, salut à notre roi!

PILATE.

Sanglant sous la couronne, accablé sous l'outrage,
Pour sceptre dérisoire ayant un vil roseau;
Tel est Jésus! — Hébreux, contemplez votre ouvrage.
Ecce homo!

JÉSUS.

Malheureux obstinés! ô Juifs! *Ecce homo!*

CHOEUR GÉNÉRAL.

Au Calvaire! en croix! puisqu'il persévère!
Que nos dogmes saints restent triomphants!
Et que, s'il le faut, le sang du Calvaire
Retombe sur nous et sur nos enfants!
Au Calvaire! au Calvaire!

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

LE GOLGOTHA. — LES STATIONS.

PERSONNAGES :

L'ÉVANGILE.
JÉSUS.
LE JUIF-ERRANT.
UN HÉRAUT.
UN CENTURION.
UN SOLDAT ROMAIN.
LA VIERGE MARIE.
PREMIER JUIF.
SIMON LE CYRÉNEEN.
DEUXIÈME JUIF.
UNE JEUNE FILLE.
CHŒURS : LES FILLES DES PASTEURS, PHARISIENS, SOLDATS, HOMMES DU PEUPLE, FEMMES ET ENFANTS.

Prélude d'orchestre.

L'ÉVANGILE. Parlé.

Or, ce peuple aveuglé, que son triomphe irrite,
Dans l'arrêt de Jésus ne voyant pas écrite
La réprobation future d'Israël,
Des souffrances du Christ se fait un jeu cruel.

Ceux-là qui l'en avaient affublé chez Pilate,
Arrachent de son corps le manteau d'écarlate,
Dont chaque lambeau lève un lambeau de sa chair;
Ils étreignent ses reins dans un cercle de fer
Dont les pointes cachant leurs perfides morsures,
Font pleuvoir à ses pieds le sang de ses blessures;
Les cordes, qui bientôt, mourant, le traîneront,
Pendent autour de lui... Puis, comme sur son front
Les épines faisaient trop large sa couronne,
Pour qu'il vêtit sa robe, un groupe l'environne.
Plus brutal, et d'un coup le bandeau douloureux
Tombe, ouvrant sous chacun de ses dards joints entre eux

Une plaie où le sang divin abonde encore.
De ses honteux tourments l'Homme-Dieu se décore.

A ce moment, les Juifs et les soldats romains,
Pour qu'il portât sa croix délièrent ses mains.
Ils la chargèrent donc sur son épaule droite.
— La trompette sonna. — Par une voie étroite
Le cortége se mit en marche, et se porta
Vers le lieu de supplice, appelé Golgotha.
Trois cents archers venus de Gaule et d'Ibérie,
S'avançaient pesamment, puis la cavalerie
De Pilate; un tribun. — Enfin, le gouverneur
A cheval, entouré d'une escorte d'honneur.
— La trompette sonnait à tous les coins de rue,
Proclamant la sentence à la foule accourue.
En tête, un cavalier, natif du Palatin,
Tenait un étendard, à l'insigne latin.
De toutes parts, croissante et l'insulte à la bouche,
Grondait la multitude inquiète et farouche,
Et même des enfants, de mal faire jaloux,
Portaient pour les bourreaux des marteaux et des clo
Quelques pharisiens, sur leurs riches montures,
Du juste insolemment contemplant les tortures,
Répandus, çà et là, dans le peuple excité,
L'encourageaient encore à la férocité.

Pieds nus, pâle, sanglant, au milieu de ces hordes,
Poussé sous le bâton et tiré par les cordes,
Jésus, à chaque pas, trébuche sous la croix...
Mais son regard pardonne au nom du Roi des rois.
— Non loin, dit-on, en butte à des rires infâmes,
Sa douloureuse mère avec les saintes femmes,
Sur le bord du chemin suivait ce fils chéri,
Conçu divinement et de son lait nourri.
Et toutes, à l'aspect de ces maux effroyables,
Éclataient, sans relâche, en sanglots pitoyables. —
Ainsi marchait le Christ jusqu'à sa passion!
Ainsi marchait le monde à la Rédemption!

Musique.

CHŒUR DU PEUPLE.

HOMMES, FEMMES ET ENFANTS.

Jérusalem! c'est l'heure! alerte!
La fête ici va commencer,
Au fils de Dieu la carrière est ouverte!
Accourons tous le voir passer.
Alerte! alerte!

Appel de trompettes.

UN HÉRAUT.

Peuple! au nom de César s'exécute l'arrêt
Contre le Roi des Juifs, Jésus de Nazareth!

Reprise du chœur précédent.

Jérusalem! etc.

Marche funèbre.

LE CHŒUR.

Le voilà! le voilà! c'est lui-même!
Portant seul l'instrument de sa mort.
Tout saignant, épuisé, le front blême,
Est-ce là l'envoyé du Dieu fort?

CHŒUR DE FEMMES.

L'infortuné que de souffrances!

BASSES.

Ah! châtiment bien mérité!

FEMMES ET TÉNORS.

Fermons les yeux! horribles transes!

BASSES.

Quelle faiblesse, en vérité!

JÉSUS.

Hélas! hélas! pourrai-je aller jusqu'à ma tombe?

Au Juif Errant.

Juif, viens me secourir! sous le poids je succombe.

LE JUIF ERRANT.

Non... marche, marche, jusqu'au bout.

JÉSUS.

Qu'as-tu dit, malheureux? Ah! toujours et partout
Une autre voix te dira : Marche! marche
Jusqu'à la fin des temps!

Appel de trompettes.

LES HOMMES DU PEUPLE, *ricanant.*

Fils de David, ton père a dansé devant l'arche,
Où tu traînes tes pas comme un vieux de cent ans!
Ah! ah! ah! ah!

GROUPE DE JEUNES FILLES.

Dans son chemin, tristes compagnes,
Si nous n'osons jeter des fleurs,
Comme les sources des montagnes
Que sur ses pieds coulent nos pleurs!

JÉSUS.

Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes
O filles de Sion!
Bientôt viendront les temps suprêmes
De grande affliction.
C'est alors qu'on dira par les champs et les villes,
Heureuses les femmes stériles!
Malheur pour les enfants et désolation!

Appel de trompettes.

DES PHARISIENS.

Assez de beaux discours. En avant! — Il chancelle,
Il tombe sous la croix! allons, Juifs et Romains!
Il perd sa force avec tout le sang qui ruisselle.
Qu'on le soutienne... il va nous mourir dans les mains!

UN SOLDAT.

Voici venir un païen de Cyrène!...
Il est robuste. — A la croix! — Qu'il la traîne
Avec Jésus, jusques aux trois chemins.

PHARISIENS ET SOLDATS.

Le fardeau maintenant est moins lourd. Qu'on avance!...
Ou bien nous redoublons nos coups.

SIMON, le Cyrénéen.

Par Jupiter! Simon n'est pas de connivence
Avec des cruels comme vous.
Trêve, ou je vais jeter cette croix sur vous tous.

LES SOLDATS.

A l'œuvre! et que Jésus à présent te devance,
Sur ses pieds ou ses genoux.

Appel de trompettes. — La marche continue.

JÉSUS, apercevant Marie.

Quoi! vous, ma mère! — Dieu! prenez pitié de nous!

Lamentation.

LA VIERGE MARIE.

I

O fils aimé! doux fruit de mes entrailles
Qui fut béni par les anges du ciel,
Devais-je voir, dans ces tristes murailles,
Tomber sur toi ce supplice cruel!
Pourquoi fus-je féconde?
Quelle douleur inonde
Celle qui mit au monde,
Le Sauveur d'Israël!

II

Ingrats Hébreux! la pitié dans vos âmes
N'éveille donc nul écho fraternel!
Mon pauvre fils! les pleurs des Saintes Femmes
Ont seuls pour toi quelque gouttes de miel.
Oh! qu'avec toi j'expire!
Que mon pieux délire
Souffre tout le martyre
Du Sauveur d'Israël!

UN CENTURION.

Que fait là cette femme en pleurs et les mains join

TOUS.

La mère du Nazaréen !

UN JUIF.

Tu viens le voir passer... Vois ces clous et ces poi
C'est pour ton fils !

UN AUTRE JUIF.

On ne lui ferait rien
Si tu l'avais instruit au bien.

Appel de trompettes.

LE CENTURION.

Nous n'avons plus qu'un court trajet à faire,
Courage !

TOUS.

Ah ! voilà le Calvaire !

LE CENTURION.

Jésus doit monter sans soutien.

CHŒUR.

Roi des Juifs, reprends ta couronne,
Pour traîner toi-même ton char!
Nous allons préparer ton trône;
Tu seras plus haut que César!

L'ÉVANGILE. Parlé.

Parmi les chants, les cris de ce peuple en tumulte
Écrasé sous le faix, mais calme sous l'insulte,
Au sommet du Calvaire, espoir de ses douleurs,
Est arrivé Jésus avec les deux voleurs,
Jean, les femmes suivant toujours. Or, on s'arrête
L'échelle, les marteaux sont là. — L'hostie est prê
Sans vêtements, meurtri, les membres déchirés,
Des clous trouant ses mains et ses pieds adorés,
Jésus est étendu sur l'arbre expiatoire...
— La croix s'élève, aux cris d'angoisse et de victo

Cependant, vers le nord, au vallon des palmiers,
Où le ruisseau frémit sous le vol des ramiers,
Les filles des pasteurs, de leurs crèches lointaines,
Cherchant, pour leurs brebis, la fraîcheur des fontaines,
S'étaient mises à l'ombre et, dans un plein repos,
Chantaient un chant naïf, en paissant les troupeaux.

CHANSON.

REFRAIN EN CHŒUR.

Du ciel aride
Descend midi;
Nul vent ne ride
Le flot tiédi.
La rose blanche
Meurt sur sa branche ;
Le myrte penche
Comme engourdi.
Notre chamelle
Dort là tout près;
Faisons comme elle,
Goûtons le frais
Sous les cyprès.

UNE JEUNE FILLE.

I

Fille d'Ève
Que l'on veut charmer,
C'est un rêve;
Oh! tremble d'aimer
Sous la tente
De tes premiers jours.
Sois contente
Des seuls vrais amours,
Sûrs d'aimer toujours.
Adieu, chimère!
Et pour ta mère
Tes seuls amours!

Reprise du refrain :

Du ciel aride...

UNE AUTRE JEUNE FILLE.

II

Orphelines,
Suivez-nous! allons
Des collines
Au creux des vallons. —
A la ville...
Des loups ravisseurs !...
Un asile
Est parmi nos sœurs,
Gardez ses douceurs.
Tendre chimère!
Enfants sans mère,
Soyez nos sœurs!

Reprise du chœur :

Du ciel aride...

Crescendo d'orchestre.

CHŒUR DU PEUPLE.

Roi des Juifs avec ta couronne,
Fier rival d'Élie en son char,
Le marteau te cloue à ton trône!
Te voilà plus haut que César!

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CINQUIÈME PARTIE.

ÉPILOGUE.

PERSONNAGES :

L'ÉVANGILE.
JÉSUS.
JEAN.
LA VIERGE MARIE.
MAGDELEINE.
DISMAS, le bon larron.
GISMAS, le mauvais larron.
LE CENTURION.
PREMIER SOLDAT.
DEUXIÈME SOLDAT.
TROISIÈME SOLDAT.
QUATRIÈME SOLDAT.
CHŒURS : SOLDATS ROMAINS, PEUPLE JUIF, PRÊTRES, SAINTES FEMMES, LES AMES DANS LES LIMBES.

LES SEPT PAROLES

Prélude d'orchestre.

L'ÉVANGILE. Parlé.

Jésus est sur la croix...

Pause en musique.

Ainsi que les corolles
S'effeuillent dans l'orage...

Même pause.

Ainsi les sept paroles
De l'arbre du salut, au peuple rugissant
Tombent, mêlant leur miel dans les gouttes de sang.

Musique.

JÉSUS.

I.

Pardonnez-leur, mon père,
Car ils ne savent ce qu'ils font!

CHŒUR DE PRÊTRES, PEUPLE, DOCTEURS.

De se sauver lui-même il désespère,
Le fils de Dieu subir un tel affront!
Allons! par toi qu'un miracle s'opère.
Descends, descends, et les Juifs te croiront!

II.

GISMAS, le mauvais larron, sur la croix.

Toi qui devais guérir les autres,
Sauve-toi donc et sauve-nous aussi.

DISMAS, le bon larron, sur la croix.

Mauvais larron, cesse; il n'est pas des nôtres.
Nous avons mérité d'être punis ainsi.
Mais il n'a fait aucun mal celui-ci.

A Jésus.

Et vous, Seigneur, gardez à ma souffrance un baume,
Souvenez-vous de moi, Christ, dans votre royaume.

JÉSUS.

En vérité, je te le dis,
Tu seras, avec moi, demain, en paradis.

III.

JEAN, aux Saintes Femmes.

Femmes, sur cette croix l'espoir de tous se fonde,
Adorez avec Jean, dans une foi profonde,
Ce qui sera le crucifix.

Adorémus à quatre voix.

ENSEMBLE.

LA VIERGE MARIE, JEAN, MAGDELEINE, MARIE CLÉOPHAS.

Nous t'adorons, le cœur plein d'une angoisse amère,
Toi, par qui de Satan nous bravons les défis.
Nous t'adorons! nous t'adorons!

Toi, Dieu, qui revêtis notre forme éphémère,
Toi, Jésus, qui demain, seras le crucifix!
Nous t'adorons! nous t'adorons!

JÉSUS.

Ma mère, voilà votre fils,
Jean, voilà votre mère!

IV.

CHOEUR DE LA FOULE.

Regardez, l'horizon soudain s'est rembruni,
Et cependant, aucun nuage.
La nuit revient!... Pour quel lointain voyage
Le soleil, avant l'heure, est-il des cieux banni?

JÉSUS.

Eli, Eli, Lamma Sabacthani!

V.

Air :

MAGDELEINE.

Doux Jésus, qui de Magdeleine
Par un regard d'amour purifias le cœur,
De repentir mon âme pleine
Épuise à te pleurer sa brûlante langueur.
Pour t'aimer seul, en de saintes délices,
J'abandonnai le profane plaisir;
Amant divin, faut-il que tu pâlisses
Comme un soleil que la mort vient saisir!
Doux Jésus, qui de Magdeleine
Par un regard d'amour purifias le cœur,
De repentir mon âme pleine
Épuise à te pleurer sa brulante langueur.

JÉSUS.

J'ai soif.

UN SOLDAT.

Tiens! cette éponge!
Et ce n'est pas de l'eau du ciel!

CHŒUR DE PRÊTRES, PEUPLE, DOCTEURS.

De se sauver lui-même il désespère,
Le fils de Dieu subir un tel affront!
Allons! par toi qu'un miracle s'opère.
Descends, descends, et les Juifs te croiront!

II.

GISMAS, le mauvais larron, sur la croix.

Toi qui devais guérir les autres,
Sauve-toi donc et sauve-nous aussi.

DISMAS, le bon larron, sur la croix.

Mauvais larron, cesse; il n'est pas des nôtres.
Nous avons mérité d'être punis ainsi.
Mais il n'a fait aucun mal celui-ci.

A Jésus.

Et vous, Seigneur, gardez à ma souffrance un baume,
Souvenez-vous de moi, Christ, dans votre royaume.

JÉSUS.

En vérité, je te le dis,
Tu seras, avec moi, demain, en paradis.

III.

JEAN, aux Saintes Femmes.

Femmes, sur cette croix l'espoir de tous se fonde,
Adorez avec Jean, dans une foi profonde,
Ce qui sera le crucifix.

Adorémus à quatre voix.

ENSEMBLE.

LA VIERGE MARIE, JEAN, MAGDELEINE, MARIE CLÉOPHAS.

Nous t'adorons, le cœur plein d'une angoisse amère,
Toi, par qui de Satan nous bravons les défis.
Nous t'adorons! nous t'adorons!

Toi, Dieu, qui revêtis notre forme éphémère,
Toi, Jésus, qui demain, seras le crucifix!
Nous t'adorons! nous t'adorons!

JÉSUS.

Ma mère, voilà votre fils,
Jean, voilà votre mère!

IV.

CHOEUR DE LA FOULE.

Regardez, l'horizon soudain s'est rembruni,
Et cependant, aucun nuage.
La nuit revient!... Pour quel lointain voyage
Le soleil, avant l'heure, est-il des cieux banni?

JÉSUS.

Eli, Eli, Lamma Sabacthani!

V.

Air :

MAGDELEINE.

Doux Jésus, qui de Magdeleine
Par un regard d'amour purifias le cœur,
De repentir mon âme pleine
Épuise à te pleurer sa brûlante langueur.
Pour t'aimer seul, en de saintes délices,
J'abandonnai le profane plaisir;
Amant divin, faut-il que tu pâlisses
Comme un soleil que la mort vient saisir!
Doux Jésus, qui de Magdeleine
Par un regard d'amour purifias le cœur,
De repentir mon âme pleine
Épuise à te pleurer sa brulante langueur.

JÉSUS.

J'ai soif.

UN SOLDAT.

Tiens! cette éponge!
Et ce n'est pas de l'eau du ciel!

MAGDELEINE.

Eh quoi! pour apaiser cette soif qui le ronge,
Du vinaigre et du fiel!

VI.

CHŒUR DE SOLDATS.

Maintenant, à nous, camarades,
Les habits du crucifié!
Ce costume aux jours de parades,
Des marchands sera bien payé!

PREMIER SOLDAT.

Pour moi le scapulaire.

DEUXIÈME SOLDAT.

Et pour moi la ceinture.

TROISIÈME SOLDAT.

Toi, veux-tu son collier de laine?

QUATRIÈME SOLDAT.

Eh! oui, d'abord,
Mais le manteau pour deux.

QUELQUES-UNS.

Nous voilà tous d'accord.

TOUS.

Reste à nous partager la robe sans couture.

QUELQUES-UNS.

Ne la déchirons pas.

TOUS.

Tirons-la donc au sort!

QUELQUES SOLDATS.

Les dés! les dés! les dés!

LE CENTURION.

Allons, je me hasarde :

(Il agite les dés)

— Huit!

TOUS.

Pas mal.

PREMIER SOLDAT, jouant.

Deux !

TOUS, riant.

Autant vaudrait qu'il s'en privât !
Ah! ah! ah!

UN AUTRE SOLDAT, jouant.

Dix!

TOUS.

Par Hercule! est-ce lui qui la garde?

UN AUTRE ENCORE.

Nous verrons.

(Il joue.)

Douze!

TOUS.

Il a gagné. Vivat!

REPRISE DU PREMIER CHŒUR.

Maintenant, à nous, camarades,
Les habits du crucifié !
Ce costume, aux jours de parades,
Des marchands sera bien payé !

JÉSUS.

Ah! Tout est accompli!

JEAN.

Que Jean, du moins, essuie
Sur les pieds de Jésus cette sanglante pluie!

VII.

CHŒUR DES AMES DANS LES LIMBES.

De sa croix le Dieu sauveur
Va descendre dans nos limbes;
Et, déjà, par sa faveur,
Nos fronts brillent sous leurs nimbes.

Nous portions, premiers humains,
Votre faute en nous punie;
Du ciel s'ouvrent les chemins
Par le Christ à l'agonie.

JÉSUS.

Mon père, je remets mon âme entre vos mains.

Final.

LES ROMAINS.

Juste ciel! ô stupeur! ô mystère!
Le rocher s'est fendu sous nos pas.
Quel prodige! au loin tremble la terre.
Ah! du monde est-ce donc le trépas!

LES SAINTES FEMMES.

Jésus, avec ton sang nos pleurs mouillent la terre,
Pleurons, pleurons sur le divin trépas.

PRÊTRES, JUIFS, accourant.

Écoutez! ô terreur sans exemple!
Oui, des morts ont ouvert leurs tombeaux!
L'air s'embrase, et le voile du temple
A grand bruit se déchire en lambeaux!

LES SAINTES FEMMES.

Jésus, nous n'aurons plus qu'un temple :
Le plus saint des tombeaux!

LES ROMAINS ET LES JUIFS.

Ah! qu'avons-nous fait? La victime auguste
Semble armer son bras d'un glaive de feu.
Fuyons! oui cet homme était vraiment juste,
On a mis à mort le vrai fils de Dieu!

JEAN ET LES SAINTES FEMMES.

Ah! qu'avez-vous fait? la victime auguste
Semble armer son bras d'un glaive de feu.
Tremblez! oui, tremblez! le Seigneur est juste!
On a mis à mort le vrai fils de Dieu!

Épilogue. — La Résurrection.

UNE VOIX DANS LE CIEL.

Femmes, ne pleurez plus, dans trois jours de la tombe
Va ressusciter Jésus-Christ.
Et, dans quarante jours, merveilleuse colombe,
Aux apôtres viendra parler le Saint-Esprit.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Hosanna dans tous les mondes!
C'est son fils que Dieu donna!
Des soleils aux mers profondes,
Que tout chante l'hosanna!
Comme Adam, sa triste race,
Subissait le tentateur,
Espérant le jour de grâce
Où viendrait le Rédempteur.
Hosanna dans tous les mondes!
C'est son fils que Dieu donna!
Des soleils aux mers profondes,
Que tout chante l'hosanna!
Hosanna! hosanna!

FIN.

STRADELLA

OPÉRA EN CINQ ACTES

(EN COLLABORATION AVEC M. ÉMILIEN PACINI.)

MUSIQUE DE M. L. NIEDERMEYER

Représenté pour la première fois
sur le théâtre de l'Académie royale de musique
en 1837.

PERSONNAGES :

STRADELLA, maëstro et chanteur.
LE DUC PESARO, patricien et sénateur.
SPADONI, factotum du duc.
BEPPO, élève et ami de Stradella.
PIÉTRO, } bravi.
MICHAEL, }
LÉONOR, jeune orpheline, fiancée de Stradella.
GINEVRA, mère de Beppo.
UN OFFICIER DE SBIRES.
SALTIMBANQUES.
BRAVI, SBIRES, ÉLÈVES DE STRADELLA, MASQUES ET FEMMES DU PEUPLE.

Premier, deuxième et cinquième actes, à Venise.
Troisième et quatrième actes, à Rome.
— 1662 —

NOTA. *ALESSANDRO STRADELLA, célèbre maëstro de Venis était aussi le plus grand chanteur du* XVIIe *siècle. Son génie n l'avait point tiré de l'état subalterne où vivaient tant d'artistes à cet époque.*

La grande catastrophe de sa vie aventureuse a servi de donnée pr mière à la fable de cet opéra.

STRADELLA

OPÉRA EN CINQ ACTES

ACTE PREMIER.

(Venise.)

Une petite place. Au fond, un canal oblique avec un pont de marbre praticable. A droite, la maison de Léonor, ayant son entrée sur le quai qui borde le canal; on ne voit pas la porte. Sur le devant de la maison, une fenêtre avec un balcon peu élevé. A gauche, plusieurs rues aboutissant à la place. Minuit. Clair de lune. Au carnaval.

SCÈNE PREMIÈRE.

SPADONI, puis LE DUC PESARO,
ensuite UN CHŒUR DE BRAVI.

Au lever du rideau, Spadoni, seul, enveloppé d'un manteau et masqué, se tient au bord du canal; il paraît attendre et guetter. Quelques instants après, une gondole avec un falot passe sur le canal, sous le pont, et s'arrête au milieu du théâtre, puis disparaît dans la coulisse à droite.

INTRODUCTION.

SPADONI, s'adressant au duc, qui est dans la gondole.

Nous y voilà! Monseigneur, par ici!

LE DUC, sortant de la gondole.

Point d'importuns?

SPADONI.

Non, Dieu merci!
Tout nous sert, le lieu sombre et l'heure.

LE DUC, montrant la maison.

De Léonor, c'est la demeure.
Pour l'enlever à l'instant et sans bruit
Tout est-il prêt?

SPADONI.

Tout, Excellence!

LE DUC.

Et tes gens?

SPADONI.

A deux pas, mes bons limiers de nuit,
Et vous pouvez compter sur leur silence.

Il appelle à gauche.

St!... st!... amis!... holà!!!

LES BRAVI, en dehors.

Nous voilà! nous voilà!

Entre une troupe de gens de mauvaise mine.

LE DUC, à part.

Pas mal comme cela!

LE CHŒUR.

Sa Grandeur, que veut-elle?

LE DUC.

Il faut qu'une rebelle
Se rende enfin.

SPADONI, montrant la maison de Léonor.

C'est là.

LE CHŒUR.

Bon! enlevons la belle!
Nos bras sont à vous!
Nos bras et nos âmes!
Marchons! guerre aux femmes!
Malheur aux jaloux!

LE DUC.

Que Léonor cède à ma flamme!

SPADONI.

Quel triomphe pour une femme!

LE CHŒUR.

Se voir l'objet de votre flamme,
Quel triomphe pour une femme!

LE DUC.

Vous serez bien payés.

LE CHŒUR.

Il suffit, monseigneur!
De vous servir on ne veut que l'honneur.

SPADONI.

Le carnaval nous favorise.

LE DUC.

A moi la perle de Venise!

LE CHŒUR.

Le carnaval vous favorise.
A vous la perle de Venise!

CHŒUR.

Nos bras sont à vous,
Nos bras et nos âmes!
Marchons! guerre aux femmes!
Malheur aux jaloux!
Noirs comme la nuit
Où le stylet brille,
Vers la jeune fille
Glissons-nous sans bruit!
L'or de vos filets
Retiendra sans peine
La captive reine
Dans votre palais.
Nos bras sont à vous,
Nos bras et nos âmes!
Marchons! guerre aux femmes!
Malheur aux jaloux!

On entend venir une sérénade.

SPADONI.

Silence! amis!... voici des mascarades.

LE DUC, à part.

Ces gens-là prennent bien leur temps!

SPADONI.

Par ici! camarades!
Retirons-nous quelques instants.

TOUS.

Retirez-vous } quelques instants.
Retirons-nous }

Ils disparaissent à gauche au premier plan.

SCÈNE II.

STRADELLA et SES ÉLÈVES, avec des flambeaux, des guitares et divers instruments de musique, arrivent par le f

CHOEUR D'ÉLÈVES, sous le balcon de Léonor.

Là du sommeil
L'ange vermeil
Berce tes sens de beaux mensonges.
Fille des cieux,
Ouvre les yeux;
Car tant d'amour vaut bien tes songes.
Tout est muet au sein des nuits,
Plus de gondole en promenade;
L'onde et les cieux ont pour tous bruits
Soupirs d'amour et sérénade.

Romance.

STRADELLA.

PREMIER COUPLET.

Venise est encore au bal,
Et la lune au loin décline;
C'est l'heure où du ciel natal

Descend l'amour virginal.
Moi, du palais d'un seigneur
Fuyant le servile honneur,
Je viens rêver le bonheur
Près de l'orpheline!
Que l'écho chante avec moi
Au son de la mandoline,
O ma belle! amour à toi!

DEUXIÈME COUPLET.

Demain pour les deux amants
Doit s'ouvrir l'humble chapelle,
Où, touché de mes tourments,
Dieu bénira nos serments.
Bel ange aux regards si doux,
Ah! je t'implore à genoux,
Viens fuyons loin des jaloux,
Stradella t'appelle.
Viens! oh! viens sans crainte à moi!
Toujours et partout, ma belle,
A toi gloire! amour à toi!

LÉONOR, dans la maison.

Quand mon cœur reçut ta foi,
Il jura d'être fidèle.
A toi, gloire! amour à toi!

Chœur double.

LES ÉLÈVES.

Là du sommeil
L'ange vermeil
Berce tes sens de beaux mensonges.
Fille des cieux,
Ouvre les yeux;
Car tant d'amour vaut bien tes songes.
Tout est muet au sein des nuits,
Plus de gondole en promenade;
L'onde et les cieux ont pour tous bruits
Soupirs d'amour et sérénade.

LES BRAVI, se montrant au coin des rues.

Un bruit pareil,
Jusqu'au soleil,
Faudra-t-il donc qu'il se prolonge?
Masques joyeux,
Hors de ces lieux,
Fuyez ainsi qu'un mauvais songe.
Ils devraient bien pour cette nuit
Chercher ailleurs leur promenade;
Ils nous perdront avec ce bruit!
Maudite soit leur sérénade!

Les bravi disparaissent de nouveau à gauche.

Récitatif.

STRADELLA.

Chers élèves, c'est bien!... Ah! veillez à l'entour.

Les élèves se dispersent et se groupent diversement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LÉONOR, paraissant à son balcon.

LÉONOR.

C'est donc vous, Stradella!

STRADELLA.

Ce soir, par les Lagunes,
Le duc, mon maître, au loin court les bonnes fortunes.
Il poursuit le plaisir, je viens trouver l'amour.

LÉONOR.

Soyez le bienvenu! car votre voix céleste
Perce mes noirs chagrins comme un rayon du jour.
Merci!

STRADELLA.

Ma Léonor, un doux espoir me reste;
Écoutez, l'orpheline a besoin d'un appui;
Chanteur chez Pesaro, moi je dépends de lui;

C'est pourquoi j'ai hâté notre union secrète,
Demain nous partirons, voulez-vous?

LÉONOR.

Je suis prête!

Nocturne.

STRADELLA et LÉONOR.

PREMIER COUPLET.

ENSEMBLE.

A demain
Les délices suprêmes!
Notre hymen
Est écrit aux cieux mêmes.
A demain!

LÉONOR, seule.

Je suis fière de vous!
De vos chants de génie
Tous les anges seraient jaloux.

STRADELLA, seul.

Ah! c'est à mon bonheur
Qu'ils porteront envie,
Quand ton cœur battra sur mon cœur.

ENSEMBLE.

A demain, etc.
A demain, entends-tu? le bonheur, à demain!

DEUXIÈME COUPLET.

ENSEMBLE.

A demain, etc.

STRADELLA.

Si ta vie est à moi,
Je préfère ma chaîne
Au pouvoir du Doge ou d'un roi!

LÉONOR.

Je donnerais cent fois
Les trésors d'une reine
Pour un accent de votre voix!

ENSEMBLE.

A demain, etc.

Léonor rentre et referme sa fenêtre; Stradella et ses élèves sortent par le pont.

SCÈNE IV.

LE DUC, SPADONI,
ET LES BRAVI, débouchant par les rues à gauche.

SPADONI.

Amis! la place est libre!... Allons! forcez la porte.

Spadoni et les bravi sortent à droite.

LE DUC, sur le devant.

J'ai souffert trop longtemps ton superbe dédain!
Tandis que je me rends au Sénat, qu'on l'emporte!
Au fond de mon palais qu'on l'enferme soudain!

On a entendu des coups redoublés à droite.

LÉONOR, en dehors.

Au meurtre! à l'aide! à l'aide!

SPADONI, en dehors.

Qu'on l'entraîne toujours!

LE DUC, regardant à droite.

Victoire! tout me cède!
Tout cède à mes amours!

LÉONOR, en dehors.

Au secours! au secours!

On entend une marche.

LE DUC.

Des sbires! Empêchons qu'ils lui portent secours!

La gondole qui emporte Léonor et quelques gens du duc, sillonne rapidement le canal. Spadoni rentre en scène par la droite en même temps que la patrouille par le pont.

SCÈNE V.

LE DUC, SPADONI, PATROUILLE DE SBIRES, UN OFFICIER.

CHŒUR DE SBIRES.

Marchons serrés! et faisons bonne garde!
En carnaval le tour revient souvent;
Braves sergents, croisez la hallebarde!
N'ayons pas peur! compagnons! en avant!
Toujours notre vigilance
Égale notre vaillance;
Rien n'échappe au glaive, au regard
De la police de Saint-Marc!

L'OFFICIER, à Spadoni.

Qui vive?

SPADONI.

Citoyen de Venise la belle!

L'OFFICIER.

Tout est tranquille ici?

SPADONI.

Cherchez!

L'OFFICIER.

Point de querelle?

SPADONI.

C'est votre affaire?

L'OFFICIER.

On a crié d'une maison!

SPADONI.

Ah!

L'OFFICIER.

Vous étiez là!

SPADONI.

Non!

L'OFFICIER.

Insolent, en prison!

TOUS LES SBIRES, s'emparant de Spadoni.

Marchez en prison!

Le duc s'avance et montre l'anneau qu'il porte au doigt.

LE DUC.

Cet homme m'appartient, sénateur.

L'OFFICIER, s'inclinant.

Excellence!
Pardonnez notre erreur! Soldats, portez la lance!...

Le duc sort en riant, à droite, et recommande par des signes à Spadoni de veiller sur la belle et d'amuser encore les sbires.

REPRISE DU CHŒUR DES SBIRES.

Marchons serrés, et faisons bonne garde!
En carnaval le tour revient souvent!
Braves sergents, croisez la hallebarde!
L'oreille au guet, compagnons en avant!
Toujours notre vigilance
Égale notre vaillance;
Rien n'échappe au glaive, au regard
De la police de Saint-Marc.

Pendant ce chœur, et aux signes de Spadoni, paraissent des gondoles chargées de masques. Ils en sortent pour danser sur la scène et agacer la patrouille.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, MASQUES DE TOUTES SORTES.

Final.

ENSEMBLE.

SPADONI.

Ah! parbleu, mes enfants, une bonne folie!
Vous venez à propos! Donnons-leur fête et bal!

Jusqu'au jour, avec nous, que la garde s'oublie,
Et se mêle en dansant au joyeux carnaval!

LES MASQUES.

Le bon tour! ah! ah! ah! c'est un temps de folie!
Allons donc, braves gens, cette nuit fête et bal!
Jusqu'au jour, avec nous, que la garde s'oublie,
Et se mêle en dansant au joyeux carnaval!

LES SBIRES.

Qu'est-ce donc! halte là! quelle étrange folie!
Insolents, finissez! loin de nous fête et bal!
A danser croyez-vous que la garde s'oublie?
A-t-on l'air et l'habit du joyeux carnaval?

Les masques ont pénétré, en les agaçant, dans les rangs des sbires qui, peu à peu, se sont laissés entraîner à danser avec eux.

SPADONI.

Ah! bravo! mes enfants, la charmante folie!
Bon courage! A la fin les voilà tous du bal.
Il est bien quelquefois que la garde s'oublie,
Et se mêle en dansant au joyeux carnaval.

LES MASQUES.

On les tient! ah! ah! ah! la charmante folie!
Bon courage! Avec nous, les voilà tous du bal.
Vous voyez quelquefois que la garde s'oublie,
Et se donne à son tour un air de carnaval.

LES SBIRES.

Eh bien donc! nous aussi? Quelle bonne folie!
Malgré nous, cette nuit, nous voilà tous du bal.
Il faut bien quelquefois que la garde s'oublie;
C'en est fait! mêlons-nous au joyeux carnaval!

Danse générale des masques et des sbires.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Une salle retirée du palais Pesaro. Meubles riches et élégants; a
ture mauresque. Au fond, une fenêtre avec un balcon. A d
porte d'entrée; à gauche, une chambre. Bougies allumées
presque nuit à l'extérieur. Vue de Venise au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

Des bravi masqués ont déposé Léonor évanouie sur un sopl
ils se retirent à son premier mouvement.

LÉONOR, seule, revenant à elle.

Ah!... ah! quel songe affreux! grâce au ciel, il s'a

Elle regarde autour d'elle.

Mais... où suis-je? mon Dieu!... quel trouble en m

Elle s'avance sur le devant du théâtre.

Qui m'a conduite ici?... se peut-il? ô douleur!...
Cet éclat!... ces murs... ah! ce n'était point un r
Oui... tout est vrai! Malheur!... Malheur!.

Air.

LÉONOR.

Quand celui que j'adore à l'hymen se prépare,
Quand peut-être à cette heure, il m'appelle, il m'a
Voilà donc sans pitié que le ciel nous sépare,
Et qu'il change en affront ce bonheur d'un insta
Pour quel crime, ô mon Dieu! m'avez-vous conda
Ai-je pu mériter la rigueur de mon sort?
A la honte, au malheur, si je suis destinée,
Comme grâce à genoux je demande la mort!

Pauvre orpheline dès l'enfance,
Qui viendra prendre ma défense?

Mon bien-aimé, lorsqu'on m'offense,
Ne peux-tu rien ici pour moi?
O Stradella, quand je t'implore,
Mes cris n'arrivent pas vers toi...
Ma plainte en vain redouble encore...
Nul ne répond à mon effroi...

Quand celui que j'adore, etc.

Eh quoi, tout est fermé! Quelle force ennemie
De ce palais fait ma prison?

Elle aperçoit la chambre ouverte à gauche.

Ah! quel espoir!

Elle revient.

Mais non! point d'issue... infamie!
Que faire?... la frayeur égare ma raison!
Quand celui que j'adore, etc...

Récitatif.

LÉONOR, entendant marcher au dehors.

Du bruit!...

Elle écoute.

Dans ce refuge, ah! cachons-nous d'abord.

Elle rentre dans la chambre et referme la porte sur elle.

SCÈNE II.

SPADONI, puis DES MARCHANDES DE PARURES.

SPADONI, entrant.

Signora!

Voyant qu'elle n'est pas là.

Personne!

Il montre la porte du cabinet.

Ah!

Il va frapper en appelant.

Signorine!...

A part.

On s'enferme!

Le maître à son retour verrait-il ses rigueurs ?...
Au palais Pesaro les rigueurs ont leur terme,
Et voilà, par Saint-Marc! des arguments vainqueurs.

A la cantonade.

Apportez ces présents qui désarment les cœurs.

Entrent des marchandes de parures portant des étoffes et des joyaux de toutes sortes.

Air, avec chœurs.

LES MARCHANDES.

C'est nous qui vendons aux dames
Leurs plus élégants atours;
Pour se faire aimer des femmes,
A nous les grands ont recours.
Les sénateurs de Venise
Au Rialto vont nous voir;
Par nous, bourgeoise et marquise
Savent doubler leur pouvoir.

SPADONI, *courtisant les marchandes.*

Quels doux accents, et que vos yeux sont doux !
Ah ! sur ma foi je suis épris de vous !
Voyons, voyons, vos plus riches bijoux ;
Rien n'est trop beau, rien n'est trop cher pour nous.

LE CHŒUR, *accompagnant.*

Oui, devant son miroir,
Nous charmons mainte belle ;
Pour flatter son espoir,
Maint amant nous appelle.

SPADONI.

En ce lieu de plaisance,
Tout, devant ma puissance,
Aujourd'hui va céder;
Le Duc en son absence
Me laisse commander.
De Monseigneur, tendres beautés,
Sachez par moi, sachez les volontés;

Qu'aux talismans que vous portez
D'un cœur rebelle il doive les bontés !

ENSEMBLE.

LES MARCHANDES.

Voyez ces fleurs, voyez ces gazes,
Et ces colliers dignes des rois ;
Brocarts, damas, rubis, topazes,
On n'a que l'embarras du choix ;
Velours brodés, riches dentelles,
Robes d'argent, écharpes d'or...
Masques galants, modes nouvelles,
Et que Paris n'a pas encor !

SPADONI, à part.

Autour de moi comme on s'empresse !
Du maître servons les projets ;
Mais agissons avec adresse,
Il faut gagner sur ces objets.

Aux marchandes.

C'est admirable, par ma foi !
Voyons ces fleurs, ces blanches gazes,
Et ces joyaux dignes d'un roi.

Les marchandes la harcèlent et le tirent de tous côtés.

Riches colliers, belles topazes...
Mais quel vacarme ! ah ! laissez-moi !

Sur le devant de la scène.

Que de plaisirs, de profits et d'honneur,
Pour le valet favori d'un seigneur !
Il est heureux comme un vrai sénateur,
Pourvu qu'il ait certain air séducteur.
Venez à lui sans façon et sans peur,
Jeunes beautés, il n'est point un trompeur.

LE CHŒUR.

Entendez-nous, jetez les yeux,
Sur ces objets si merveilleux.

SPADONI.

Ah! quel tapage, en vérité!
Ne puis-je donc être écouté?

Sur le devant de la scène.

Que de plaisirs, etc.

LES MARCHANDES.

Allons, seigneur, n'épargnez rien!
Choisissez tout et payez bien!

SPADONI, *donnant de l'argent aux marchandes.*

Voilà pour vous, mais du palais
Partez, partez, et sans délais.

ENSEMBLE.

LES MARCHANDES.

Enfin, c'est ainsi que vous êtes,
Mesdames, dans tous les pays;
Les cadeaux font tourner vos têtes,
Quand vos cœurs ne sont pas séduits.

Elles comptent l'argent que Spadoni leur a donné.

Mais quoi! voilà notre partage!
Vraiment c'est trop peu de sequins!
Il en comptera davantage...
Ah! ces valets sont des coquins!

SPADONI, *à part.*

Enfin c'est ainsi que vous êtes,
Mesdames dans tous les pays;
Les cadeaux font tourner vos têtes,
Quand vos cœurs ne sont pas séduits...

Aux marchandes.

Eh bien! voilà votre partage;
A vous ces bourses de sequins;
Vous en faudrait-il davantage?
Ah! ces marchands sont des coquins!

Spadoni renvoie les marchandes, qui ont déposé leurs étoffes et sortent à droite du fond.

SCÈNE III.

SPADONI, seul d'abord, puis STRADELLA, BEPPO et PLUSIEURS ÉLÈVES.

On entend du dehors la ritournelle de la barcarolle de Stradella.

SPADONI, écoutant.

Ah ! voilà ce chanteur dont le crédit m'outrage.
La prisonnière cependant
Pourra, par son humeur, lui donner de l'ouvrage,
Faisons le nôtre en attendant.

Pendant la barcarolle qui suit, Spadoni s'occupe à ranger les étoffes et les bijoux sur des étagères et à poser des vases de fleurs devant la porte où est Léonor, et sur le balcon qu'il entr'ouvre et referme. Il disparaît de temps en temps.

Entrent Stradella, Beppo et les élèves.

STRADELLA, s'accompagnant d'une mandoline.

Barcarolle.

I.

Voyageur, à qui Venise
Se dévoile après le jour,
Si ton âme ailleurs est prise
Que je plains ton autre amour !
De retour vers la charmante
Dans Grenade ou Bassora,
Le souci qui te tourmente
A ses pieds te poursuivra,
Car Venise est une amante
Que jamais on n'oubliera.
Où sont donc vos belles nuits,
Diras-tu dans tes ennuis !
Venise, ô ma beauté
Mon cœur vous est resté !

LE CHŒUR D'ÉLÈVES, répétant.

Où sont donc vos belles nuits, etc.

II.

STRADELLA.

Des princesses d'Italie
C'est Venise le matin,
Qui s'endort, la plus jolie,
Dans les fleurs et le satin,
Et, le soir, c'est la plus folle
Sous le masque de velours,
La plus tendre en sa gondole,
Et la plus noble toujours!
La musique est sa parole
Et ses rêves les amours :
O Venise plus d'ennuis,
A nous tous tes belles nuits !
Venise, ô ma beauté !
Chez toi la liberté !

CHŒUR D'ÉLÈVES, répétant.

O Venise, plus d'ennuis, etc.

Récitatif.

SPADONI, qui s'est approché.

Bien, Stradella, ta joie est d'un heureux présage.
Mais le duc Pesaro, qui veille avec les dix,
En passant, t'a donné des ordres. — Moi je dis,
Qu'il faut avant le jour accomplir ton message.
La belle, en son boudoir, persiste à s'enfermer :
Va lui chanter l'amour pour qu'elle sache aimer.
Qu'au retour, monseigneur la trouve enfin plus sage.

Il sort.

SCÈNE IV.

STRADELLA, BEPPO, et QUELQUES ÉLÈVES.

STRADELLA, à part.

Encor nouveau caprice! allons! vite, chanteur,
Ta voix pour attendrir je ne sais quelle femme!...

Chante! on t'a bien payé! sers d'interprète infâme!
Aux vils amours d'un sénateur!

Avec élan.

A mon art! art divin! ô sublime harmonie,
Écho sacré du ciel
Par qui l'âme s'épure au souffle du génie,
On prostitue ainsi ton pouvoir immortel!
Misère!... que pourtant ma tâche soit finie;
Demain je m'affranchis de ce joug détesté!
Demain! demain! l'amour avec la liberté!

A ses élèves.

A nous maintenant, chers élèves!

BEPPO.

De la beauté charmons les rêves!

Les élèves de Beppo s'approchent de la chambre et commencent la sérénade du premier acte.

LES ÉLÈVES.

Là du sommeil,
L'ange vermeil...

STRADELLA, les interrompant.

Arrêtez! gardez-vous de profaner ces chants
Inspirés par celle que j'aime!
Toi seule, ô Léonor! connais ces airs touchants,
Symboles d'un amour aussi pur que toi-même.

LÉONOR, en dehors.

Stradella,
Es-tu là?

STRADELLA, stupéfait et à part.

Qu'entends-je! Quels accents! Léonor, est-ce toi?
Affreuse idée...

LES ÉLÈVES, à part.

Amis, d'où vient son trouble extrême?

STRADELLA à ses élèves.

Ah! laissez-moi!

LES ÉLÈVES.

Partons!

STRADELLA.

Va, Beppo, laisse-moi!

Les élèves sortent par la porte à droite. Stradella, qui les a regardés s'éloigner, va vers la chambre, qui s'ouvre devant lui, et d'où Léonor s'élance.

SCÈNE V.

STRADELLA, LÉONOR.

Duo.

LÉONOR, avec joie.

Quel coup du ciel!

STRADELLA.

Quel coup de foudre!

LÉONOR.

Te voilà donc?

STRADELLA.

Dieu! que résoudre?

LÉONOR.

Ah! je le savais bien, que tu me sauverais!
Viens! viens! partons!

STRADELLA.

Mortels regrets!

LÉONOR.

Oh! que dis-tu?

STRADELLA.

Le duc, mon maître,
T'a donné pour geôlier l'infâme Spadoni.
Impossible de fuir!...

LÉONOR.

Et le jour va paraître!
Hélas tout est fini!...
Ah! ce balcon!...

STRADELLA.

C'est un abîme.

ENSEMBLE.

Affreux palais, séjour du crime!
L'opprobre ici, là le trépas!
O mon Dieu ne nous perdez pas!

LÉONOR.

Par quel destin qui nous oppresse
En deuil se change un jour d'ivresse?
Hélas! dans ma sombre détresse
Dieu seul peut me sauver d'un lâche ravisseur!

STRADELLA.

Faut-il qu'au jour où l'hyménée
Devait bénir ma destinée
Ma Léonor abandonnée,
Tombe aux mains de ce lâche et cruel oppresseur!

ENSEMBLE.

O sort trop horrible!
{Son / Mon} astre fatal
D'un maître terrible
{Le / Me} fait le rival.
Ah! comment {l' / m'} arracher à ce joug inflexible,
Et fuir ce palais infernal?

A ce moment, on entend sur la lagune Beppo chantant une barcarolle.

La... la... la...

STRADELLA, écoutant.

Chut! c'est Beppo! quelle espérance!
Courage!

Il écrit sur des tablettes et va à la fenêtre les jeter à Beppo.

LÉONOR, sur le devant du théâtre.

Saints du ciel! secondez deux amants!

STRADELLA.

Encor quelques moments,
C'est notre délivrance!

ENSEMBLE.

STRADELLA.

Ma bien-aimée, oui, j'ai l'espoir,
De t'arracher à son pouvoir;
Bientôt, crois-moi, tu pourras voir
Astre d'amour briller dans un ciel noir!

LÉONOR.

Mon bien-aimé, j'en ai l'espoir,
Tu me ravis à ton pouvoir;
Bientôt par toi je pourrai voir
Astre d'amour briller dans un ciel noir!

STRADELLA, seul.

Mais voici déjà l'aurore,
Et Beppo ne revient pas!
Ah! s'il doit tarder encore,
C'est la honte ou le trépas!

LÉONOR.

O mon Dieu! ne nous perdez pas!
Ma bien-aimée, etc.

ENSEMBLE.

STRADELLA.

O duc! { son / mon } bras va dans ce jour
De tes affronts sauver l'amour!
A nous le bonheur et l'amour!

Récitatif.

STRADELLA.

Rassurez-vous! Beppo m'amène une gondole.
Une échelle y sera... tous deux dans peu d'instants...

LÉONOR.

Pourra-t-il approcher du palais!

STRADELLA.

Je l'attends
Sous ce balcon toujours désert; ma barcarolle
Doit être le signal; le duc, pour quelque temps,
Siége encore à Saint-Marc; avant qu'il ne revienne,
L'ombre peut assurer votre fuite et la mienne.

LÉONOR.

Dois-je y croire?

STRADELLA, inquiet.

Le jour paraît; si Spadoni...

On entend de nouveau une voix dans le lointain.

LÉONOR.

Entendez-vous cet air?

STRADELLA, courant à la fenêtre.

Beppo!

TOUS DEUX.

Qu'il soit béni!

STRADELLA.

Indigence et périls vont planer sur ma tête...
Suivrez-vous sans regrets le destin d'un banni?

LÉONOR, avec force.

Dieu sait que je vous aime et que rien ne m'arrête.
A vous, toujours.

A ce moment on jette par la fenêtre un paquet de cordes enveloppées dans un manteau, et des armes que Stradella pose sur la table.

STRADELLA, prenant le paquet.

Enfin!

Il va attacher l'échelle au balcon.

LÉONOR, se jetant à genoux.

Ciel protecteur! merci!

Fanfares.

LE DUC, en dehors, à droite.

Que nul n'entre après moi!

LÉONOR, effrayée.

Le duc!

Elle écoute à la grande porte à droite.

Il vient ici!...

STRADELLA, revenant sans avoir entendu le duc.

Un seul moment...

LÉONOR.

Trop tard!...

LE DUC, en dehors.

Bien!

STRADELLA, consterné.

Pesaro!

LÉONOR.

De grâce!

Cachez-vous! cachez-vous!

STRADELLA.

Qui? moi, céder la place?

Oh! non pas!

SCÈNE VI.

STRADELLA, LÉONOR, LE DUC.

LE DUC, entrant, à part.

A merveille!... Eh! l'on s'est adouci...

Haut à Stradella.

Bravo! mon bon chanteur gagne bien son salaire.

Cavalièrement à Léonor.

Maintenant ces trésors sont à vous...

Il désigne les parures déposées par les marchandes.

STRADELLA, à part.

O colère!

LÉONOR, à part.

Que devenir?

LE DUC, amoureusement.

Restons tous deux!

Il fait signe de sortir à Stradella, qui feint de ne pas le voir.

STRADELLA, à part.

Je reste aussi!

STRADELLA, à part.

Je sens déjà mon ardeur vengeresse
Se réveiller en mon cœur furieux.
D'un vil seigneur en vain la loi m'oppresse,
Il faudra bien t'arracher de ces lieux!
Ma Léonor, ô toi que j'aime,
Oui, nous pourrons défier son courroux;
L'honneur, la rage et l'amour même,
Sauront guider mon bras jaloux.

LE DUC, à Léonor.

Oh! vois l'excès de ma tendresse,
Et sois enfin la reine de ces lieux!
Oui, mon cœur, dans sa folle ivresse,
S'enflamme aux rayons de tes yeux.
Un seul regard! beauté que j'aime!
Tous les bonheurs viendront sur nous!
Un mot d'espoir, mon bien suprême,
Sinon je meurs à tes genoux!

LÉONOR.

N'espérez pas que je vous aime,
Vos trahisons s'élèvent entre nous;
Plus d'espérance! peine extrême!
Ah! laissez-moi fuir loin de vous;
Voyez mes pleurs! moment suprême!
Je suis tremblante à vos genoux!

LE DUC, apercevant Stradella.

Eh bien! tu n'as donc pas compris? Va-t'en sur l'heure.

LÉONOR, à part.

Tout est perdu!

LE DUC, à Léonor.

Je t'aime!

LÉONOR.

O mon Dieu!

STRADELLA, à part.

Je demeure.

LE DUC.

Le bonheur nous attend!

LÉONOR et STRADELLA, à part.

Juste ciel!

LE DUC.

Plus d'effroi.

STRADELLA, à part.

Vengeance!

LÉONOR, à part.

Comment fuir?

LE DUC.

Viens enfin!

LÉONOR.

Laissez-moi!

REPRISE DE L'ENSEMBLE PRÉCÉDENT.

Aussitôt après l'ensemble le duc va pour porter la main sur Léonor; Stradella s'avance entre eux et les sépare.

STRADELLA, avec force.

Arrêtez!

LE DUC, étonné.

Stradella!

LÉONOR, à part.

Pitié! Dieu secourable!

STRADELLA, au duc.

Oui! Stradella; ton chanteur... ton rival.

LE DUC.

Qu'as-tu dit, misérable!

STRADELLA.

Léonor m'appartient.

LE DUC, *à part.*

O fureur!

LÉONOR.

Jour fatal!

ENSEMBLE.

LE DUC, *à part.*

Un valet! un chanteur! quel outrage!
Tous mes sens sont frappés de stupeur!

STRADELLA, *à part.*

Oui, l'amour a doublé mon courage!
Loin de moi l'esclavage et la peur!

LÉONOR, *à part.*

O mon Dieu! soutenez mon courage;
Tous mes sens sont frappés de stupeur!

STRADELLA, *avec une fureur concentrée.*

La rage qui s'enflamme,
S'échappe de mon âme.
Brisons un joug infâme.
Sa vie est dans mes mains;
Son pouvoir, sa menace,
Rien n'émeut mon audace,
Je brave les destins.

LÉONOR, *à part.*

Je tremble au fond de l'âme!
Mon Dieu! d'un joug infâme,
Sauvez la faible femme;
Mon sort est en vos mains.
O justice immortelle,
Prenez-moi sous votre aile,
Je brave ses desseins!

LE DUC, *à part.*

Ah! quelle injure! quelle audace!

Crains la tempête qui s'amasse,
Ta vie est dans mes mains!

A Stradella.

Traître! c'est ton jour suprême!

STRADELLA.

O transport! ô rage extrême!

LÉONOR.

O transport! terreur extrême!

LE DUC.

Malheur à vous, tremblez tous deux!

STRADELLA.

Haine éternelle entre nous deux!

LÉONOR.

Que devenir au milieu d'eux?

STRADELLA.

C'est trop ramper! je te résiste!
Oui, l'opprimé lève le front!
L'esclave enfin s'éveille artiste,
Pour repousser un tel affront!

LE DUC.

Ah! c'est en vain qu'on me résiste!
Hardi valet courbe le front!
Oui, tremble, et que l'ingrate assiste
Au châtiment d'un tel affront!

Le duc furieux tire son épée et se précipite sur Stradella. Celui-ci prend vivement sur la table un pistolet dont il menace le duc.

STRADELLA, au duc.

Tremblez vous-même!... arrière!!!...
Un geste, un mot, ou c'en est fait.

De la main gauche il protége Léonor.

LE DUC.

Eh quoi! ta main dans la poussière
Ose tenter un tel forfait!

LÉONOR.

Partons! partons! Oui, c'en est fait.

Les gens du duc heurtent contre la porte.

SPADONI et LES GENS DU DUC, *en dehors.*

Ouvrez! ouvrez!

Ils finissent par enfoncer la porte et se précipitent sur la scène.

STRADELLA.

Vous tous! arrière! ou c'en est fait!

SPADONI et LES GENS DU DUC, *s'arrêtant effrayés.*

Jour de terreur! sanglant forfait!...

Léonor s'enfuit par la fenêtre. Stradella, toujours le pistolet levé contre le duc, recule et pose un pied sur le balcon. Le duc reste épouvanté et consterné.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Rome.)

Une colline aux portes de la ville. On voit au loin la coupole de Saint-Pierre. — Une maison à gauche. — Grand jour. — Semaine sainte.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, les personnages sont assis devant la maison.

QUARTETTINO.

STRADELLA, LÉONOR, BEPPO, GINEVRA.

STRADELLA, seul.

Salut, salut
A l'humble asile !
Où Dieu voulut
Guider mon luth!

S'adressant à Ginevra.

Oui, si dans Rome où je m'exile
Nos jours sont doux,
C'est grâce à vous!
Nous avons fui cette Venise,
Séjour fatal du déshonneur;
L'amour enfin nous favorise,
Cachons ici tout mon bonheur!

ENSEMBLE.

LÉONOR et STRADELLA.

Goûtons ainsi
Des jours plus calmes;

N'ayons ici
Plus de souci
L'amour et l'art, joignant leurs palmes,
En ce séjour
Tiendront leur cour!
O mon sauveur, tu m'as } ravie
Moi, ton vengeur qui t'ai }
Au joug cruel de ces méchants,
A toi mon cœur, à toi ma vie,
Je n'ai d'orgueil que pour tes } chants.
Tu seras l'ange de mes }
Oui tu seras et ma gloire et ma vie;
A moi dont l'âme un jour s'est éprise à tes } chants!
O toi l'objet divin et le prix de mes }

BEPPO et GINEVRA.

Goûtez ainsi
Des jours plus calmes,
N'ayez ici
Plus de souci;
L'amour et l'art joignant leurs palmes,
En ce séjour
Tiendront leur cour.

A Léonor.

Son bras vengeur vous a ravie
Au joug cruel de ces méchants.

A Stradella.

A vous son cœur, à vous sa vie,

A Léonor.

A vous sa gloire, à vous ses chants!

Récitatif.

GINEVRA.

Soyez les bienvenus chez moi!

BEPPO.

Merci, ma mère!

STRADELLA.

Rome, sois ma patrie!

LÉONOR.

Ah! plus de peine amère!
Payer un tel accueil, on le voudrait en vain!

BEPPO.

Courage! car ce soir la musique du maître
Appelle Rome entière à l'office divin!

STRADELLA.

Oui, c'est mon jour d'épreuve et de bonheur peut-être;
Inspire-moi, mon Dieu, des chants dignes de toi!

LÉONOR.

A vous sera la gloire et vous serez à moi!

GINEVRA.

Nous voilà, mes enfants, au Jeudi saint! — encore
Quelques jours de carême, et l'on vous marîra.

LÉONOR et STRADELLA.

Doux espoir!

STRADELLA.

Pour nos chants l'église se décore,
Viens, Beppo!

A Léonor.

Hâtez-vous, car on vous attendra.

REPRISE DU QUATUOR.

TOUS.

Dieu vient en aide à qui l'implore.
Bon espoir!
A ce soir!

Ginevra rentre dans la maison. Léonor accompagne quelques pas Stradella, qui se rend à l'église avec Beppo. Elle lui dit adieu du geste, tandis que Spadoni entre en scène par la coulisse de gauche.

SCÈNE II.

LÉONOR, SPADONI.

SPADONI, *arrivant et cherchant.*

J'y suis enfin!

Il aperçoit Léonor.

C'est elle!... Ils sont en mon pouvoir.

LÉONOR, *revenant.*

Spadoni!... que vois-je!...

SPADONI.

Oui... la belle fugitive...
C'est lui-même.

LÉONOR.

Grand Dieu! vous ici! toujours vous!...

SPADONI.

Regardez vos amis avec des yeux plus doux!

LÉONOR.

Le duc!...

SPADONI.

Le duc dans Rome en ce moment arrive.

LÉONOR.

O ciel!...

SPADONI.

Un nouveau titre ajoute à sa grandeur :
Enfin près du saint-siége il est ambassadeur!

LÉONOR.

Qui? lui!... l'ambassadeur!...

SPADONI.

D'où vient cette surprise?

LÉONOR.

Eh quoi! me suivra-t-il partout, jusqu'au trépas,
Comme un démon fatal qui s'attache à mes pas?

SPADONI, doucereux.

Ingrate Léonor, quand vous quittez Venise,
Est-il donc étonnant que nous n'y restions pas?

Duo.

LÉONOR, à part.

De terreur malgré moi je me sens oppressée!

SPADONI.

Allons plus de triste pensée!

LÉONOR, à part.

A mes yeux tout à coup s'est voilé l'avenir.

SPADONI.

Voyez le brillant avenir!

LÉONOR.

Le courage est éteint dans mon âme glacée.
O mon rêve d'amour es-tu près de finir?

SPADONI.

Avec vos beaux yeux, à votre âge,
Doit-on se désoler ainsi?
Voyez, en reprenant courage,
L'honneur qu'on vous apporte ici!

ENSEMBLE.

LÉONOR.

De terreur, malgré moi, je me sens oppressée;
A mes yeux tout à coup s'est voilé l'avenir;
Le courage est éteint dans mon âme glacée,
O mon rêve d'amour, es-tu près de finir?

SPADONI.

Loin de vous, belle enfant, toute sombre pensée;
Quand l'espoir vous sourit, n'allez pas le bannir;
Un seul mot, et soudain la fortune empressée
Par ma voix vous assure un brillant avenir!

SPADONI, seul.

Calmez, calmez, le trouble de votre âme;

Le duc mon maître est un noble seigneur;
Oui, sa largesse éclate avec sa flamme.
Que de beautés brigueraient cet honneur!

LÉONOR.

Moi, je le fuis, et la pauvre orpheline
N'a qu'un amour que doit suivre l'hymen.

SPADONI.

Sait-on quel sort Pesaro vous destine!
Pour un aveu s'il vous offrait sa main!...

LÉONOR.

Oh! que m'importe!

SPADONI.

Eh quoi, donc! la richesse
Et la splendeur...

LÉONOR.

Sans l'amour ce n'est rien.

SPADONI.

Et s'appeler madame la duchesse?

LÉONOR.

Non! non!

SPADONI.

Ainsi vous refusez? fort bien!...

LÉONOR.

Va, va, fuis ma présence,
Quitte ces lieux que tu flétris;
Plus haut que la puissance
Déjà mon cœur s'élance;
Du grand chanteur il est épris!
Haine à ton maître, à toi mépris!
Haine et mépris!

SPADONI.

Eh quoi! pour vous unir au sort d'un misérable,
Vous rejettez un hymen glorieux?
Vous savez de quel crime il s'est rendu coupable?

LÉONOR.

Il a su s'affranchir d'un pouvoir odieux,
Et pour cela je l'aime!

SPADONI.

Tremble au moins pour lui-même!
Son maître est là!

LÉONOR.

L'autel m'attend!

SPADONI, *avec instance.*

Écoute-moi!

LÉONOR.

Traître, va-t'en!

ENSEMBLE.

LÉONOR.

Va, va, fuis, etc.

SPADONI, *à part.*

Quoi! l'on refuse de m'entendre!
On ose parler de mépris!
Ah! dans le piége qu'on va tendre,
Oui, tous les deux vous serez pris!

LÉONOR.

Dans notre exil plus de souffrance,
A vous la honte et le regret;
D'un tendre hymen j'ai l'assurance,
Notre bonheur est votre arrêt!

SPADONI.

On t'apportait une espérance,
Tu n'auras plus qu'un vain regret;
Il maudira ta préférence,
Et ton refus est son arrêt.

Léonor sort.

SCÈNE III.

SPADONI, puis LE DUC.

Récitatif.

SPADONI, seul.

Le duc par cette route au palais doit se rendre...
Que va-t-il m'ordonner?... Ah! c'est lui-même!

LE DUC, entrant mystérieusement.

Eh bien?

SPADONI.

Je l'ai vue...

LE DUC.

Et que puis-je obtenir enfin?

SPADONI.

Rien!
Tant qu'un félon sera près d'elle.

LE DUC.

Il faut le prendre
Et m'en débarrasser! Choisis des hommes sûrs,
Voici de l'or!

SPADONI.

J'entends!...

LE DUC.

Au sortir de l'église
Qu'on s'empare du traître!... et les Plombs de Venise
M'en répondront!

Le duc sort.

SCÈNE IV.

SPADONI, puis LES PÈLERINS DE TOUTE L'ITALIE.

SPADONI, seul; il réfléchit.

Les Plombs et leurs cachots obscurs,
On s'en retire! Et puis il faut payer vingt hommes
Pour en saisir un autre; ah! mieux vaut un seul fer!
Des vengeurs à bon compte, on en trouve où nous sommes.
Eh bien, oui! le stylet! c'est plus sûr... et moins cher.
La foule arrive : bon! j'y trouverai mes drôles.

Marche et chœur des populations qui se rendent en pèlerinage à Rome pour les solennités de la semaine sainte.

Passe un groupe de seigneurs et de dames.

SPADONI, sur le devant.

Oh! tous ceux-là sont trop riches pour de tels rôles.

Passe un groupe de pénitents.

LES PÉNITENTS, en marchant.

Frères, chantons près des autels,
Cloire au Seigneur, paix aux mortels!
C'est Jeudi saint, venez prier,
Venez, pécheurs du monde entier!

SPADONI, sur le devant.

Ceux-ci, pour le moment, sont de grands saints à Rome.

Passe un groupe de femmes du peuple de différents pays : des femmes d'Albano, de Frascati, de Calabre, etc., avec des enfants qu'elles mènent par la main ou qu'elles portent dans les bras.

LES FEMMES, en marchant.

Vierge du ciel, veillez sur nous,
Nous dont le cœur gémit pour vous!
C'est Jeudi saint, venez prier,
Venez, pécheurs du monde entier!

SPADONI, *sur le devant.*

Voilà qui n'oserait jamais tuer un homme!

MASSE DE PEUPLE, *arrivant en foule.*

C'est Jeudi saint, venez prier,
Venez, pécheurs du monde entier!

Dans cette foule on remarque des hommes mal vêtus et d'un aspect sinistre.

SPADONI.

Enfin, je vois des gens de mauvaise figure.

Il appelle.

Eh!

Il entre dans la coulisse. Léonor et Ginevra sortent de la maison et suivent le dernier groupe de peuple.

LÉONOR, *en passant.*

Allons! et que Dieu détourne cet augure!

Peu à peu la foule s'est écoulée. Spadoni rentre en scène avec deux bravi armés de poignards.

SCÈNE V.

SPADONI, PIETRO, MICHAEL.

Trio.

SPADONI.

Trente ducats pour vous! Voyez, mes braves gens,
Voulez-vous les gagner? c'est un beau bénéfice!

PIETRO.

Trente ducats?

MICHAEL.

Si c'est pour vous rendre service,
Nous acceptons.

SPADONI.

Vous êtes obligeants.

PIETRO.

C'est pour un coup hardi?

MICHAEL.

Quelque importante affaire?

SPADONI.

Bagatelle! un fâcheux dont il faut nous défaire.
Per la vendetta!

PIETRO.

Bon! et pour trente ducats?
C'est donc quelqu'un dont on fait peu de cas?
Rien que trente ducats!

SPADONI.

Eh! mais, c'est une somme!...

PIETRO.

Il faut voir.

MICHAEL.

C'est selon.

PIETRO.

Enfin quel est cet homme?
Un manant?

MICHAEL.

Un païen?

PIETRO.

Un valet?

SPADONI.

Moins que rien,
Un chanteur!...

PIETRO et MICHAEL.

Ah! c'est bien!

ENSEMBLE.

PIETRO et MICHAEL.

Tout à vous, Excellence,
Avec zèle et prudence;

Oui, pour votre vengeance
Nous sommes prêts.

SPADONI.

En vous j'ai confiance,
De votre récompense
Voici moitié d'avance,
Le reste après.

PIETRO.

Dites-nous le nom de ce traître;
Encor faut-il connaître
Ceux que l'on doit...

Il fait le geste de poignarder.

SPADONI.

Bonne précaution!
Mais vous le connaissez peut-être?
C'est un misérable histrion,
Un nommé Stradella...

PIETRO.

Qu'entends-je!

MICHAEL.

Stradella!...

TOUS DEUX.

Stradella!

SPADONI, étonné.

Quoi donc?

PIETRO.

Voilà qui change
Tous nos projets! Il fut bien convenu,
Quand de trente ducats nous acceptions la somme,
Qu'il s'agissait d'un inconnu.
Mais Stradella...

MICHAEL.

Le grand chanteur de Rome!...
Et puis c'est trop nous exposer.

PIETRO.

Lui que l'on aime tant!

MICHAEL.

Un talent de la sorte!

PIETRO et MICHAEL.

Ah! gardez votre argent.

SPADONI.

Eh! mais, que vous importe?

PIETRO et MICHAEL.

Non, vous pouvez en disposer.

SPADONI, à part.

Ah! je vous vois venir!

Haut.

Ainsi pour qu'on s'expose,
Trente ducats sont peu de chose.
Et si l'on vous en donnait cent?

PIETRO et MICHAEL.

Ah! monseigneur, c'est différent.

ENSEMBLE.

Tout à vous, etc...

PIETRO.

Quel temps nous donnez-vous?

SPADONI.

Mais vous pouvez sans crainte,
Au sortir de l'église, aujourd'hui le saisir
Et le frapper!...

PIETRO.

O ciel! dans la Semaine sainte,
D'un tel péché, moi, j'irais me noircir!...
Dans quelques jours...

SPADONI.

Il faut qu'il meure aujourd'hui même.

MICHAEL.

Autant vaudrait tout droit m'envoyer en enfer!

PIETRO.

Non, quand il s'agirait de tuer Lucifer,
Je ne le voudrais pas en saint temps de carême!

SPADONI.

Vraiment le scrupule est parfait!

PIETRO et MICHAEL.

Tenez, voilà votre or!

SPADONI, à part.

Voyez les bons apôtres,
Ils vont me prendre tout.

PIETRO.

Entre nous rien de fait!

SPADONI.

Écoutez donc!

PIETRO et MICHAEL.

Adressez-vous à d'autres.

SPADONI, avec force.

Au lieu de cent ducats, si j'en offrais deux cents?

PIETRO et MICHAEL, plus bas.

Oh! non, le crime est trop infâme!

SPADONI, plus fort.

Trois cents?

PIETRO.

Ah ! vous voulez, serpent, damner notre âme,
C'est mal!

SPADONI, insistant.

Décidez-vous...

PIETRO à Michael.

Qu'en dis-tu?

TOUS DEUX, après une pause.

J'y consens!

SCÈNE VI.

STRADELLA, sur un gradin au milieu de l'église, LÉONOR, BEPPO, GINEVRA, sur le devant de la scène; puis, dans un coin, PIETRO et MICHAEL observant STRADELLA, ensuite SPADONI, PEUPLE à genoux.

Final.

PRIÈRE DU PEUPLE.

O Dieu tout-puissant,
Toi, qui reçois la prière
De l'innocent,
Nous levons les yeux
Vers ton palais de lumière;
Dans les cieux,
Entends ceux qu'ici-bas
Enflamme encor la foi première,
Et de nous, ô mon Dieu, ne te détourne pas!

MICHAEL, montrant Stradella.

Le voilà!

PIETRO.

Nos stylets le reconnaîtront bien.

PIETRO et MICHAEL.

Attendons la nuit.

MICHAEL.

Je retiens
De le frapper.

PIETRO.

Non, moi!

MICHAEL.

Tous deux!

LÉONOR, à part.

Sainte Madone,
A votre bon secours notre espoir s'abandonne.

LE PEUPLE.

Au sein de l'erreur,
Dont la nuit sombre et funeste
Flétrit le cœur;
Notre père à tous,
Fais luire un phare céleste
Devant nous!
Afin, ô divin Roi,
Que ta clarté toujours nous reste,
Et ramène de loin tes enfants jusqu'à toi;
Avec amour espoir et foi,
Nous adorons ta sainte loi!

STRADELLA, solo.

Pleure, Jérusalem, ton erreur et ton crime!
Au jour longtemps prédit le Sauveur est venu.
Pour racheter tes fils de l'éternel abîme,
Il descendait du ciel, et tu l'as méconnu!

LE PEUPLE.

Pleure, Jérusalem.....

STRADELLA.

O dévoûment divin! sacrifice sublime!
Le fils du Dieu vivant meurt pour l'amour de nous,
Au moment de s'offrir, pour le monde, en victime,
Lui-même il tremble, il pleure, il se jette à genoux!

I.

De mes lèvres, mon père éloignez ce calice!
Ayez pitié de moi, car j'espère en vous seul!
Vous pouvez tout, Seigneur! que ma voix vous fléchisse;
Secourez votre fils, loin de moi ce linceul!...

II.

A l'approche, ô mon Dieu! de la mort qui s'apprête,
De frayeur, tout à coup, tu me vois tressaillir!
Fils de l'homme, aux douleurs qui menacent ma tête,
Je sens frémir mon âme, et mon corps défaillir!

Mais, mon père, soyez béni, quoi qu'il advienne,
Que votre volonté soit faite, et non la mienne.

LE PEUPLE.

Au nom de votre Fils, de sa sainte agonie,
Pardonnez, Dieu clément, à notre iniquité!

LÉONOR.

O mon Dieu, mon soutien, Providence infinie,
Pour sa gloire en ce jour j'implore ta bonté!

MICHAEL.

Quel trouble!...

PIETRO.

Qu'as-tu donc?...

MICHAEL.

Cette sainte harmonie...
Cette voix... aurons-nous, dis-moi, la cruauté?...

PIETRO.

Et nos ducats? Allons! viens d'un autre côté.

Ils s'éloignent.

STRADELLA, solo.

O vous qui blasphémez et son nom et sa gloire,
Du Dieu des nations redoutez le courroux!
Le sang divin rougit la Croix expiatoire,
Et le sang répandu retombera sur vous!

LE PEUPLE.

Et le sang répandu retombera sur nous!

STRADELLA.

Quand Dieu se lèvera pour rendre la justice,
La terre tremblera jusqu'en ses fondements;
Les méchants renaîtront pour l'éternel supplice;
On entendra des pleurs et des gémissements!

LE PEUPLE.

Ah! sauvez-nous, Seigneur! nous sommes vos enfants!

LE PEUPLE.

Au sein de l'erreur,
Dont la nuit sombre et funeste
Flétrit le cœur;
Notre père à tous,
Fais luire un phare céleste
Devant nous!
Afin, ô divin Roi,
Que ta clarté toujours nous reste,
Et ramène de loin tes enfants jusqu'à toi;
Avec amour espoir et foi,
Nous adorons ta sainte loi!

STRADELLA, solo.

Pleure, Jérusalem, ton erreur et ton crime!
Au jour longtemps prédit le Sauveur est venu.
Pour racheter tes fils de l'éternel abîme,
Il descendait du ciel, et tu l'as méconnu!

LE PEUPLE.

Pleure, Jérusalem.....

STRADELLA.

O dévoûment divin! sacrifice sublime!
Le fils du Dieu vivant meurt pour l'amour de nous,
Au moment de s'offrir, pour le monde, en victime,
Lui-même il tremble, il pleure, il se jette à genoux!

I.

De mes lèvres, mon père éloignez ce calice!
Ayez pitié de moi, car j'espère en vous seul!
Vous pouvez tout, Seigneur! que ma voix vous fléchisse;
Secourez votre fils, loin de moi ce linceul!...

II.

A l'approche, ô mon Dieu! de la mort qui s'apprête,
De frayeur, tout à coup, tu me vois tressaillir!
Fils de l'homme, aux douleurs qui menacent ma tête,
Je sens frémir mon âme, et mon corps défaillir!

Mais, mon père, soyez béni, quoi qu'il advienne,
Que votre volonté soit faite, et non la mienne.

LE PEUPLE.

Au nom de votre Fils, de sa sainte agonie,
Pardonnez, Dieu clément, à notre iniquité!

LÉONOR.

O mon Dieu, mon soutien, Providence infinie,
Pour sa gloire en ce jour j'implore ta bonté!

MICHAEL.

Quel trouble!...

PIETRO.

Qu'as-tu donc?...

MICHAEL.

Cette sainte harmonie...
Cette voix... aurons-nous, dis-moi, la cruauté?...

PIETRO.

Et nos ducats? Allons! viens d'un autre côté.

Ils s'éloignent.

STRADELLA, solo.

O vous qui blasphémez et son nom et sa gloire,
Du Dieu des nations redoutez le courroux!
Le sang divin rougit la Croix expiatoire,
Et le sang répandu retombera sur vous!

LE PEUPLE.

Et le sang répandu retombera sur nous!

STRADELLA.

Quand Dieu se lèvera pour rendre la justice,
La terre tremblera jusqu'en ses fondements;
Les méchants renaîtront pour l'éternel supplice;
On entendra des pleurs et des gémissements!

LE PEUPLE.

Ah! sauvez-nous, Seigneur! nous sommes vos enfants!

Chantera sans fin les louanges
Du Dieu, source de tout bonheur!

LE PEUPLE, BEPPO, GINEVRA.

Mêlons nos voix aux voix des anges,
Pour appeler sur nous les regards du Seigneur!

PIETRO et MICHAEL, tombant à genoux.

Dieu vient de parler, mon cœur change;
Loin de moi ce poignard! Grâce, grâce, Seigneur!

LÉONOR.

Tous sont frappés d'un charme étrange,
Le voilà triomphant; merci, merci, Seigneur!

SPADONI, observant Pietro et Michael.

O trahison! folie étrange!

Montrant Stradella,

Mais il n'est pas sauvé, j'en jure mon honneur!

Spadoni sort en faisant des gestes menaçants.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Gloire à Dieu dans le ciel! Hosanna sur la terre!
Le saint mystère
S'est accompli,
Et nos péchés sont dans l'oubli.
Hosanna dans le ciel! gloire à Dieu sur la terre!
Exaltons ses bienfaits dont le monde est rempli!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

PIETRO et MICHAEL, frappés d'étonnement.

C'est la voix de l'archange aux éclats triomphants!

STRADELLA, avec force.

Malheur au superbe, au cupide!

TOUT LE PEUPLE, à voix basse et avec stupeur.

Malheur au superbe, au cupide!

STRADELLA.

Malheur à l'impie, au perfide!

LE PEUPLE.

Malheur à l'impie, au perfide!

STRADELLA.

Au cœur de voluptés avide!

TOUT LE PEUPLE.

Au cœur de voluptés avide!

STRADELLA, d'une voix tonnante.

Malheur surtout à l'homicide!!!
Pour jamais l'enfer les attend!

LE PEUPLE.

Malheur surtout, etc.

PIETRO et MICHAEL, effrayés.

Ah! l'entends-tu?... malheur à l'homicide!

On entend des harpes.

STRADELLA, avec extase.

Mais dans les cieux joie éternelle
Au juste, à ses devoirs fidèle!
Gloire aux saints que Dieu même appelle!
Et grâce au pécheur repentant!

Entre Spadoni qui vient tout observer.

ENSEMBLE.

STRADELLA.

Leur voix avec la voix des anges,

Chantera sans fin les louanges
Du Dieu, source de tout bonheur!

LE PEUPLE, BEPPO, GINEVRA.

Mêlons nos voix aux voix des anges,
Pour appeler sur nous les regards du Seigneur!

PIETRO et MICHAEL, tombant à genoux.

Dieu vient de parler, mon cœur change;
Loin de moi ce poignard! Grâce, grâce, Seigneur!

LÉONOR.

Tous sont frappés d'un charme étrange,
Le voilà triomphant; merci, merci, Seigneur!

SPADONI, observant Pietro et Michael.

O trahison! folie étrange!

Montrant Stradella,

Mais il n'est pas sauvé, j'en jure mon honneur!

Spadoni sort en faisant des gestes menaçants.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Gloire à Dieu dans le ciel! Hosanna sur la terre!
Le saint mystère
S'est accompli,
Et nos péchés sont dans l'oubli.
Hosanna dans le ciel! gloire à Dieu sur la terre!
Exaltons ses bienfaits dont le monde est rempli!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(La place du Capitole à Rome. — Au fond le grand escalier.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉONOR, en habits de mariée, BEPPO, GINEVRA, SPADONI, PEUPLE, FEMMES ET ENFANTS.

CHOEUR.

Au Capitole!
Le grand triomphe est décerné
A Stradella, lui, notre idole!
Plaisir pour tous! jour fortuné!
Il va donc être couronné
Au Capitole!

Récitatif.

GINEVRA.

Dieu l'a sauvé.

LÉONOR.

Celui qu'attendaient les poignards
Va marcher au triomphe!

BEPPO.

Et la noce est fixée
Pour aujourd'hui.

SPADONI, ironiquement à Léonor.

Salut! la belle fiancée,
Favorite à la fois de l'amour et des arts!

LÉONOR, effrayée, à Beppo et Ginevra.

Ah! venez au-devant de Stradella.

Léonor, Beppo et Ginevra s'éloignent.

SPADONI, à part.

Sa fête
Et sa noce, on leur garde ici de bons témoins!
La victoire souvent conduit à la défaite :
Vous l'apprendrez tous deux, s'il en est temps du moins!

SCÈNE II.

Les Précédents, puis STRADELLA, entouré de peuple, PIETRO et MICHAEL

LE CHŒUR, en mouvement.

Courons! courons! enfants de Rome!
Des fleurs, des fleurs pour le grand homme!
Gloire au grand maître, à Stradella!
De ses trésors Dieu le combla :
Le voilà! le voilà!
Gloire et bonheur à Stradella!

STRADELLA.

Que la gloire en tes murs est belle,
Rome! et mon cœur l'offre à l'amour!

LÉONOR.

Ce soir l'hymen! ah! quel beau jour!

PIETRO et MICHAEL, à Spadoni.

Qu'ils soient heureux!

SPADONI.

Race infidèle,
Vous allez voir!

Il sort en menaçant.

LÉONOR.

Ah! quel beau jour!

Ovation.

REPRISE DU CHŒUR.

Gloire au grand maître, à Stradella!

De ses trésors Dieu le combla !
Le voilà ! le voilà !
Gloire et bonheur à Stradella !

SCÈNE III.

Des jeunes filles offrent des fleurs et des couronnes à Stradella, et le conduisent ainsi que Léonor sous un dais pour assister à la fête qu'on a préparée.

BALLETS.

Après les danses, sur la reprise de l'ovation, défile le cortége triomphal. On y remarque les grands dignitaires de Rome, les députations des académies, des généraux, des ambassadeurs, etc. — Autour d'un pavois, les neuf Muses représentées par de jeunes filles portant différents attributs.

Au moment où Stradella, revêtu de la pourpre, se dispose à monter sur le pavois au bas du grand escalier, le duc et Spadoni descendent tout à coup précédés des soldats Dalmates, garde de l'ambassade.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC, SPADONI,
SOLDATS DALMATES, qui restent au fond.

Final.

LE DUC.

Peuple, au nom de Saint-Marc, je réclame un transfuge.
Qu'on livre à mon pouvoir Stradella le chanteur.

LÉONOR.

Juste ciel!

STRADELLA.

Ne crains rien!

SPADONI.

Pour vous plus de refuge!

LE PEUPLE.

Que veut-il?

LE DUC et SPADONI, avec force.

Stradella !

LÉONOR.

Grand Dieu !

LE PEUPLE.

L'ambassadeur !

SPADONI.

Silence !

LE DUC.

C'est Venise, et Venise irritée,
Qui rappelle un sujet infidèle à ses lois !

LE PEUPLE.

Quel mystère est-ce donc ?

LÉONOR, à part.

De terreur agitée,
Je frémis.

LE DUC, avec force.

Stradella pour la dernière fois !

STRADELLA, au duc.

Encore votre haine !
Poursuivrez-vous toujours
Ma vie et mes amours !

BEPPO, GINEVRA, LE PEUPLE.

Voyez, voyez sa peine !

SPADONI.

Eh ! pas tant de pitié d'un valet sans honneur !
Il a levé la main sur son maître et seigneur !

LE PEUPLE.

O forfait ! plus d'espoir !

LÉONOR.

Non, il n'est pas coupable !
C'était pour me sauver d'un lâche suborneur,
De lui !... de lui !...

Elle désigne le duc.

SPADONI.

Mensonge!

STRADELLA.

Oui, ce maître implacable,
Jaloux de mon trésor,
Insultait à ses charmes!
Et moi je l'ai tenu tout tremblant sous mes armes.

LE DUC, *furieux.*

Traître!...

BEPPO et GINEVRA.

Nous le jurons!

PIETRO et MICHAEL, *à Spadoni.*

Et l'autre soir encor,
Pour frapper Stradella tu nous donnas cet or!
Le voici!...

Ils jettent l'or.

LE PEUPLE.

Quelle horreur!

LE DUC et SPADONI.

Par Saint-Marc, qu'on se rende!

LE PEUPLE.

Rome l'a couronné! que Rome le défende!

ENSEMBLE.

STRADELLA.

Eh quoi! le crime, ô ciel, jusqu'en ces murs lointains,
Menace nos destins!
Mais la vengeance en vain ramène ici tes pas,
Non, je ne tremble pas!
Faut-il toujours courber la tête
Sous le pouvoir qui me poursuit!
Au bonheur qui pour nous s'apprête,
De longs tourments m'avaient conduit;
C'en est trop! ah! que rien n'arrête
Mon noble essor,
Plus fier encor!

LÉONOR.

Dieu tutélaire! hélas! un avenir plus doux
Déjà brillait pour nous!
Et dans ces murs sacrés l'amour proscrit d'abord
Avait fléchi le sort;
Des assassins le poignard même
N'osait frapper mon noble amant;
Et de mon cœur le vœu suprême
S'accomplissait dans ce moment...
O malheur! quelle angoisse extrême!
En son pouvoir
Faut-il nous voir?

LE DUC et SPADONI.

Tu croyais donc, ô misérable
Nous échapper et fuir ton sort?
Il n'est pour ton crime exécrable
Point de pitié, ni de remord.
Entends Venise inexorable
Qui te rappelle pour la mort!

BEPPO et GINEVRA.

Ah! quel malheur trop déplorable
S'attache donc à votre sort?
Non! dans leur âme inexorable
Point de pitié ni de remord.
Hélas! leur fureur exécrable
Vous poursuivra jusqu'à la mort!

ENSEMBLE.

LÉONOR, BEPPO, GINEVRA, PIETRO et MICHAEL, PEUPLE.

Mais / Oui } Rome entière,
Heureuse et fière,
Va l'adopter parmi ses fils;
Libre d'entrave,
Qu'enfin il brave
Les coups du sort et vos défis!

De {notre / leur} amour et de sa gloire
La garde est en {vos / nos} mains,
Et le génie a droit de croire
A l'appui des Romains!
{Allons, allons, / Venez, venez,} et dans {leurs / nos} rangs
{Fuyons / Fuyez} les fers de {nos / vos} tyrans.

Aux gens du duc.

Et vous, arrière! sur vos pas,
Sans qu'on nous tue, il n'ira pas!

STRADELLA.

Oui, Rome entière,
A ma prière,
Va m'adopter parmi ses fils,
Libre d'entrave,
Enfin je brave
Les coups du sort et vos défis!
De mon amour, ma seule gloire,
La garde est en vos mains;
Et l'innocence a droit de croire
A l'appui des Romains.
Allons, allons, et dans leurs rangs
Fuyons les fers de nos tyrans.

Aux gens du duc.

Et vous, arrière! sur vos pas,
Je l'ai juré, nous n'irons pas!

LE DUC et SPADONI.

Quand Rome entière,
A sa prière,
Va l'adopter parmi ses fils,
De cet esclave,
Ici je brave
La résistance et les défis!
Malgré ses cris, malgré sa gloire,

Leur sort est en { vos / mes } mains.
C'est vainement qu'ils osent croire
A l'appui des Romains!
Pour soutenir l'orgueil des grands,
Nous le prendrons / Je le prendrai } jusqu'en leurs rangs;
Arrière! ne résistez pas!
Il faut qu'il marche sur nos pas!

REPRISE DE L'ENSEMBLE PRÉCÉDENT.

STRADELLA.

Eh quoi! le crime, etc.

Fanfares.

STRETTA.

LE DUC et SPADONI.

Dalmates!... aux armes!
Voici les clairons;
Au signal d'alarmes,
Amis, soyez prompts.
Soldats! on veut nous résister,
Courez tous l'arrêter!
Il mérita le coup mortel;
Emparez-vous du criminel!

LES DALMATES.

En avant! Aux armes!
Voici les clairons;
Au signal d'alarmes
Tous nous répondrons.
Place à l'étendard
Du vaillant Saint-Marc;
Ne cherchez pas à résister,
Nous saurons l'arrêter!
Craignez pour vous le coup mortel;
Livrez, livrez le criminel!

BEPPO, GINEVRA, PIETRO, MICHAEL, LE PEUPLE.

Nous saurons bien vous résister,
N'osez pas l'arrêter!

Craignez pour vous le coup mortel;

Montrant le duc.

Voilà, voilà le criminel!

STRADELLA.

Nous saurons bien vous résister
N'osez pas m'arrêter!
Craignez pour vous le coup mortel;

Montrant le duc.

Voilà, voilà le criminel!

LÉONOR.

Pourrons-nous bien leur résister?

Aux Dalmates.

N'osez pas l'arrêter!

Au peuple.

Sauvez ses jours du coup mortel;

Montrant le duc.

Voilà, voilà le criminel!

REPRISE DE LA STRETTA.

LE DUC, SPADONI, LES DALMATES.

Ah! { croisez / croisons } les armes!
C'est trop d'un affront;
Aux fureurs, aux larmes,
{ Vos / Nos } coups répondront.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

Lutte du peuple et des soldats.

LÉONOR.

Grâce! grâce! Dieu tout-puissant!
J'affronte leur fer menaçant.

Elle se jette entre les soldats et le peuple.

Vous ne l'aurez qu'avec mon sang!

Elle tient Stradella étroitement embrassé.

STRADELLA, montrant Léonor.

Protégez-la; Dieu tout-puissant!

Aux soldats.

Et vous, cruels, prenez mon sang!

BEPPO et GINEVRA, LE PEUPLE.

Contre le glaive menaçant
Protégez-nous, Dieu tout-puissant!

LES DALMATES.

Craignez ce glaive menaçant,
Pour son forfait il faut du sang!

SPADONI et LE DUC, aux soldats.

Frappez ce peuple menaçant!

A Stradella.

Pour ton forfait il faut du sang!

Les soldats arrachent avec peine Léonor des bras de Stradella; ils le saisissent au milieu du peuple qui l'entoure. Le duc, qui a tiré son épée, s'appuie sur le pommeau et commande du geste. Léonor tombe dans les bras de Ginevra, tandis qu'on emmène Stradella.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Venise.)

Une prison sous les plombs.

SCÈNE PREMIÈRE.

STRADELLA, seul, assis sur un billot;
de la paille et des cahiers de musique à ses pieds.

Récitatif.

On me juge à Saint-Marc; coupable ou non, qu'importe?
O Venise! tes fils connaissent tes arrêts.
Dès que de ce cachot on a franchi la porte,
Tout est dicté d'avance, et les bourreaux sont prêts.

CRIS DU PEUPLE EN DEHORS.

Vive le Doge! qu'il paraisse!...

STRADELLA, se levant pour écouter.

Ah! cruel Pesaro, ce peuple dans l'ivresse
Salue en toi son nouveau Doge! Hélas!
Ces murs sourds aux cris de détresse
De leur joie inhumaine ont redit les éclats!
Jour fatal! le malheur de tout son poids m'oppresse!
Et dans ces funestes moments
Quels vains rêves d'amour redoublent mes tourments!

Air :

A l'heure suprême,
Qui peut-être a sonné pour moi,
Vers celle que j'aime
Mon cœur, élance-toi!

De ma prison je crois l'entendre,
Sa voix gémit plaintive et tendre :
Mon Dieu ! qui pourrait la rendre
A ma flamme encore un jour!...
Je pleure moins la vie, hélas ! que notre amour.
A l'heure suprême, etc.

CHŒUR, dans la coulisse.

Stradella! Stradella !

STRADELLA.

Des sbires! Ah! sans doute
On vient pour m'apprendre mon sort.

Entrent des sbires suivis de Beppo, qui se jette dans les bras de son ami.

Beppo!...

Aux sbires.

Parlez, je vous écoute!

UN OFFICIER.

C'est le conseil des Dix qui vous condamne à mort!

LE CHŒUR.

Oui, le conseil des Dix vous condamne à la mort!

STRADELLA et BEPPO.

La mort.

STRADELLA.

Eh bien donc, me voilà! prenez votre victime!
L'honneur seul, oui, l'honneur est ici tout mon crime.
Ah! venez, gloire, amour, couple saint et sublime,
Exalter mon ardeur et fêter mes adieux!
Sur ma tombe solitaire
La douleur devra se taire.
Déjà le saint mystère
Se dévoile à mes yeux;
L'exil est sur la terre,
La patrie est aux cieux!

CHŒUR DES SBIRES.

Il doit bientôt cesser de vivre,
Ne tardons plus : voici l'instant.

Allons! allons! il faut nous suivre
Au lieu fatal qui vous attend.

BEPPO.

Nul bras ne le délivre!
O ciel! voici l'instant...
Et moi, comment survivre
Au sort qui vous attend?

STRADELLA, à Beppo.

Ah! laisse-moi tout mon courage;
Cher Beppo, cache-moi tes pleurs.
Il est un port après l'orage,
Nous devons nous revoir ailleurs...

Reprise de l'allegro.

Eh bien donc, me voilà! etc.

BEPPO, accompagnant.

Il est donc vrai! saint Marc l'ordonne.
Point de pitié! plus de délais!
Au désespoir je m'abandonne!
Mes tristes jours, Dieu, prenez-les!

LE CHŒUR, accompagnant.

Oui, c'en est fait! Saint Marc l'ordonne.
Point de pitié! plus de délais!
Jamais Venise ne pardonne!
Ses volontés, remplissons-les!

On emmène Stradella.

(Changement de décor.)

Le quai des Esclavons devant la Piazetta; au fond, panorama de Venise, le Bucentaure doré, la mer couverte de gondoles et de vaisseaux pavoisés : les colonnes du Lion de Saint-Marc et de Saint-Théodore; à droite, les derniers arceaux du Palais-Ducal et les prisons. Soleil éclatant.

SCÈNE II.

PEUPLE, FEMMES, ENFANTS, SOLDATS, LEVANTINS, MARCHANDS, GONDOLIERS, JUIFS, MAURES, etc.

Barcarolle.

UN GONDOLIER, s'accompagnant avec une mandoline.

PREMIER COUPLET.

Voyageur à qui Venise
Se dévoile après le jour,
Si ton âme ailleurs est prise,
Que je plains ton autre amour!
De retour vers ta charmante,
Dans Grenade ou Bassora,
Le souci qui te tourmente,
A ses pieds te poursuivra;
Car Venise est une amante
Que jamais on n'oublîra!
Où sont donc vos belles nuits?
Diras-tu dans tes ennuis,
  Venise, ô ma beauté!
  Mon cœur vous est resté!

LE PEUPLE, en dansant.

Où sont donc vos belles nuits? etc.

LE GONDOLIER.

DEUXIÈME COUPLET.

Des princesses d'Italie,
C'est Venise, le matin,
Qui s'endort la plus jolie
Dans les fleurs et le satin!
Et le soir, c'est la plus folle
Sous le masque de velours,
La plus tendre en sa gondole,
Et la plus noble toujours!
La musique est sa parole,

Et ses rêves les amours!
O Venise! plus d'ennuis!
A nous tous tes belles nuits!
Venise, ô ma beauté,
Chez toi la liberté!

LE PEUPLE, en dansant.

O Venise! plus d'ennuis! etc.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, SPADONI, PLUSIEURS BRAVI.

SPADONI.

Çà, mes braves! un Doge à fêter! un coupable
A punir! par saint Marc! double fête en ce jour!
D'enthousiasme ici chacun est-il capable?
Car le duc ne doit voir que transport et qu'amour!

LES BRAVI.

Vivat!

SPADONI.

Très-bien! soyez ainsi dans le cortége.

LES BRAVI.

C'est dit!

SPADONI.

Trinquons d'abord, et que Dieu vous protége!

Ils prennent des coupes et des flacons des mains d'une cantinière.

CHANSON A BOIRE.

PREMIER COUPLET.

SPADONI.

Buvons! buvons! c'est le moment,
Voici la coupe et l'autel du serment!

LES BRAVI.

Buvons, etc.

SPADONI.

Jurons, amis, tous ensemble et gaîment,
D'être plus enflammés que ce vin écumant!

LES BRAVI.

Jurons, etc.

SPADONI.

Vive le vin! il rend le cœur plus fort.

LES BRAVI.

Vive, etc.

SPADONI.

Vive le vin! il nous met tous d'accord!

LES BRAVI.

Vive, etc.

REFRAIN, en chœur.

Le vin nous donne sa chaleur,
Il teint nos fronts de sa couleur;
Il rend égaux pauvre et seigneur.
Du vin, du vin, ah! quel bonheur!

DEUXIÈME COUPLET.

SPADONI.

Buvons toujours, buvons encor!
Le vin vaut mieux dans l'étain que dans l'or.

LES BRAVI.

Buvons, etc.

SPADONI.

Des vrais amis il est le seul trésor,
A l'amour, au courage il donne un noble essor!

LES BRAVI.

Des vrais, etc.

SPADONI.

Aux signoras à l'œil brillant et noir!

LES BRAVI.

Aux signoras, etc.

SPADONI.

Aux bons stylets qui nous servent le soir!

LES BRAVI.

Aux bons stylets, etc.

REFRAIN, en chœur.

Le vin nous donne, etc.

Ils se dispersent.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté SPADONI et les BRAVI, puis LÉONOR.

On entend des cris au dehors.

Scène et air.

LE PEUPLE, regardant vers le fond du théâtre.

Silence!... amis!... là-bas qu'entends-je?
Qui vient ici?... quel bruit étrange?...
Voyons! voyons! c'est sur le port!
Tous en tumulte comme ils courent!...
Et cette femme qu'ils entourent...
Ah! quel désordre et quel transport!

LÉONOR, entrant, les cheveux épars.

Ah! quelle horrible trame!
O crime infâme!
Je sens mon âme,
Fuir loin de moi!

LE PEUPLE.

Écoutons! Ses accents
Ont troublé tous mes sens!

LÉONOR.

Si je pouvais périr pour toi!...

LE PEUPLE.

Pauvre femme! eh! pourquoi
Ces sanglots, cet effroi?
Confiez-vous à notre foi,
L'humanité c'est notre loi!

LÉONOR.

Mon Dieu, je pleure!
Faut-il qu'il meure?
Pitié pour Stradella! pitié, pitié pour moi!

Au peuple.

Ah! pour lui la mort s'apprête,
Verrez-vous tomber sa tête?
Non, jamais... je n'y puis croire...
Tant d'amour et tant de gloire...
Ah! vos bras! vos cris! vos armes!...
Joignez-vous tous à mes larmes!

LE PEUPLE, accompagnant.

Quoi! Venise dans ce jour,
Sombre et folle tour à tour,
Perdra-t-elle sans retour
Tant de gloire et tant d'amour?...

LE PEUPLE, seul.

L'arrêt de mort est donc rendu?
Hélas! hélas! il est perdu!
Que faire pour le sauver?
La hache va se lever!
O moment affreux!
Plus d'espoir pour eux!

LÉONOR et LE CHŒUR.

Mais, non! le Doge vient à nous,
Il faut tomber à ses genoux!

LÉONOR.

Reprise du solo.

Voyez, je pleure, etc.

LE CHŒUR.

Courage, que nos secours
Protégent ses nobles jours!

LÉONOR.

Oui, je vois que votre âme
Déjà s'enflamme :
Mon Stradella ne mourra pas,
Dites-moi qu'il ne mourra pas!

LE PEUPLE.

Déjà l'horreur de ce trépas
Remplit notre âme et nous inspire!
N'écoutons plus que son délire!
Non! Stradella ne mourra pas!

Léonor, suivie des femmes du peuple, sort et se dirige vers la prison.

SCÈNE VIII.

LE DOGE, SPADONI, PEUPLE, puis LÉONOR et STRADELLA, CORTÉGE DU DOGE.

Le cortége débouche par la droite au fond du théâtre. — En tête les étendards de Venise, avec le lion de Saint-Marc, et aux diverses couleurs, signifiant la Paix, la Guerre, la Trêve et la Ligue. Viennent ensuite les Trompettes d'argent et les Hautbois; les écuyers du Doge et des huissiers jetant des pièces de monnaie au peuple; le Doge paraît. A sa droite, l'ambassadeur de France; à sa gauche, le nonce du pape. Après le Doge, son page; quatre écuyers, portant, l'un la chaise d'or, et l'autre un carreau de brocart, et les deux derniers le parasol ducal; puis, un clerc porte-chandelier, et un officier porte-épée. — Suivent les envoyés d'Orient et les ambassadeurs des puissances chrétiennes. Viennent enfin les secrétaires de la République, les sénateurs, les avogadores, les procurateurs, les seigneurs de la nuit, le capitaine-grand, le cavalier du Doge et le grand chancelier; les serviteurs de la maison du Doge, nègres et Levantins. La marche est fermée par les généraux et amiraux de la République et par des pelotons de soldats suisses et dalmates.

Au moment où le Doge passe, tout le peuple se jette à genoux en demandant la grâce de Stradella. Le Doge s'arrête; l'ambassadeur de France et le nonce s'éloignent de quelques pas; le cortége fait halte.

LE PEUPLE.

Ah! le Doge! le Doge! oui, sa marche commence.

LÉONOR, voyant le Doge.

C'est lui!

Stradella paraît entre quatre sbires. Un moine est auprès de lui.

Mon bien-aimé!

Elle se tourne vers le peuple en montrant Stradella.

Grâce!

LE PEUPLE, s'agenouillant devant le Doge.

Altesse! clémence!
Grâce pour Stradella!

SPADONI, aux sbires.

Marchez! marchez!

LÉONOR, à Spadoni.

Cruel!

Au peuple se jetant à genoux.

Je me joins à vous!

LÉONOR et LE PEUPLE.

Grâce!

STRADELLA, la retenant.

Arrête, au nom du ciel!
On n'implore merci que pour un criminel.

SPADONI, aux sbires.

Marchez donc! c'est trop d'insolence!

LE PEUPLE, se relevant.

Doge! rendez-le-nous!

Le Doge se lève.

SPADONI.

Silence!

Le Doge fait un signe. Stupeur générale. La foule paraît attendre avec anxiété les paroles du Doge, qui, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur Léonor et Stradella, se recueille quelques instants dans sa nouvelle dignité pour parler au peuple de Venise.

Récitatif.

LE DOGE, PESARO.

Que les saints soient en aide à la reine des eaux,
Peuple! et que l'or du monde emplisse nos vaisseaux!

Cavatine.

Pour la splendeur de votre empire
Le cœur du Doge a tout quitté;
Sous le drap d'or il ne respire
Que pour la gloire et l'équité!
La force de vos armes,
Vos droits sacrés, voilà mon seul amour!
S'il fut d'autres alarmes,
Mon sceptre enfin les bannit sans retour!
Bonheur à tous! et que des larmes
N'attristent pas un si grand jour!

A un geste du Doge, les soldats qui gardent Stradella se retirent et laissent Léonor s'élancer vers lui. Tous deux s'inclinent et le moine, venu pour assister le condamné, bénit les deux fiancés.

LE PEUPLE.

Vivat! vivat!

LÉONOR, se jetant dans les bras de Stradella.

O joie extrême!

Le cortége du Doge reprend sa marche et se dirige vers le Bucentaure au bruit d'une musique triomphale.

ENSEMBLE.

STRADELLA, BEPPO, LÉONOR.

Clémence auguste! c'est lui-même
Qui { m'a / t'a / l'a } rendue à Stradella.
{ Viens, aimons-nous! / Soyez unis! } bonheur suprême!
Gloire, trésors, oui, tout est là!

SPADONI, à part.

Malheur à moi! jour d'anathème!
Il l'a rendue à Stradella!
C'est le bonheur, la vertu même...
Partons! ma place n'est plus là!

Il sort.

Le Doge paraît sur le pont du Bucentaure. Les drapeaux s'inclinent. Les soldats présentent les armes. Les tambours battent aux champs. Les bannières de Candie, de Chypre et de Morée sont agitées. Les cloches sonnent à Saint-Marc. Le canon gronde dans le port. Cris du peuple. La mer se couvre de gondoles. Le Bucentaure avance. Le Doge jette son anneau à la mer.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Gloire au Doge que Dieu même
Par sa grâce a placé là!
Gloire à celle que l'on aime,
A Venise, à Stradella!
Gloire au Doge, à Stradella!

FIN DE STRADELLA.

NOTES DE MACBETH[1]

ACTE PREMIER.

I.

PAGE 19.

Quand nous remettrons-nous à notre œuvre ordinaire?...

Les trois sorcières, aux éclats de la foudre, venant maudire et blasphémer, puis, jetant dans l'ombre *un sort* sur Macbeth tandis qu'il combat au loin, placent tout d'un coup l'action et les spectateurs sous l'influenee de la terreur. C'est un des grands secrets de Shakspeare. Les expositions de ses drames sont, en quelque sorte, comme les ouvertures des opéras, qui donnent d'avance la couleur générale de l'œuvre. Cette apparition des êtres surnaturels au lever de la toile convenait essentiellement à une tragédie épique comme *Macbeth.*

II

PAGE 20.

Pourquoi loin de Foris, sire, en ce jour d'alarmes...

J'ai dit dans la préface que j'avais quelquefois supprimé un changement de décors et conservé la scène dans un même lieu quand l'action ne me paraissait pas devoir en souffrir. En voici un exemple. Dans la pièce de Shakspeare cette seconde scène se passe à Foris, au palais du roi, où se rendent les messagers apportant des nouvelles de la bataille. Cela est plus naturel et plus exactement vrai; mais il faut tout aussitôt revenir dans la

1. Ces notes sont celles de l'édition de 1844. Il a fallu, pour les appliquer au texte imprimé ici, les modifier légèrement. L'auteur n'avait pas songé à les reproduire dans ses Œuvres complètes.

plaine de bruyères, pour retourner encore presque immédiatement dans le palais du roi. Cette course continuelle d'un lieu à l'autre, que Shakspeare fait faire à l'esprit et aux yeux du spectateur, est fatigante et monotone, et l'art est trop sacrifié à une importune réalité. J'ai pensé que le vieux roi, impatient de nouvelles, pourrait s'être rendu lui-même, avec ses fils et sa suite, dans la plaine qui avoisine le champ de bataille, et c'est là qu'il apprend les victoires de Macbeth et qu'il donne ses ordres. Puis il retourne dans sa capitale. De cette manière le premier acte ne nous montre qu'une seule fois la plaine de bruyères et une seule fois le palais de Duncan. Il me semble que la composition y gagne plus que la vérité n'y perd.

III

PAGE 24.

D'où viens-tu donc, ma sœur?
De tuer le pourceau...

Tout le dialogue des sorcières, dans la première partie de cette scène, est d'un grotesque d'images et d'expressions qui caractérise profondément la différence de ces décrépites et hideuses Parques des nations du Nord avec les Furies de la fable grecque, toujours nobles et belles, jusque dans l'horreur qu'elles inspirent. Les sorcières ne peuvent pas avoir les traits ni le langage des Euménides; Shakspeare l'a parfaitement senti. Toutefois j'avais retranché pour la représentation la plupart de ces détails, plus curieux de style et de mœurs qu'intéressants pour la scène. Si un théâtre voulait représenter cette pièce, il pourrait se servir des arrangements qui suivent :

SCÈNE TROISIÈME

LES TROIS SORCIÈRES, revenant chacune d'un côté différent.

LA PREMIERE SORCIÈRE.

D'où viens-tu donc, ma sœur?

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

De consulter l'Esprit.

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Moi de même.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

J'ai lu ce qui n'est pas écrit.

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Moi de même.

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Forfaits monstrueux!

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Grande alarme!

LA PREMIÈRE SORCIÈRE.

Beaucoup de sang!

LA DEUXIÈME SORCIÈRE.

Rions, accomplissons le charme!

LA TROISIÈME SORCIÈRE.

Le tambour! le tambour! Macbeth est en chemin.

Le reste de la scène suit comme dans la pièce imprimée.

IV

Page 27.

Salut, Macbeth, salut! Un jour, tu seras roi!

Les sorcières ont d'abord salué Macbeth thane de Glamis; il l'était en effet par la mort de Sinel, son père, dont lui seul avait encore connaissance; puis elles l'ont salué thane de Cawdor; il va l'être par la disgrâce et le supplice inattendu de ce seigneur, qu'on lui annoncera au nom du roi dans la scène suivante. Ces deux premières vérités troublent étrangement l'esprit de Macbeth, et lui font croire à la vraisemblance de la troisième prédiction : « Tu seras roi! »

V

Page 29.

Le roi, Macbeth, a su la défaite rapide, etc.

C'est dans la bouche de Macduff que je mets ce discours; c'est lui que je charge avec Lenox du message du roi auprès de Macbeth. Dans Shakspeare deux autres seigneurs, Rasse et Angus, en sont chargés. Ce petit changement de personnages, indifférent en lui-même, a, selon moi, un véritable avantage pour l'économie du drame. Lenox et surtout Macduff ont des rôles importants; Rasse et Angus, au contraire, n'avaient presque plus rien à dire dans le reste de l'ouvrage; j'ai préféré faire de ceux-ci des personnages muets et renforcer d'autant les

deux premiers. Il y a là double bénéfice. Fondre en un seul, quand on le peut sans inconvénient, plusieurs personnages secondaires est toujours une bonne opération; elle facilite la représentation, simplifie les rouages et corrobore le principe de l'unité, si essentiel dans toutes les parties d'une œuvre dramatique. C'est une des rares licences que je me suis permises avec Shakspeare, comme l'indique un passage de ma préface.

VI

PAGE 31.

... S'il meurt et que je vive
Ses fils n'ayant point l'âge...

D'après la loi d'Écosse, ainsi que la chronique le rapporte, la couronne devait revenir de plein droit à Macbeth, en sa qualité de plus proche parent du roi, si ce monarque mourait sans laisser de fils qui eussent l'âge pour régner... et les deux jeunes princes sont en effet mineurs encore au moment de l'action. J'ai ajouté deux vers pour faire ressortir cette circonstance, qui éclaire la situation, et que Shakspeare a négligé de rappeler, sans doute parce qu'elle était trop connue de son public.

VII

PAGE 38.

Ce château me paraît dans un site charmant.

Rien de plus gracieux et de plus touchant que cette entrée du vieux roi dans le château d'Inverness. Duncan s'abandonne aux émotions les plus douces de la nature et de l'amitié, et cette calme sérénité ajoute à la terreur de cette situation et à la pitié des spectateurs, qui savent que le meurtre l'attend dans les foyers de l'hospitalité.

J'ai terminé le premier acte sur ce tableau, quoique dans les éditions de Shakspeare il ne se termine qu'après la grande scène où lady Macbeth décide son mari à tuer lui-même le roi. Cette scène, qui fait faire un grand pas à l'action, me paraît mieux placée en tête du second acte, beaucoup moins long d'ailleurs que le premier. Au surplus, la division des actes, comme on sait, était souvent arbitraire dans les pièces de Shakspeare, et j'ai pu me permettre ce changement qui me plaît, sans me croire coupable d'infidélité.

ACTE DEUXIÈME.

I

PAGE 45.

C'est un faucon royal, qu'en sa haute demeure, etc.

Ces phénomènes effrayants qui ont marqué la nuit du meurtre de Duncan, Shakspeare en a rejeté la peinture dans une scène épisodique à la fin du deuxième acte. J'ai supprimé cette scène et reporté ici les beaux détails qui s'y trouvent, et qui me semblent mieux à leur place.

II

PAGE 47.

... J'ai fait le coup... dans l'ombre,
N'as-tu pas entendu quelque bruit...

Macbeth effaré sort de l'appartement du roi, tenant deux poignards dans ses mains. Cette indication, qui manque dans le texte anglais, est nécessaire pour l'intelligence de la scène. Macbeth, comme sa femme le lui avait dit, s'est servi pour le meurtre des poignards que portaient les deux chambellans; et dans son trouble il les apporte tout sanglants. Aussi lady Macbeth va-t-elle les lui faire reporter, et il s'en servira encore une fois pour tuer les deux officiers qu'il sera censé avoir punis de cet assassinat, dont ils seront accusés par lui-même. Tout le dialogue qui suit l'entrée de Macbeth est effrayant de réalité. On croit assister au premier égarement d'esprit d'un homme qui vient de commettre un crime.

III

PAGE 50.

Vous avez le sommeil, ami, plus dur qu'un roc.

Il y a, en cet endroit, dans la tragédie de Shakspeare, un monologue burlesque que l'on supprime ordinairement au théâtre, et qui est connu sous le nom de *Scène du portier.* Voici cette scène en vers français :

Le grand vestibule du château de Macbeth. — Au fond, la grande porte extérieure.

LE PORTIER, seul, assoupi dans un large fauteuil.

On frappe à la porte.

LE PORTIER, se détirant et rêvant tout haut.

On a frappé, je crois ; — oui, certes — je rêvais
Que j'étais le portier de l'enfer. — Bon, j'y vais,
Disais-je à tout moment, tant la foule était grande !

On frappe.

Pan ! pan ! — Qui frappe là ? — C'est un fermier d'Irlande
Qui s'est perdu mourant de faim ; — prends tes vieux draps,
Fermier, car il fait chaud en enfer ; — tu sûras !

On frappe.

Pan ! pan ! qui frappe encor ? Par Belzébuth lui-même,
Vraiment c'est un docteur à mine de carême.
Équivoquant en chaire aussi bien qu'à la cour
A tout propos jurant *contre* et pariant *pour ;*
Mentant au nom du ciel, mais dont nulle équivoque
N'a fait prendre le change à Dieu, qui le révoque.
Entre vite, saint homme, entre, tu m'appartiens,
Un enfer tout exprès est créé pour les tiens.

On frappe.

Pan ! pan ! — qui va là ? Bien ! un tailleur d'apparence,
Tailleur anglais, voleur plus qu'un tailleur de France,
Si la chose est possible. — Entre, et sans débourser,
Tu chaufferas chez nous ton fer à repasser.

On frappe.

Encor ! point de répit. Ah ! je lève l'échelle.
Quel froid ! — C'est désolant un enfer où l'on gèle !
Que le diable, s'il veut, cherche un autre portier !
Je voulais faire entrer des gens de mon métier,
Pour qui de bons parents brûlent maint et maint cierge ;
Mais...

Il se réveille en grelottant.

On frappe plus fort. — Il va ouvrir.

Oui — n'oubliez pas, s'il vous plaît, le concierge.

Entrent Macduff et Lénox, etc., etc.

IV

PAGE 55.

Loin, bien loin de l'Écosse allons porter nos pleurs
Et voir s'il est des rois pour venger nos malheurs!

Je termine là le deuxième acte, à la fuite des jeunes princes et au départ de Macbeth et de tous les seigneurs pour Foris, où ils vont aviser aux mesures à prendre pour la tranquillité de l'État et la punition des assassins du roi que nul ne soupçonne encore. Shakspeare a ajouté une longue scène, dont j'ai parlé plus haut, entre Rasse et un vieillard. J'en ai pris quelques détails pittoresques pour la seconde scène de cet acte, et j'ai reporté le reste, qui tient à l'action, dans la scène qui ouvre mon troisième acte, entre Macduff et Lénox. J'ose croire que les personnes qui s'occupent de l'art dramatique approuveront cette distribution.

ACTE QUATRIÈME.

I

PAGE 71.

Le chat-tigre là-bas a miaulé trois fois...

Nous sommes dans l'antre des sorcières et en plein maléfice. Les singuliers détails de ces cérémonies magiques, l'appel des ingrédients bizarres qui doivent bouillir dans la chaudière infernale, les danses et les chants grotesquement farouches des trois sœurs, tout représente aux yeux comme à l'esprit du spectateur une véritable scène du sabbat. Plusieurs ont prétendu que Shakspeare ne savait rien; alors il devinait tout : car aucun poëte n'a peint les mœurs et jusqu'aux moindres coutumes des différents siècles et des différents peuples avec plus de vérité que lui; jamais aucun poëte dramatique n'a fait parler à ses personnages une langue plus appropriée à leur état, à leur caractère, que ne l'a fait Shakspeare, du moins dans les parties éminentes de ses chefs-d'œuvre. Quant aux anachronismes, aux dissonances qu'on peut lui reprocher avec raison, c'est évidemment inadvertance ou caprice; on ne peut savoir et ignorer à la fois.

Je n'avais pas conservé pour le théâtre cette scène de magie

dans son ensemble. Elle demande un art de pantomime et une association de la musique avec les paroles, qu'on obtiendrait difficilement chez nous; et puis certains mots, certains noms que Shakspeare a mis dans la bouche des sorcières, et qui sont caractéristiques et par conséquent très-poétiques, ne sembleraient qu'étranges aux oreilles françaises. Les yeux du lecteur sont moins susceptibles; la réflexion vient au secours de l'intelligence qui peut quelquefois se trouver surprise. J'ai donc rétabli dans cette traduction tout le lyrisme extraordinaire, que j'ai cru devoir retrancher pour la représentation, en m'efforçant de faire rendre aux vers français quelque chose des effets de rhythme et de lugubre harmonie qui abondent si merveilleusement dans la poésie de Shakspeare.

II

Page 79.

Cherchons quelque retraite obscure, où par les pleurs
Sur ce bord étranger nous calmions nos douleurs.

Cette scène d'épreuve est neuve, originale et très-philosophique, en ce qu'elle fait ressortir dans Macduff la puissance d'un principe sur tous les intérêts. Je ne sais comment j'ai été amené à en changer la grande donnée. C'est une des deux modifications radicales que j'ai hasardées dans mes traductions, comme je l'ai annoncé dans la préface. Je dois au moins compte des raisons qui m'ont fait adopter une autre marche dans la seconde partie de cette scène, que je conduis, pour sa première moitié, comme Shakspeare. Chez moi Malcolm est tout à fait de bonne foi dans sa méfiance, qu'il exprime cependant en termes très-mesurés et comme craignant d'outrager un vieux guerrier, que le seul soupçon a trop blessé. Mais je m'arrête là, et au lieu des accusations que le jeune prince porte contre lui-même pour éprouver Macduff, c'est Macduff qui prend la parole, et qui, tout en demandant pardon aux mânes de son roi et en pleurant des larmes de sang, tonne avec l'autorité de l'âge et de la vertu contre l'ingratitude du prince exilé, à qui il sacrifiait sa famille, son repos et sa vie. Ses discours ramènent Malcolm, et la réconciliation s'ensuit. Je crois de cette sorte la scène plus touchante, si elle est plus vulgaire. J'ai voulu renforcer l'élément pathétique dans cette terrible tragédie de Macbeth; quelques personnes très-versées dans l'art du théâtre m'y ont encouragé.

III

Page 83.

Qu'entends-je? n'est-ce pas le cor d'un Écossais!

Immédiatement après la grande scène entre Malcolm et Macduff, je fais arriver Lénox qui apporte des nouvelles de l'Écosse, qu'il a abandonnée par suite des cruautés de Macbeth, pour se rallier à la cause du jeune prince. Dans Shakspeare ces deux scènes sont séparées par une autre scène fort courte dans laquelle un médecin vient annoncer que le roi d'Angleterre est occupé à imposer les mains à une foule de malheureux pour les guérir des écrouelles. J'ai supprimé cet incident qui interrompt sans nécessité le cours de l'action.

J'ai retranché encore, vers le milieu du quatrième acte, une scène où les assassins envoyés par Macbeth égorgent la femme et les enfants de Macduff. C'est une froide horreur qu'il est inutile de montrer aux yeux, puisque le récit en doit être fait avec tant de pathétique dans la grande scène qui termine cet acte et dont il vient d'être question.

Pour rendre cette fin d'acte plus intéressante encore, je fais passer au fond du théâtre l'armée anglaise, à la tête de laquelle va se mettre Malcolm pour entreprendre la conquête de son royaume. Ce tableau m'a paru devoir jeter du mouvement scénique après la scène de larmes qui vient d'avoir lieu.

ACTE CINQUIÈME.

I

Page 90.

Ce sommeil accomplit les actes de la vie.

Je me suis laissé entraîner à mettre dans la bouche du médecin quelques vers qui peignent les phénomènes du somnambulisme que Shakspeare n'a fait qu'indiquer.

II

Page 92.

Elle a besoin d'un prêtre et non d'un médecin.

Voilà un de ces vers tout faits dont je parle dans la préface, et qui se trouve dans toutes les traductions. C'est presque

le mot à mot anglais. Il en est de même de cet autre vers du premier acte.

Quand sera la bataille et gagnée et perdue,

Et des vers de Roméo :

Car c'est le rossignol, et non pas l'alouette,
Dont la voix a frappé mon oreille inquiète.
. . . .
. . . . *C'est ma pauvreté*
Qui l'accepte, Seigneur, et non ma volonté
. . . .
. . . . *Car rien*
Ne saurait être mal si Juliette est bien.

Et quelques autres vers encore qui préexistaient, avec d'imperceptibles différences dans les premières traductions en prose. Ce sont des plagiats innocents à force d'être inévitables.

III

Page 100.

. . . . . *Ah! j'en jure par toi,*
L'Écosse renaîtra libre enfin sous son roi!

Pendant le combat de Macbeth et de Macduff, Malcolm s'est emparé de la ville et du château de Dunsinane. Il en descend vainqueur pour recevoir le dernier soupir de son fidèle général, qu'il fait saluer par tous les drapeaux; et la toile tombe. J'ai retranché une assez longue tirade de Malcolm, que l'on n'écouterait pas une fois l'action finie. J'ai aussi simplifié les changements de décors dans ce dernier acte, rempli de marches et de contre-marches, me rapprochant toujours de l'unité quand elle ne vient pas, à la physionomie et à la libre allure de l'œuvre.

IV

Page 100.

. . . . *Malcom tu règnes, mais regarde!*
Je te ligue l'enfer et les trois sœurs. Adieu!

Ce sont les dernières paroles que je mets dans la bouche de Macbeth expirant, afin de compléter le sens des prédictions,

qui résulte, il est vrai, des différentes parties du drame, mais qu'il m'a paru nécessaire de rappeler et de spécifier plus clairement que ne l'a fait Shakspeare. Malcolm va en effet régner; mais dans un avenir éloigné, les descendants de Banquo monteront sur le trône; ce qui est conforme à l'histoire et à la prédiction véridique, mais incomplète, des sorcières. Ce quelles ont dit doit arriver, mais elles n'ont pas dit tout ce qui arrivera.

FIN DES NOTES DE MACBETH.

NOTES DE ROMÉO ET JULIETTE[1]

ACTE PREMIER.

I

PAGE 113.

Je vois : la reine Mab t'a visité; c'est elle
Qui fait, dans le sommeil, veiller l'âme immortelle.

Ce portrait de la petite fée des songes est un chef-d'œuvre d'imagination et de délicatesse dans l'original, et il sert en même temps à révéler le caractère et l'esprit de Mercutio. Une chose singulière, c'est qu'il est en vers dans la première édition, de 1597, et qu'il se trouve en prose dans les deux éditions de 1609, que Shakspeare a revues lui-même. C'est le seul exemple d'une pièce de vers transformée en un morceau de prose à force de temps et de travail. Le contraire s'est vu plus d'une fois. Peut-être Shakspeare aura-t-il regretté quelques traits essentiels que le vers n'avait pu admettre. C'est un grand titre à l'indulgence pour les vers de cette traduction.

II

PAGE 116.

.... Ah! ah! petite espiègle,
Dit-il, on vous y prend à faire des faux pas!

La nourrice, dans la pièce anglaise, emploie des expressions et des images très-plaisantes et très-ingénieuses, mais que la convenance ne permettait pas de reproduire. J'ai éteint la vivacité de quelques paroles, en m'efforçant de conserver à l'ensemble du langage le ton et la couleur si caractéristiques qui ressortent des moindres discours de ce personnage *tout nature*.

1. Même remarque que pour les notes de Macbeth, page 339.

ACTE TROISIÈME.

I

PAGE 149.

Comme de tous côtés la foule est accourue...

La traduction pour le théâtre ne contenait pas cette scène populaire, où l'intervention du prince est encore d'un bel effet.

II

PAGES 162 A 167.

Toute cette fin d'acte se passe en scènes de famille dans lesquelles père, mère, nourrice, tout le monde s'acharne contre cette pauvre Juliette pour lui faire épouser le comte Pâris. Tout cela est saisissant de vérité et l'on éprouve tous les déchirements du cœur de Juliette...

Dans la traduction de *Roméo et Juliette,* telle qu'elle a été lue et reçue au Théâtre-Français, il n'y a aucune de ces belles scènes. Nous avions pensé alors qu'elles pourraient faire longueur et qu'elles étaient un peu hors de l'action. Je suis loin de penser ainsi maintenant; et, pour la lecture du moins, je pense tout à fait le contraire.

ACTE QUATRIÈME.

I

PAGE 171.

Seul crime sans pardon puisqu'il est sans remord!

Ce vers n'est pas dans l'anglais. Shakspeare n'a pas même indiqué cette réflexion sur le suicide. Elle m'est venue par une de ces exigences de notre versification dont j'ai dit quelques mots dans la préface.

II

PAGE 173.

Prends cette liste et cours inviter de ce pas
Mes hôtes pour jeudi...

Voici encore une de ces charmantes scènes d'intérieur qui avaient été passées dans notre traduction pour le théâtre.

grande originalité. Shakspeare y montre toutes ses profondes connaissances du cœur humain et cet esprit d'observation philosophique qui égalait chez lui l'éclat de l'imagination.

II

Que vois-je? — Elle respire, elle s'agite?...

PAGE 192.

Voilà ce qui constitue le dénoûment que Garrick a substitué à celui de Shakspeare, et que tous les théâtres ont adopté avec raison. Dans la tragédie primitive de Shakspeare, Roméo arrive dans les tombeaux, contemple Juliette qu'il croit morte, avale le poison et meurt. Juliette ne se réveille qu'après. — Elle voit le cadavre de son époux étendu près d'elle; et, sans pouvoir rien s'expliquer, elle se tue. Cela est d'une tristesse effrayante, d'un tragique morne, plus profond, plus désolant que les scènes substituées par Garrick; mais il faut convenir que le dénoûment, tel que ce grand tragédien l'a combiné, est plus saisissant, plus pathétique, plus scénique, par les alternatives d'extase et de désespoir qu'il renferme. Il est surtout plus favorable au jeu et à la pantomime des acteurs, et cette seule considération devait le faire préférer. Aucune autre tragédie ne se termine par une catastrophe où la terreur et la pitié soient portées à un si haut degré.

C'est à un tel point que la langue parlée est en quelque sorte insuffisante dans une pareille situation, dont la musique, ce langage des passions et de la douleur, s'est emparée victorieusement dans le drame lyrique.

III

Là, messeigneurs!...

PAGE 197.

Après la mort de Juliette et de Roméo, Shakspeare ramène leurs parents, le prince et tous les personnages encore vivants, suivis d'une foule de citoyens de Vérone; et la réconciliation des familles ennemies est jurée sur les cadavres des deux amants, entre les mains du père Laurence, qui parle au nom du Dieu de paix dont il est le ministre.

Cette dernière scène est la haute moralité de l'œuvre. Elle était supprimée dans la traduction pour le théâtre; on ne l'eût peut-être pas écoutée. Je la rétablis ici comme un complément

aussi beau que nécessaire ; seulement je l'ai abrégée autant qu'il a été possible sans détruire la clarté, parce que, même pour la lecture, elle est trop développé dans Shakspeare.

Sous Charles II, le célèbre Otway transporta la catastrophe de Roméo et Juliette dans sa tragédie de *Caius Marcus,* mais sans effet et sans succès. La même situation, les mêmes beautés poétiques n'ont pas la même valeur quand on les déplace : semblables à ces plantes délicates qui ne fleurissent que sur le sol natal.

CORDÉLIA

(*Note de l'Éditeur.*)

On reconnaît dans cette poétique fantaisie l'inspiration shakspearienne. On y retrouve quelques-uns des personnages du *Roi Lear*. L'action est différente, la mise en scène est légèrement modifiée, le dénoûment est tout autre. — Ce n'est, à vrai dire, qu'une variation très-librement brodée sur l'épisode final du drame.

STRADELLA

(*Note de l'Éditeur.*)

Nous avons retrouvé dans les papiers de M. Émile Deschamps la lettre suivante qui lui a été écrite à l'occasion de la première représentation de Stradella, *le 3 décembre 1837, par quelques jeunes gens enthousiasmés de l'œuvre et du poëte. Cette lettre, malgré sa forme un peu naïve, nous paraît offrir un double intérêt : elle donne en effet la mesure du succès dramatique obtenu par l'auteur, en même temps qu'elle nous montre ce que pouvait être à cette date le sentiment littéraire d'une partie de la jeunesse française.*

Vendredi, à minuit, en sortant de l'Opéra.

« Monsieur,

« Nous sortons émerveillés de *Stradella,* émerveillés du poëme, de la musique, des décorations et de la mise en scène, et par-dessus tout d'un succès sans aucun charlatanisme de journaux et de cabales. Permettez, monsieur, à une vingtaine de jeunes gens qui aiment de cœur l'art et la poésie de saisir cette belle occasion de vous témoigner leur vive sympathie et leur franche admiration pour votre talent et votre caractère qui sont restés si purs, au milieu de la décadence des mœurs et du goût. Personne n'a plus de nouveauté, d'originalité et d'imprévu qu'Émile Deschamps; et cependant que de convenance, de charme et d'intérêt dans toutes ses productions! Prose, poésie, esprit, inspiration, vous avez tout... Et jamais vous ne vous êtes mis sur le chemin de qui que ce soit, si ce n'est pour donner la main aux plus jeunes, et soutenir leurs pas dans la carrière où vous triomphez si souvent; car, monsieur, après douze ans de

luttes et de travaux, le caractère d'un poëte est connu comme son génie, et le vôtre ne s'est jamais démenti. Tous les arts vous sont redevables de conseils éclairés, ou de nobles inspirations; et quant à la musique, le *seul art des anges dans le ciel,* comme vous l'avez si bien dit, vous seul êtes capable de resserrer les nœuds de son antique et belle alliance avec la poésie.

Mais vous avez un tort, monsieur, et nous vous le disons hautement, ce tort n'est pas la modestie si vraie, si naïve qu'on aime en vous, c'est la défiance qu'elle paraît vous donner de vos propres forces et de votre puissance sur l'esprit du public, et sur les jeunes imaginations. Nous nous disons en ce moment, au souper qui nous réunit, que si vous le vouliez d'une volonté ferme, vous seriez en peu de temps le régénérateur et le roi du théâtre français comme vous l'êtes de l'opéra. L'instant serait bien choisi ; le vieux genre est usé, et le nouveau davantage encore par les excès qui l'ont vieilli avant l'âge. Vous seul, monsieur, et nous vous le disons en conscience, vous seul pourriez ramener les beaux jours de la tragédie, parce que vous avez un *talent conciliant,* si l'on peut s'exprimer de la sorte. Vous faites tout ce que vous voulez, et vous savez vous arrêter avec un tact exquis là où finit le *nouveau,* et où commencerait le *bizarre.* D'autres poëtes ont peut-être certaines parties de talent plus imposantes; aucun ne possède comme vous cet ensemble précieux de toutes les conditions qui font la perfection d'une œuvre, et l'enchantement des connaisseurs. Essayez donc, monsieur, et soyez sûr d'un immense appui dans toute la jeunesse restée sage et dans tous les esprits vraiment lettrés. Soyez-en d'autant plus sûr que vous n'avez jamais cherché aucun suffrage par aucune brigue, ni fait servir votre talent à aucune spéculation ou ambition personnelle, ni flatté aucun pouvoir; et que vous avez toujours été prêt à seconder tout le monde, et même à donner votre secret aux débutants; mais vous le pouvez sans crainte; il y aura quelque chose qu'Émile Deschamps de donnera pas : c'est son organisation si facilement heureuse, et cette variété de pensée, de style et de couleur qui fait de son imagination un prisme magique. Ainsi, monsieur, en sortant de l'Opéra, laissez-nous croire que nous vous retrouverons bientôt au Théâtre-Français pour nous débarrasser du drame bourgeois ou frénétique, qui a parfois de l'intérêt, mais qui n'est pas de l'art, et qui serait mieux placé à l'Ambigu. Quel bonheur de revoir la poésie idéale et si naturelle à la fois venir avec vous reprendre possession de son trône usurpé! Du courage donc! Il vous suffit d'oser. Maintenant, monsieur, vous vous demanderez, peut-être, quels sont les gens qui vous parlent ainsi... A quoi servirait de signer quelques

noms obscurs? Nous pouvons au contraire vous dire sous le voile de l'anonyme des choses dont votre modestie souffrirait, si nous vous abordions à visage découvert. Et puis, si quelqu'un de nous essaye un jour de se faire un nom, vous saurez bien le trouver, pour l'aider et le diriger; jusque-là, nous nous contenterons de vous voir passer sans vous arrêter, comme nous avons fait ce soir, dans les escaliers de l'Opéra, comme nous le ferons à la centième représentation de *Stradella*. Donc, monsieur, à lundi, et bien des fois encore, sans que vous nous reconnaissiez qu'à notre enthousiasme peut-être.

Vos admirateurs les plus ardents et les plus désintéressés.

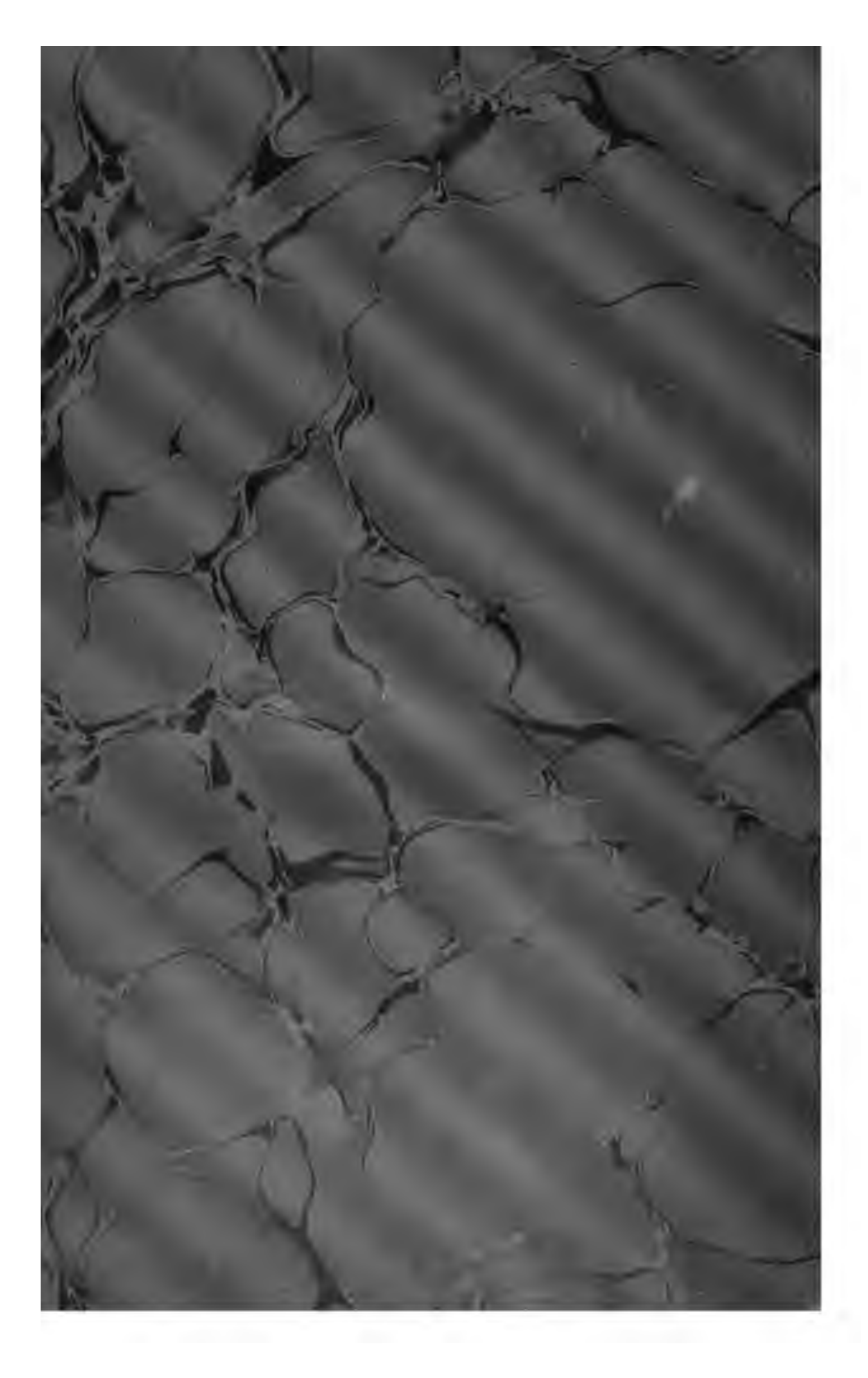
FIN DU TOME CINQUIÈME.

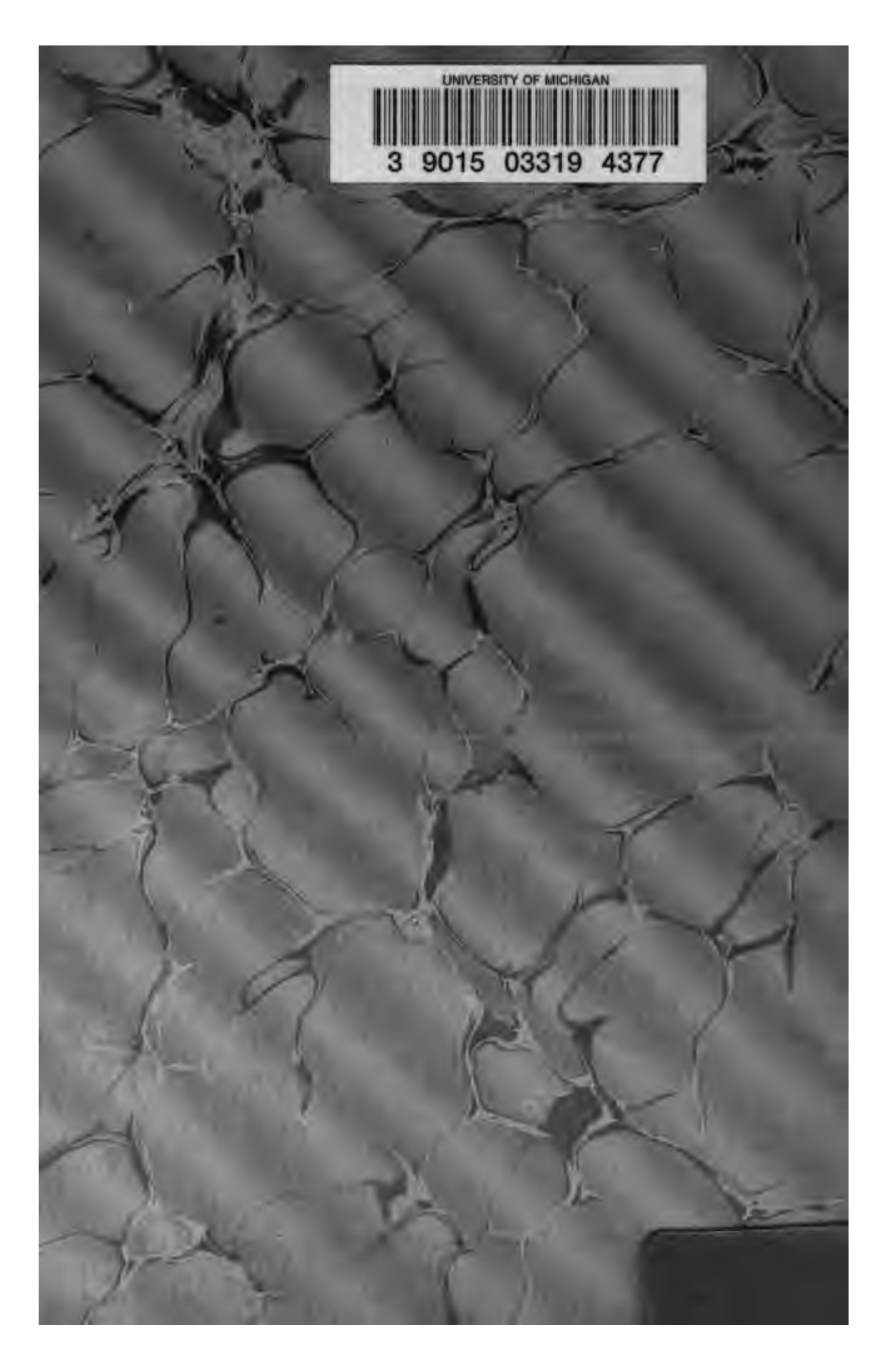
TABLE

DE LA PREMIÈRE PARTIE

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. [1108]




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03319 4377

